



Leconte de Lisle

Poèmes barbares



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

Adaptation d'un texte électronique provenant
de la Bibliothèque Nationale de France :
<http://www.bnf.fr/>

Index

- [QAÏN 1872](#)
- [LA VIGNE DE NABOTH 1862](#)
- [L'ECCLESIASTE 1872](#)
- [NEFEROU-RA 1862](#)
- [EKHIDNA 1862](#)
- [LE COMBAT HOMERIQUE 1872](#)
- [LA GENESE POLYNESIENNE](#)
[1858](#)
- [LA LEGENDE DES NORNES 1862](#)

- [LA VISION DE SNORR 1862](#)
- [LE BARDE DE TEMRAH 1862](#)
- [L'EPEE D'ANGANTYR 1862](#)
- [LE COEUR DE HIALMAR 1864](#)
- [LES LARMES DE L'OURS 1872](#)
- [LE RUNOÏA 1855](#)
- [LA MORT DE SIGURD 1862](#)
- [LES ELFES 1855](#)
- [CHRISTINE 1855](#)
- [LE JUGEMENT DE KOMOR 1862](#)
- [LE MASSACRE DE MONA 1862](#)
- [LA VERANDAH 1872](#)
- [NURMAHAL 1862](#)

- [LE DESERT 1855](#)
- [DJIHAN-ARA 1862](#)
- [LA FILLE DE L'EMYR 1862](#)
- [LE CONSEIL DU FAKIR 1862](#)
- [LE SOMMEIL DE LEÏLAH 1862](#)
- [L'OASIS 1858](#)
- [LES HURLEURS 1855](#)
- [LA RAVINE SAINT-GILLES 1858](#)
- [LES CLAIRS DE LUNE 1862](#)
- [LES ELEPHANTS 1855](#)
- [LA FORET VIERGE 1872](#)
- [LE MANCHY 1858](#)
- [LE SOMMEIL DU CONDOR 1858](#)

- [UN COUCHER DE SOLEIL 1872](#)
- [LA PANTHERE NOIRE 1862](#)
- [L'AURORE 1855](#)
- [LES JUNGLES 1855](#)
- [LE BERNICA 1862](#)
- [LE JAGUAR 1862](#)
- [EFFET DE LUNE 1862](#)
- [LES TAUREAUX 1872](#)
- [LE REVE DU JAGUAR 1872](#)
- [ULTRA COELOS 1872](#)
- [LE COLIBRI 1855](#)
- [LES MONTREURS 1862](#)
- [LA CHUTE DES ETOILES 1862](#)

- [LA MORT D'UN LION 1862](#)
- [MILLE ANS APRES 1872](#)
- [LE VOEU SUPREME 1862](#)
- [LE SOIR D'UNE BATAILLE 1862](#)
- [AUX MORTS 1862](#)
- [LE DERNIER SOUVENIR 1872](#)
- [LES DAMNES 1855](#)
- [FIAT NOX 1872](#)
- [IN EXCELSIS 1872](#)
- [LA MORT DU SOLEIL 1862](#)
- [LES SPECTRES 1872](#)
- [LE VENT FROID DE LA NUIT
1855](#)
- [LA DERNIERE VISION 1872](#)

- [LES REVES MORTS 1872](#)
- [A L'ITALIE 1862](#)
- [REQUIES 1855](#)
- [PAYSAGE POLAIRE 1878](#)
- [LE CORBEAU 1862](#)
- [UN ACTE DE CHARITE 1862](#)
- [LA TETE DU COMTE 1878](#)
- [L'ACCIDENT DE DON INIGO 1878](#)
- [LA XIMENA 1878](#)
- [LA TRISTESSE DU DIABLE 1872](#)
- [LES ASCETES 1855](#)
- [LE NAZAREEN 1855](#)
- [LES DEUX GLAIVES 1862](#)

- L'AGONIE D'UN SAINT 1862
 - LES PARABOLES DE DOM GUY 1862
 - L'ANATHEME 1855
 - AUX MODERNES 1872
 - LA FIN DE L'HOMME 1862
 - SOLVET SECLUM 1862
-
-
-

QAÏN 1872

En la trentième année, au siècle de l'
épreuve,
étant captif parmi les cavaliers d'
Assur,
Thogorma, le voyant, fils d' élam, fils
de Thur,
eut ce rêve, couché dans les roseaux du
fleuve,
à l' heure où le soleil blanchit l' herbe
et le mur.
Depuis que le chasseur Iahvèh, qui
terrasse
les forts et de leur chair nourrit l' aigle
et le
chien,
avait lié son peuple au joug assyrien,
tous, se rasant les poils du crâne et de
la face,

stupides, s' étaient tus et n' entendaient plus rien.

Ployés sous le fardeau des misères accrues,

dans la faim, dans la soif, dans l' épouvante assis,

ils revoyaient leurs murs écroulés et noircis,

et, comme aux crocs publics pendent les viandes

crues,

leurs princes aux gibets des rois incirconcis ;

le pied de l' infidèle appuyé sur la nuque

des vaillants, le saint temple où priaient les

aïeux

souillé, vide, fumant, effondré par les
pieux,
et les vierges en pleurs sous le fouet de
l' eunuque,
et le sombre Iahvèh muet au fond des
cieux.

Or, laissant, ce jour-là, près des mornes
aïeules
et des enfants couchés dans les nattes
de cuir,
les femmes aux yeux noirs de sa tribu
gémir,
le fils d' élam, meurtri par la sangle des
meules,
le long du grand Khobar se coucha pour
dormir.

Les bandes d' étalons, par la plaine
inondée

de lumière, gisaient sous le dattier
roussi,
et les taureaux, et les dromadaires
aussi,
avec les chameliers d' Iran et de
Khaldée.

Thogorma, le voyant, eut ce rêve.
Voici :

c' était un soir des temps mystérieux du
monde,

alors que du midi jusqu' au septentrion
toute vigueur grondait en pleine
éruption,

l' arbre, le roc, la fleur, l' homme et la
bête

immonde,

et que Dieu haletait dans sa création.

C' était un soir des temps. Par

monceaux, les nuées,
émergeant de la cuve ardente de la mer,
tantôt, comme des blocs d'airain,
pendaient dans
l'air ;
tantôt, d'un tourbillon véhément
remuées,
hurlantes, s'écroutaient en un immense
éclair.

Vers le couchant rayé d'écarlate, un
oeil louche
et rouge s'enfonçait dans les écumes d'
or,
tandis qu'à l'orient, l'âpre Gelboé-
Hor,
de la racine au faîte éclatant et
farouche,
flambait, bûcher funèbre où le sang

coule encor.

Et loin, plus loin, là-bas, le sable aux
dunes

noires,

plein du cri des chacals et du
renâchement

de l' onagre, et parfois traversé
brusquement

par quelque monstre épais qui grinçait
des

mâchoires

et laissait après lui comme un
ébranlement.

Mais derrière le haut Gelboé-Hor,
chargées

d' un livide brouillard chaud des fauves
odeurs

que répandent les ours et les lions

grondeurs,
ainsi que font les mers par les vents
outragées,
on entendait râler de vagues
profondeurs.

Thogorma dans ses yeux vit monter des
murailles
de fer d' où s' enroulaient des spirales
de tours
et de palais cerclés d' airain sur des
blocs
lourds ;
ruche énorme, géhenne aux lugubres
entrailles
où s' engouffraient les forts, princes
des
anciens jours.

Ils s' en venaient de la montagne et de

la plaine,
du fond des sombres bois et du désert
sans fin,
plus massifs que le cèdre et plus hauts
que le
pin,
suants, échevelés, soufflant leur rude
haleine
avec leur bouche épaisse et rouge, et
pleins de
faim.

C' est ainsi qu' ils rentraient, l' ours
velu des
cavernes
à l' épaule, ou le cerf, ou le lion
sanglant.

Et les femmes marchaient, géantes, d'
un pas lent,

sous les vases d'airain qu'emplit l'eau
des
citernes,
graves, et les bras nus, et les mains sur
le flanc.

Elles allaient, dardant leurs prunelles
superbes,
les seins droits, le col haut, dans la
sérénité
terrible de la force et de la liberté,
et posant tour à tour dans la ronce et les
herbes
leurs pieds fermes et blancs avec
tranquillité.

Le vent respectueux, parmi leurs
tresses sombres,
sur leur nuque de marbre errait en
frémissant,

tandis que les parois des rocs couleur
de sang,
comme de grands miroirs suspendus
dans les ombres,
de la pourpre du soir baignaient leur
dos puissant.

Les ânes de Khamos, les vaches aux
mamelles
pesantes, les boucs noirs, les taureaux
vagabonds
se hâtaient, sous l' épieu, par files et
par
bonds ;
et de grands chiens mordaient le jarret
des
chamelles ;
et les portes criaient en tournant sur
leurs gonds.

Et les éclats de rire et les chansons
féroces
mêlés aux beuglements lugubres des
troupeaux,
tels que le bruit des rocs secoués par
les eaux,
montaient jusques aux tours où, le
poing sur leurs
crosses,
des vieillards regardaient, dans leurs
robes de
peaux ;
spectres de qui la barbe, inondant leurs
poitrines,
de son écume errante argentait leurs
bras roux,
immobiles, de lourds colliers de cuivre
aux cous,

et qui, d' en haut, dardaient, l' orgueil
plein
les narines,
sur leur race des yeux profonds comme
des trous.

Puis, quand tout, foule et bruit et
poussière
mouvante,
eut disparu dans l' orbe immense des
remparts,
l' abîme de la nuit laissa de toutes parts
suinter la terreur vague et sourdre l'
épouvante
en un rauque soupir sous le ciel morne
épars.

Et le voyant sentit le poil de sa peau
rude
se hérissier tout droit en face de cela,

car il connut, dans son esprit, que c'
était là

la ville de l'angoisse et de la solitude,
sépulcre de Qaïn au pays d'Hévila ;
le lieu sombre où, saignant des pieds et
des

paupières,

il dit à sa famille errante : -bâissez
ma tombe, car les temps de vivre sont
passés.

Couchez-moi, libre et seul, sur un
monceau de
pierres ;

le rôdeur veut dormir, il est las, c' est
assez.

Gorges des monts déserts, régions
inconnues

aux vivants, vous m' avez vu fuir de l'

aube au soir.

Je m'arrête, et voici que je me laisse
choir.

Couchez-moi sur le dos, la face vers les
nues,

enfants de mon amour et de mon
désespoir.

Que le soleil regarde et que l'eau du
ciel lave

le signe que la haine a creusé sur mon
front !

Ni les aigles, ni les vautours ne
mangeront

ma chair, ni l'ombre aussi ne clora
mon oeil cave.

Autour de mon tombeau les lâches se
tairont.

Mais le sanglot des vents, l'horreur des

longues
veilles,
le râle de la soif et celui de la faim,
l'amertume d'hier et celle de demain,
que l'angoisse du monde emplisse mes
oreilles
et hurle dans mon coeur comme un
torrent sans
frein ! -
or, ils firent ainsi. Le formidable
ouvrage
s'amoncela dans l'air des aigles
déserté.
L'ancêtre se coucha par les siècles
dompté,
et, les yeux grands ouverts, dans l'azur
ou
l'orage,

la face au ciel, dormit selon sa volonté.
Hénokhia ! Cité monstrueuse des
mâles,
antre des violents, citadelle des forts,
qui ne connus jamais la peur ni le
remords,
telles du fils d' élam frémirent les
chairs pâles,
quand tu te redressas du fond des
siècles morts.

Abîme où, loin des cieux aventurant
son aile,
l' ange vit la beauté de la femme et l'
aima,
où le fruit qu' un divin adultère forma,
l' homme géant, brisa la vulve
maternelle,
ton spectre emplit les yeux du voyant

Thogorma.

Il vit tes escaliers puissants bordés de
torches

hautes qui tournoyaient, rouges, au
vent des

soirs ;

il entendit tes ours gronder, tes lions
noirs

rugir, liés de marche en marche, et,
sous tes

porches,

tes crocodiles geindre au fond des
réservoirs ;

et, de tous les recoins de ta masse
farouche,

le souffle des dormeurs dont l'oeil
ouvert reluit,

tandis que çà et là, sinistres et sans

bruit,
quelques fantômes lents, se dressant
sur leur
couche,
écoutaient murmurer les choses de la
nuit.

Mais voici que du sein déchiré des
ténèbres,
des confins du désert creusés en
tourbillon,
un cavalier, sur un furieux étalon,
hagard, les poings roidis, plein de
clameurs
funèbres,
accourut, franchissant le roc et le
vallon.

Sa chevelure blême, en lanières
épaisses,

crépitaient au travers de l' ombre
horriblement ;
et, derrière, en un rauque et long
bourdonnement,
se déroulaient, selon la taille et les
espèces,
les bêtes de la terre et du haut
firmament.
Aigles, lions et chiens, et les reptiles
souples,
et l' onagre et le loup, et l' ours et le
vautour,
et l' épais Béhémoth, rugueux comme
une tour,
maudissaient dans leur langue, en se
ruant par
couples,
ta ville sombre, Hénokh ! Et pullulaient

autour.

Mais dans leurs lits d'airain dormaient
les fils
des anges.

Et le grand cavalier, heurtant les murs,
cria :

-malheur à toi, monceau d'orgueil,
Hénokhia !

Ville du vagabond révolté dans ses
langes,
que le jaloux, avant les temps,
répudia !

Sépulcre du maudit, la vengeance est
prochaine.

La mer se gonfle et gronde, et la bave
des eaux

bien au-dessus des monts va noyer les
oiseaux.

L'extermination suprême se déchaîne,
et du ciel qui s'effondre a rompu les
sept sceaux.

La face du désert dira : qu'est devenue
Hénokhia, semblable au Gelboé
pierreux ?

Et l'aigle et le corbeau viendront,
disant entre
eux :

où donc se dressait-elle autrefois sous
la nue,
la ville aux murs de fer des géants
vigoureux ?

Mais rien ne survivra, pas même ta
poussière,
pas même un de vos os, enfants du
meurtrier !

Holà ! J'entends l'abîme impatient

crier,
et le gouffre t' attire, ô race carnassière
de celui qui ne sut ni fléchir ni prier !
Qain, Qain, Qain ! Dans la nuit sans
aurore,
dès le ventre d' Héva maudit et
condamné,
malheur à toi par qui le soleil nouveau-
né
but, plein d' horreur, le sang qui fume
et crie
encore
pour les siècles, au fond de ton coeur
forcené !
Malheur à toi, dormeur silencieux,
chair vile,
esprit que la vengeance éternelle a
sacré,

toi qui n' as jamais cru, ni jamais
espéré !

Plus heureux le chien mort pourri hors
de ta ville !

Dans ton crime effroyable Iahvèh t' a
muré. -

alors, au faîte obscur de la cité rebelle,
soulevant son dos large et l' épaule et le
front,

se dressa lentement, sous l' injure et l'
affront,

le géant qu' enfanta pour la douleur
nouvelle

celle par qui les fils de l' homme
périront.

Il se dressa debout sur le lit granitique
où, tranquille, depuis dix siècles
révolus,

il s' était endormi pour ne s' éveiller plus ;
puis il regarda l' ombre et le désert antique,
et sur l' ampleur du sein croisa ses bras velus.
Sa barbe et ses cheveux dérobaient son visage ;
mais, sous l' épais sourcil, et luisant à travers,
ses yeux, hantés d' un songe unique, et grands
ouverts,
contemplaient par delà l' horizon, d' âge en âge,
les jours évanouis et le jeune univers.
Thogorma vit alors la famille innombrable

des fils d' Hénokh emplir, dans un fourmillement immense, palais, tours et murs, en un moment ;
et, tous, ils regardaient l' ancêtre vénérable,
debout, et qui rêvait silencieusement.
Et les bêtes poussaient leurs hurlements de haine,
et l' étalon, soufflant du feu par les naseaux,
broyait les vieux palmiers comme autant de roseaux,
et le grand cavalier gardien de la géhenne mêlait sa clameur âpre aux cris des animaux.

Mais l' homme violent, du sommet de
son aire,
tendit son bras noueux dans la nuit, et
voilà,
plus haut que ce tumulte entier, comme
il parla
d' une voix lente et grave et semblable
au
tonnerre,
qui d' échos en échos par le désert
roula :
-qui me réveille ainsi dans l' ombre
sans issue
où j' ai dormi dix fois cent ans, roide et
glacé ?
Est-ce toi, premier cri de la mort, qu' a
poussé
le jeune homme d' Hébron sous la

lourde massue
et les débris fumants de l' autel
renversé ?

Tais-toi, tais-toi, sanglot, qui montes
jusqu' au
faîte
de ce sépulcre antique où j' étais
étendu !

Dans mes nuits et mes jours je t' ai trop
entendu.

Tais-toi, tais-toi, la chose irréparable
est faite.

J' ai veillé si longtemps que le sommeil
m' est dû.

Mais non ! Ce n' est point là ta clameur
séculaire,
pâle enfant de la femme, inerte sur son
sein !

ô victime, tu sais le sinistre dessein
d' Iahvèh m' aveuglant du feu de sa
colère.

L' iniquité divine est ton seul assassin.
Silence, ô cavalier de la géhenne ! ô
bêtes
furieuses, qu' il traîne après lui, taisez-
vous !

Je veux parler aussi, c' est l' heure, afin
que tous
vous sachiez, ô hurleurs stupides que
vous êtes,
ce que dit le vengeur Qain au dieu
jaloux.

Silence ! Je revois l' innocence du
monde.

J' entends chanter encore aux vents
harmonieux

les bois épanouis sous la gloire des
cieux ;

la force et la beauté de la terre féconde
en un rêve sublime habitent dans mes
yeux.

Le soir tranquille unit aux soupirs des
colombes,

dans le brouillard doré qui baigne les
halliers,

le doux rugissement des lions
familiers ;

le terrestre jardin sourit, vierge de
tombes,

aux anges endormis à l' ombre des
palmiers.

L' inépuisable joie émane de la vie ;
l' embrassement profond de la terre et
du ciel

emplit d' un même amour le coeur
universel ;

et la femme, à jamais vénérée et ravie,
multiplie en un long baiser l' homme
immortel.

Et l' aurore qui rit avec ses lèvres roses,
de jour en jour, en cet adorable
berceau,

pour le bonheur sans fin éveille un dieu
nouveau ;

et moi, moi, je grandis dans la
splendeur des
choses,

impérissablement jeune, innocent et
beau !

Compagnon des esprits célestes,
origine

de glorieux enfants créateurs à leur

tour,
je sais le mot vivant, le verbe de l'
amour ;
je parle et fais jaillir de la source
divine,
aussi bien qu' élohim, d' autres mondes
au jour !
éden ! ô vision éblouissante et brève,
toi dont, avant les temps, j' étais
deshérité !
éden, éden ! Voici que mon coeur irrité
voit changer brusquement la forme de
son rêve,
et le glaive flamboie à l' horizon quitté.
éden ! ô le plus cher et le plus doux des
songes,
toi vers qui j' ai poussé d' inutiles
sanglots !

Loin de tes murs sacrés éternellement
clos

la malédiction me balaye, et tu plonges
comme un soleil perdu dans l' abîme
des flots.

Les flancs et les pieds nus, ma mère
Héva

s' enfonce

dans l' âpre solitude où se dresse la
faim.

Mourante, échevelée, elle succombe
enfin,

et dans un cri d' horreur enfante sur la
ronce

ta victime, Iahvèh ! Celui qui fut Qain.

ô nuit ! Déchirements enflammés de la
nue,

cèdres déracinés, torrents, souffles

hurleurs,
ô lamentations de mon père, ô
douleurs,
ô remords, vous avez accueilli ma
venue,
et ma mère a brûlé ma lèvre de ses
pleurs.

Buvant avec son lait la terreur qui l'
enivre,
à son côté gisant livide et sans abri,
la foudre a répondu seule à mon
premier cri ;
celui qui m' engendra m' a reproché de
vivre,
celle qui m' a conçu ne m' a jamais
sourit.

Misérable héritier de l' angoisse
première,

d' un long gémississement j' ai salué l'
exil.

Quel mal avais-je fait ? Que ne m'
écrasait-il,

faible et nu sur le roc, quand je vis la
lumière,

avant qu' un sang plus chaud brûlât
mon coeur

viril ?

Emporté sur les eaux de la nuit
primitive,

au muet tourbillon d' un vain rêve
pareil,

ai-je affermi l' abîme, allumé le soleil,
et, pour penser : je suis ! Pour que la

fange vive,

ai-je troublé la paix de l' éternel
sommeil ?

Ai-je dit à l' argile inerte : souffre et pleure !

Auprès de la défense ai-je mis le désir,
l' ardent attrait d' un bien impossible à saisir,

et le songe immortel dans le néant de l' heure ?

Ai-je dit de vouloir et puni d' obéir ?

ô misère ! Ai-je dit à l' implacable maître,

au jaloux, tourmenteur du monde et des vivants,

qui gronde dans la foudre et chevauche les vents :

la vie assurément est bonne, je veux naître !

Que m' importait la vie au prix où tu la vends ?

Sois satisfait ! Qaïn est né. Voici qu' il
dresse,
tel qu' un cèdre, son front pensif vers l'
horizon.

Il monte avec la nuit sur les rochers d'
Hébron,
et dans son coeur rongé d' une sourde
détresse
il songe que la terre immense est sa
prison.

Tout gémit, l' astre pleure et le mont se
lamente,
un soupir douloureux s' exhale des
forêts,
le désert va roulant sa plainte et ses
regrets,
la nuit sinistre, en proie au mal qui la
tourmente,

rugit comme un lion sous l' étreinte des
rets.

Et là, sombre, debout sur la roche
escarpée,

tandis que la famille humaine, en bas,
s' endort,

l' impérissable ennui me travaille et me
mord,

et je vois la lueur de la sanglante épée
rougir au loin le ciel comme une aube
de mort.

Je regarde marcher l' antique
sentinelle,

le khéroub chevelu de lumière, au
milieu

des ténèbres, l' esprit aux six ailes de
feu,

qui, dardant jusqu' à moi sa rigide

prunelle,
s'arrête sur le seuil interdit par son
dieu.

Il reluit sur ma face irritée, et me
nomme :

-Qaïn, Qaïn ! -khéroub d'Iahvèh, que
veux-tu ?

Me voici. -va prier, va dormir. Tout s'
est tu,

le repos et l'oubli bercent la terre et
l'homme ;

heureux qui s'agenouille et n'a pas
combattu !

Pourquoi rôder toujours par les ombres
sacrées,

haletant comme un loup des bois jusqu'
au matin ?

Vers la limpidité du paradis lointain

pourquoi tendre toujours tes lèvres
altérées ?

Courbe la face, esclave, et subis ton
destin.

Rentre dans ton néant, ver de terre !

Qu'importe

ta révolte inutile à celui qui peut tout ?

Le feu se rit de l' eau qui murmure et
qui bout ;

le vent n' écoute pas gémir la feuille
morte.

Prie et prosterne-toi. -je resterai
debout !

Le lâche peut ramper sous le pied qui
le dompte,

glorifier l' opprobre, adorer le
tourment,

et payer le repos par l' avilissement ;

Iahvèh peut bénir dans leur fange et
leur honte

l' épouvante qui flatte et la haine qui
ment ;

je resterai debout ! Et du soir à l'
aurore,

et de l' aube à la nuit, jamais je ne
tairai

l' infatigable cri d' un coeur désespéré !

La soif de la justice, ô Khéroub, me
dévore.

écrase-moi, sinon, jamais je ne ploîrai !

Ténèbres, répondez ! Qu' Iahvèh me
réponde !

Je souffre, qu' ai-je fait ? -le khéroub
dit : -Qaïn !

Iahvèh l' a voulu. Tais-toi. Fais ton
chemin

terrible. -sombre esprit, le mal est dans
le
monde,
oh ! Pourquoi suis-je né ! -tu le sauras
demain. -
je l' ai su. Comme l' ours aveuglé qui
trébuche
dans la fosse où la mort l' a longtemps
attendu,
flagellé de fureur, ivre, sourd, éperdu,
j' ai heurté d' Iahvèh l' inévitable
embûche ;
il m' a précipité dans le crime tendu.
ô jeune homme, tes yeux, tels qu' un
ciel sans
nuage,
étaient calmes et doux, ton coeur était
léger

comme l' agneau qui sort de l' enclos
du berger ;

et celui qui te fit docile à l' esclavage
par ma main violente a voulu t'
égorger !

Dors au fond du schéol ! Tout le sang
de tes

veines,

ô préféré d' Héva, faible enfant que j'
aimais,

ce sang que je t' ai pris, je le saigne à
jamais !

Dors, ne t' éveille plus ! Moi, je crârai
mes peines,

j' élèverai la voix vers celui que je hais.

Fils des anges, orgueil de Qain, race
altière

en qui brûle mon sang, et vous, enfants

domptés

de seth, ô multitude à genoux, écoutez !
écoutez-moi, géants ! écoutez-moi,
poussière !

Prête l'oreille, ô nuit des temps
illimités !

élohim, élohim ! Voici la prophétie
du vengeur, et je vois le cortège hideux
des siècles de la terre et du ciel, et tous
deux,

dans cette vision lentement éclaircie,
roulent sous ta fureur qui rugit autour
d'eux.

Tu voudras vainement, assouvi de ton
rêve,

dans le gouffre des eaux premières l'
engloutir ;

mais lui, lui se rira du tardif repentir.

Comme Léviathan qui regagne la
grève,
de l' abîme entr' ouvert tu le verras
sortir.

Non plus géant, semblable aux esprits,
fier et
libre,
et toujours indompté, sinon victorieux ;
mais servile, rampant, rusé, lâche,
envieux,
chair glacée où plus rien ne fermente et
ne vibre,
l' homme pullulera de nouveau sous les
cieux.

Emportant dans son coeur la fange du
déluge,
hors la haine et la peur ayant tout
oublié,

dans les siècles obscurs l' homme
multiplié
se précipitera sans halte ni refuge,
à ton spectre implacable horriblement
lié.

Dieu de la foudre, dieu des vents, dieu
des
armées,

qui roules au désert les sables
étouffants,

qui te plais aux sanglots d' agonie, et
défends

la pitié, Dieu qui fais aux mères
affamées,

monstrueuses, manger la chair de leurs
enfants !

Dieu triste, dieu jaloux qui dérobes ta
face,

Dieu qui mentais, disant que ton oeuvre
était bon,
mon souffle, ô pétrisseur de l' antique
limon,
un jour redressera ta victime vivace.
Tu lui diras : adore ! Elle répondra :
non !
D' heure en heure, Iahvèh ! Ses forces
mutinées
iront élargissant l' étreinte de tes bras ;
et, rejetant ton joug comme un vil
embarras,
dans l' espace conquis les choses
déchaînées
ne t' écouteront plus quand tu leur
parleras !
Afin d' exterminer le monde qui te nie,
tu feras ruisseler le sang comme une

mer,
tu feras s' acharner les tenailles de fer,
tu feras flamboyer, dans l' horreur
infinie,
près des bûchers hurlants le gouffre de
l' enfer ;
mais quand tes prêtres, loups aux
mâchoires
robustes,
repus de graisse humaine et de rage
amaigris,
de l' holocauste offert demanderont le
prix,
surgissant devant eux de la cendre des
justes,
je les flagellerai d' un immortel mépris.
Je ressusciterai les cités submergées,
et celles dont le sable a couvert les

monceaux ;
dans leur lit écumeux j' enfermerai les
eaux ;
et les petits enfants des nations
vengées,
ne sachant plus ton nom, riront dans
leurs
berceaux !
J' effondrerai des cieux la voûte
dérisoire.

Par delà l' épaisseur de ce sépulcre bas
sur qui gronde le bruit sinistre de ton
pas,
je ferai bouillonner les mondes dans
leur gloire ;
et qui t' y cherchera ne t' y trouvera
pas.

Et ce sera mon jour ! Et, d' étoile en

étoile,
le bienheureux éden longuement
regretté
verra renaître Abel sur mon coeur
abrité ;
et toi, mort et cousu sous la funèbre
toile,
tu t' anéantiras dans ta stérilité. -
le vengeur dit cela. Puis, l' immensité
sombre,
bond par bond, prolongea, des plaines
aux parois
des montagnes, l' écho violent de la
voix
qui s' enfonça longtemps dans l' abîme
de l' ombre.
Puis, un vent très amer courut par les
cieux froids.

Thogorma ne vit plus ni les bêtes
hurlantes,
ni le grand cavalier, ni ceux d'
Hénokhia.

Tout se tut. Le silence élargi déploya
ses deux ailes de plomb sur les choses
tremblantes.

Puis, brusquement, le ciel convulsif
flamboya.

Et, le sceau fut rompu des hautes
cataractes.

Le poids supérieur fendit et crevassa
le couvercle du monde. Un long frisson
passa

dans toute chair vivante ; et, par nappes
compactes,

et par torrents, la pluie horrible
commença.

Puis, de tous les côtés de la terre, un
murmure
encore inentendu, vague, innommable,
emplit
l' espace, et le fracas d' en haut s'
ensevelit
dans celui-là. La mer, avec sa
chevelure
de flots blêmes, hurlait en sortant de
son lit.
Elle venait, croissant d' heure en heure,
et ses
lames,
toutes droites, heurtaient les monts
vertigineux,
ou, projetant leur courbe immense au-
dessus d' eux,
rejaillissaient d' en bas vers la nuée en

flammes,
comme de longs serpents qui déroulent
leurs
noeuds.

Elle allait, arpentant d' un seul repli de
houle
plaines, vallons, déserts, forêts, toute
une part
du monde, et les cités et le troupeau
hagard
des hommes, et les cris suprêmes, et la
foule
des bêtes qu' aveuglaient la foudre et le
brouillard.

Hérissés, et trouant l' air épais, en
spirale,
de grands oiseaux, claquant du bec, le
col pendant,

lourds de pluie et rompus de peur, et regardant les montagnes plonger sous la mer sépulcrale, montaient toujours, suivis par l' abîme grondant.

Quelques sombres esprits, balancés sur leurs ailes, impassibles témoins du monde enseveli, attendaient pour partir que tout fût accompli, et que sur le désert des eaux universelles s' étendît pesamment l' irrévocable oubli.

Enfin, quand le soleil, comme un oeil cave et

vide

qui, sans voir, regardait les espaces
béants,

émergea des vapeurs ternes des
océans ;

quand, d' un dernier lien, le suaire
livide

eut de l' univers mort serré les os
géants ;

quand le plus haut des pics eut bavé
son écume,

Thogorma, fils d' élam, d' épouvante
blêmi,

vit Qaïn le vengeur, l' immortel ennemi
d' Iahvèh, qui marchait, sinistre, dans
la brume,

vers l' arche monstrueuse apparue à
demi.

Et l' homme s' éveilla du sommeil
prophétique,
le long du grand khobar où boit un
peuple impur.

Et ceci fut écrit, avec le roseau dur,
sur une peau d' onagre, en langue
khaldaique,
par le voyant, captif des cavaliers d'
Assur.

LA VIGNE DE NABOTH 1862

1.

Au fond de sa demeure, Akhab, l' oeil
sombre et dur,
sur sa couche d' ivoire et de bois de
Syrie
gît, muet et le front tourné contre le
mur.

Sans manger ni dormir, le roi de
Samarie
reste là, plein d' ennuis, comme, en un
jour d' été,
le voyageur courbé sur la source tarie.
Akhab a soif du vin de son iniquité,
et conjure, en son coeur que travaille la
haine,
la vache de Béth-El et l' idole Astarté.

Il songe : -suis-je un roi si ma colère
est
vaine ?

Par baal ! J' ai chassé trois fois les
cavaliers
de Ben-Hadad de Tyr au travers de la
plaine.

J' ai vu ceux de Damas s' en venir par
milliers,

le sac aux reins, la corde au cou, dans
la

poussière,

semblables aux chameaux devant les
chameliers ;

j' ai, d' un signe, en leur gorge étouffé
la prière,

l' écume de leur sang a rougi les hauts
lieux,

et j' ai nourri mes chiens de leur graisse
guerrière.

Mes prophètes sont très savants, et j' ai
trois

dieux

très puissants, pour garder mon
royaume et ma ville

et ployer sous le joug mon peuple
injurieux.

Et voici que ma gloire est une cendre
vile,

et mon sceptre un roseau des marais,
qui se rompt

aux rires insulteurs de la foule servile !

C' est le fort de Juda qui m' a fait cet
affront,

parce que j' ai dressé, sous le noir
térébinthe,

l' image de baal, une escarboucle au front.

Deux fois teint d' écarlate et vêtu d' hyacinthe,
comme un soleil, le dieu reluit, rouge et doré,
sur le socle de jaspe, au milieu de l' enceinte.

Mais s' il ne m' a vengé demain, j' abolirai
son culte, et l' on verra se dresser à sa place
le veau d' or d' Ephraïm sur l' autel adoré.

Un désir impuissant me consume et m' enlace !

Sous la corne du boeuf, sous le pied de l' ânon,

je suis comme un lion mort, qu' on
outrage en face.

Quand j' ai dit : je le veux ! Un homme
m' a dit :

non !

Il vit encor, sans peur que le glaive le
touche.

La honte est dans mon coeur, l'
opprobre est sur
mon nom. -

tel, le fils de Hamri se ronge sur sa
couche.

Ses cheveux dénoués pendent
confusément,

et sa dent furieuse a fait saigner sa
bouche.

Auprès du morne roi paraît en ce
moment

la fille d' Eth-Baal, la femme aux
noires tresses
de Sidon, grande et belle, et qu' il aime
ardemment.

Astarté l' a bercée aux bras de ses
prêtresses ;
elle sait obscurcir la lune et le soleil,
et courber les lions au joug de ses
caresses.

De ses yeux sombres sort l' effluve du
sommeil,
et ceux qu' a terrassés une mort
violente
s' agitent à sa voix dans la nuit sans
réveil.

Elle approche du lit, majestueuse et
lente,
regarde, et dit : -qu' a donc mon

seigneur ? Et

quel mal

dompte le cèdre altier comme une
faible plante ?

A-t-il vu quelque spectre envoyé par
baal ?

Le jour tombe. Que mon seigneur se
lève et mange !

Parle, ô chef ! Quel ennui trouble ton
coeur

royal ? -

Akhab lui dit : -ô femme, il faut que je
me

venge ;

et je ne puis dormir, ni boire, ni
manger,

que le sang de Naboth n' ait fumé dans
la fange.

Sa vigne est très fertile et touche à mon verger.

Or, j' ai dit à cet homme, au seuil de sa demeure :

ceci me plaît ; veux-tu le vendre ou l' échanger ?

Il m' a dit : c' est mon champ paternel.

Que je

meure,

le voudrais-tu payer par grain un schéqel d' or,

si je le vends jamais, fût-ce à ma dernière heure !

Quand tu me donnerais la plaine de Phogor,

Ramoth en Galaad, Seïr et l' Idumée,

et ta maison d' ivoire, et ton riche trésor,

ô roi, je garderais ma vigne bien aimée !

C' est ainsi qu' a parlé Naboth le vigneron,
tranquille sur le seuil de sa porte enfumée. -

-certes, ce peuple, Akhab, par le dieu d' Akkaron !

Dit Jézabel, jouit, malgré son insolence,
d' un roi très patient, très docile et très bon.

Que ne le frappais-tu du glaive ou de la lance ?

L' onagre est fort rétif s' il ne courbe les reins ;
qui cède au dromadaire accroît sa violence. -

-c' est le jaloux, le fort de Juda que je crains,
dit Akhab. C' est le dieu de Naboth et d' élie :

du peuple furieux il briserait les freins.
Je verrais s' écrouler ma fortune avilie,
et serais comme un boeuf qui mugit sur
l' autel
pendant que le couteau s' aiguise et qu'
on le lie.

Non ! J' attendrai. Les dieux de Dan et
de
Beth-El

accorderont sans doute à qui soutient
leur cause

de tuer sûrement Naboth de Jizréhel. -
-lève-toi donc et mange, ô chef, et te
repose,

dit la sidonienne avec un rire amer ;
moi seule je ferai ce que mon seigneur
n' ose.

Demain, quand le soleil s' en ira vers la
mer,

sans que ta main royale ait touché cet
esclave,

j' atteste qu' il mourra sur le mont de
Somer.

Et l' homme de Thesbé pourra baver sa
bave

et hurler, du Karmel à l' Horeb, comme
un chien

affamé, qui s' enfuit aussitôt qu' on le
brave.

Mon seigneur lui dira : qu' ai-je fait,
sinon rien ?

A-t-on trouvé ma main dans ce

meurtre, ou
mon signe ? -

Akhab, en souriant, dit : -ô femme, c'
est bien !

J' aurai le sang de l' homme et le vin de
sa
vigne ! -

2.

Vers l' heure où le soleil allume au noir
Liban
comme autant de flambeaux les cèdres
par les
rampes,

les anciens sont assis, hors des murs,
sur un banc.

Ce sont trois beaux vieillards, avec de
larges
tempes,
de grands fronts, des nez d' aigle et des
yeux
vifs et doux,
qui, sous l' épais sourcil, luisent
comme des
lampes.

Dans leurs robes de lin, la main sur les
genoux,
ils siègent, les pieds nus dans la
fraîcheur des
sables,
à l' ombre des figuiers d' où pendent les
fruits roux.

La myrrhe a parfumé leurs barbes
vénérables ;
et leurs longs cheveux blancs sur l'
épaule et le dos
s' épandent, aux flocons de la neige
semblables.

Mais leur coeur est plus noir que le
sépulcre clos ;
leur coeur comme la tombe est plein de
cendre
morte ;
l' avarice a séché la moelle de leurs os.
Vils instruments soumis à la main la
plus forte,
ils foulent à prix d' or l' équité sainte
aux pieds,
sachant ce que le sang des malheureux
rapporte.

Naboth est devant eux, debout, les bras liés,
comme pour l' holocauste un bouc,
noire victime
par qui les vieux péchés de tous sont expiés.

Deux fils de Bélial, d' une voix unanime,
disent : -voici. Cet homme est vraiment criminel.

Qu' il saigne du blasphème et qu' il meure du crime !

Or, il a blasphémé le nom de l' éternel.

-

Naboth dit : -l' éternel m' entend et me regarde.

Je suis pur devant lui, n' ayant rien fait de tel.

J' atteste le très-haut et me fie en sa garde.

Ceux-ci mentent. Craignez, pères, de mal juger,
car Dieu juge à son tour, qu' il se hâte
ou qu' il
tarde.

Voyez ! Ai-je fermé ma porte à l' étranger ?

Ai-je tari le puits du pauvre pour mon fleuve ?

L' orphelin faible et nu, m' a-t-on vu l' outrager ?

Qu' ils se lèvent, ceux-là qui m' ont mis à

l' épreuve !

Qu' ils disent : nous avons soif et nous avons

faim,
l' étranger, l' orphelin, et le pauvre et la
veuve ;
Naboth le vigneron n' a point ouvert sa
main,
Naboth de Jizréhel, irritant notre plaie,
sous l' oeil des affamés a mangé tout
son pain !
Nul ne dira cela, si sa parole est vraie.
Or, qui peut blasphémer étant pur
devant Dieu ?
Séparez le bon grain, mes pères, de l'
ivraie.
Remettez d' un sens droit toute chose
en son lieu.
Si je mens, que le ciel s' entr' ouvre et
me dévore,
que l' exterminateur me brûle de son

feu ! -

le plus vieux des anciens dit : -il
blasphème
encore !

Allez, lapidez-le, car il parle très mal,
n' étant plein que de vent, comme une
outre sonore. -

or, non loin des figuiers, les fils de
Bélial

frappent le vigneron avec de lourdes
pierres ;

la cervelle et le sang souillent ce lieu
fatal.

Et Naboth rend l' esprit. Les bêtes
carnassières

viendront, la nuit, hurler sur le corps
encor

chaud,

et les oiseaux plonger leurs becs dans
ses
paupières.

En ce temps, Jézabel, attentive au plus
haut
du palais, dit au roi : -seigneur, la
chose est
faite :

Naboth est mort. ô chef, monte en ton
chariot.

Aux sons victorieux des cymbales de
fête,
viens visiter ta vigne, ô royal
vigneron ! -

et du sombre palais tous deux quittent
le faîte.

Ils vont. Et la trompette éclate, et le
clairon,

et le sistre, et la harpe, et le tambour.
La foule
s'ouvre sous le poitrail des chevaux de
Sidon.

Le chariot de cèdre, aux moyeux d'
argent, roule ;
et le peuple, saisi de peur, s'est
prosterné
au passage du couple abhorré qui le
foule.

Mais voici. Sur le seuil du juste
assassiné,
croisant ses bras velus sur sa large
poitrine,
se dresse un grand vieillard, farouche
et
décharné.

Son crâne est comme un roc couvert d'

herbe marine ;
une sueur écume à ses cheveux
pendants,
et le poil se hérissé autour de sa narine.
Du fond de ses yeux creux flambent
des feux
ardents.

D' un orteil convulsif, comme un lion
sauvage,
il fouille la poussière et fait grincer ses
dents.

Sur le cuir corrodé de son âpre visage
on lit qu' il a toujours marché, toujours
souffert,
toujours vécu, plus fort au sein du
même orage ;
qu' il a dormi cent nuits dans l' antre
noir ouvert

aux gorges de l' Horeb ; auprès des
puits sans
onde,
qu' il a hurlé de soif dans le feu du
désert ;
et qu' en ce siècle impur, en qui le mal
abonde,
son maître a flagellé d' un fouet
étincelant
et poussé sur les rois sa course
vagabonde.
Or, les chevaux, soudain, se cabrent,
reculant
d' horreur devant ce spectre. Ils
courent, haut la
tête,
ivres, mâchant le mors, et l' épouvante
au flanc.

Arbres, buissons, enclos, rocs, rien ne
les
arrête :
ils courent, comme un vol des démons
de la nuit,
comme un champ d' épis mûrs fauchés
par la tempête.
Tel, dans un tourbillon de poussière et
de bruit,
malgré les cavaliers pleins d' une
clameur vaine,
le cortège effaré se disperse et s' enfuit.
L' attelage, ébranlant le chariot qu' il
traîne,
se couche, les naseaux dans le sable, et
le roi
sent tournoyer sa tête et se glacer sa
veine.

Lentement il se lève, et, tout blême d'effroi,
regarde ce vieillard sombre, que nul n'oublie,
immobile, appuyé contre l' humble paroi.
Akhab, avec un grand frisson, dit : -c' est
élie.

3.

Alors, comme un torrent fougueux, des monts tombé,
qui roule flots sur flots son bruit et sa

colère,
voici ce qu' à ce roi dit l' homme de
Thesbé :

-malheur ! L' aigle a crié de joie au
bord de
l' aire ;
il aiguise son bec, sachant qu' un juste
est mort.

Le chien montre les dents, hurle dans l'
ombre et
flaire.

Malheur ! L' aigle affamé déchire et le
chien mord,
car la pierre du meurtre est toute rouge
et fume.

Donc, le seigneur m' a dit : va ! Je suis
le
dieu fort !

Je me lève dans la fureur qui me
consume ;
le monde est sous mes pieds, la foudre
est dans
mes yeux,
la lune et le soleil nagent dans mon
écume.

Va ! Dis au meurtrier qu' il appelle ses
dieux
à l' aide, car je suis debout sur les
nuées,
et la vapeur du crime enveloppe les
cieux.

Dis-lui : malheur, ô chef des dix
prostituées,
Akhab, fils de Hamri, le fourbe et le
voleur !

Les vengeances d' en haut se sont

toutes ruées.

à toi qui fais du sceptre un assommoir,
malheur !

Auprès de la fournaise ardente où tu
trébuches

le four chauffé sept fois est sombre et
sans

chaleur.

L' ours plein de ruse est pris dans ses
propres

embûches,

et le vautour s' étrangle avec l' os avalé,
et le frelon s' étouffe avec le miel des

ruches.

Tu songeais : tout est bien, car je n' ai
point

parlé.

Allons ! Naboth est mort ; sa vigne est

mon

partage.

Le dieu d' élie est sourd, le fort est aveuglé !

Qui dira que ce meurtre inique est mon ouvrage ?

Le lion de Juda rugit et te répond.

Le seigneur t' attendait au seuil de l' héritage !

ô renard, ô voleur, voici qu' au premier bond

il te prend, te saisit à la gorge, et se joue

de ta peur, l' oeil planté dans ta chair qui se fond.

Vermine d' Israël, le dieu fort te secoue des haillons de ce peuple, et les petits enfants

te verront te débattre et grouiller dans
la boue.

Le seigneur dit : je suis l' effroi des
trionphants,
je suis le frein d' acier qui brise la
mâchoire
des couronnés, mangeurs de biches et
de faons.

Je fracasse leurs chars, je souffle sur
leur
gloire ;

ils sont tous devant moi comme un
sable mouvant,
et j' enfouis leurs noms perdus dans la
nuit noire.

Donc, le sang de Naboth crie en vous
poursuivant,

Akhab de Samarie, et toi, vile idolâtre !

Le spectre de Naboth sanglote dans le vent.

Dans le puits du désert où filtre l' eau saumâtre,

entre vos murs de cèdre et sous l' épais figuier,

dans les clameurs de fête et dans les bruits

de l' âtre,

dans le hennissement de l' étalon guerrier,

dans la chanson du coq et de la tourterelle,

Akhab et Jézabel, vous l' entendrez crier !

Naboth est mort ! Les chiens mangeront la cervelle

du couple abominable en son crime
têtu ;

ma fureur fauchera cette race infidèle :
comme un bon moissonneur, de
vigueur revêtu,
qui tranche à tour de bras les épis par
centaines,
je ferai le sol ras jusqu' au moindre
fétu.

Dis-leur : voici le jour des sanglots et
des
haines,
où l' exécration se gonfle, monte et
bout,
et, comme un vin nouveau, jaillit des
cuves pleines.

Car je suis plein de rage et j' écraserai
tout !

Et l' on verra le sang des rois, tel qu'
une eau
sale,
déborder des toits plats et rentrer dans
l' égout.

Va ! Ceins tes reins, Akhab, excite ta
cavale,
fuis, comme l' épervier, vers les bords
libyens,
enfonce-toi vivant dans la nuit
sépulcrale...

tu ne sortiras pas, ô roi ! De mes liens,
et je te châtirai dans ta chair et ta race,
ô vipère, ô chacal, fils et père de
chiens ! -

Akhab, poussant un cri d' angoisse par
l' espace,
dit : -j' ai péché ; ma vie est un fumier

bourbeux. -

il déchire sa robe et se meurtrit la face.
De fange et de graviers il souille ses
cheveux,

disant : -gloire au très-fort de Juda !

Qu' il

s' apaise !

Sur l' autel du jaloux j' égorgerai cent
boeufs !

Que suis-je à sa lumière ? Un fétu sur
la braise.

La rosée au soleil est moins prompte à
sécher ;

moins vite le bois mort flambe dans la
fournaise.

Je suis comme le daim, au guet sur le
rocher,

qui geint de peur, palpite et dans l'

herbe s' enfonce,
parce qu' il sent venir la flèche de l'
archer.

Mais, par le très-puissant que l'
épouvante
annonce,
je briserai le veau de Béth-El ! Je
promets
d' ensevelir baal sous la pierre et la
ronce ! -

l' homme de Thesbé dit : -ô fourbe !
Désormais
tu ne renâtras plus la clameur de tes
crimes :
ils ont rugi trop haut pour se taire
jamais.

Comme un nuage noir qui gronde sur
les cimes,

voici venir, pour la curée, ô roi
sanglant,
la meute aux crocs aigus que fouettent
tes
victimes.

Va ! Crie et pleure, attache un cilice à
ton flanc,
brise sur les hauts lieux l' idole qui
flamboie...

les vengeurs de Naboth arrivent en
hurlant !

Ouvre l' oeil et l' oreille. Ils bondissent
de joie,
ayant vu dans la vigne Akhab et
Jézabel,
et de l' ongle et des dents se partagent
leur
proie ! -

or, ayant dit cela, l' homme de l'
éternel,
renouant sur ses reins sa robe de poil
rude,
par les sentiers pierreux qui mènent au
Carmel,
s' éloigne dans la nuit et dans la
solitude.

L'ECCLÉSIASTE 1872

L' ecclésiaste a dit : un chien vivant
vaut mieux
qu' un lion mort. Hormis, certes,

manger et boire,
tout n' est qu' ombre et fumée. Et le
monde est
très vieux,
et le néant de vivre emplit la tombe
noire.

Par les antiques nuits, à la face des
cieux,
du sommet de sa tour comme d' un
promontoire,
dans le silence, au loin laissant planer
ses yeux,
sombre, tel il songeait sur son siège d'
ivoire.

Vieil amant du soleil, qui gémissais
ainsi,
l' irrévocable mort est un mensonge
aussi.

Heureux qui d' un seul bond s'
engloutirait en elle !

Moi, toujours, à jamais, j' écoute,
épouvanté,

dans l' ivresse et l' horreur de l'
immortalité,

le long rugissement de la vie éternelle.

NEFEROU-RA 1862

Khons, tranquille et parfait, le roi des
dieux thébains,

est assis gravement dans sa barque
dorée :

le col roide, l' oeil fixe et l' épaule
carrée,
sur ses genoux aigus il allonge les
mains.

La double bandelette enclôt ses tempes
lisses
et pend avec lourdeur sur le sein et le
dos.

Tel le dieu se recueille et songe en son
repos,

le regard immuable et noyé de délices.

Un matin éclatant de la chaude saison
baigne les grands sphinx roux couchés
au sable

aride,

et des vieux Anubis ceints du pagne
rigide

la gueule de chacal aboie à l' horizon.

Dix prêtres, du Nil clair suivant la
haute berge,
d' un pas égal, le front incliné vers le
sol,
portent la barque peinte où, sous un
parasol,
siège le fils d' Ammon, Khons, le dieu
calme et
vierge.

Où va-t-il, le roi Khons, le divin
guérisseur,
qui toujours se procrée et s' engendre
lui-même,
lui que mout a conçu du créateur
suprême,
l' enfant de l' invisible, aux yeux pleins
de
douceur ?

Il méditait depuis mille ans, l' âme
absorbée,
à l' ombre des palmiers d' albâtre et de
granit,
regardant le lotus qui charme et qui
bénit
ouvrir son coeur d' azur où dort le
scarabée.
Pourquoi s' est-il levé de son bloc
colossal,
lui d' où sortent la vie et la santé du
monde,
disant : j' irai ! Pareille à l' eau pure et
féconde,
ma vertu coulera sur l' arbuste royal !
Le grand Rhamsès l' attend dans sa
vaste demeure.
Les vingt nomes, les trois empires sont

en deuil,
craignant que si le dieu ne se présente
au seuil,
la beauté du soleil, Néféro-Ra ne
meure.

Voici qu' elle languit sur son lit
virginal,
très pâle, enveloppée avec de fines
toiles ;
et ses yeux noirs sont clos, semblables
aux étoiles
qui se ferment quand vient le rayon
matinal.

Hier, Néféro-Ra courait parmi les
roses,
la joue et le front purs polis comme un
bel or,
et souriait, son coeur étant paisible

encor,
de voir dans le ciel bleu voler les ibis
roses.

Et voici qu' elle pleure en un rêve
enflammé,

amer, mystérieux, qui consume sa vie !
Quel démon l' a touchée, ou quel dieu
la convie ?

ô lumineuse fleur, meurs-tu d' avoir
aimé ?

Puisque Néféro-Ra, sur sa couche d'
ivoire,

palmier frêle, a ployé sous un souffle
ennemi,

la tristesse envahit la terre de Khêmi,
et l' âme de Rhamsès est comme la nuit
noire.

Mais il vient, le roi jeune et doux, le

dieu
vainqueur,
le dieu Khons, à la fois baume, flamme
et rosée,
qui rend la sève à flots à la plante
épuisée,
l' espérance et la joie intarissable au
coeur.

Il approche. Un long cri d' allégresse s'
élance.

Le cortège, à pas lents, monte les
escaliers ;
la foule se prosterne, et, du haut des
piliers
et des plafonds pourprés, tombe un
profond silence.

Tremblante, ses grands yeux pleins de
crainte et

d' amour,
devant le guérisseur sacré qu' elle
devine,
Néféro-Ra tressaille et sourit et s'
incline
comme un rayon furtif oublié par le
jour.

Son sourire est tranquille et joyeux.
Que
fait-elle ?

Sans doute elle repose en un calme
sommeil.

Hélas ! Khons a guéri la beauté du
soleil ;

le sauveur l' a rendue à la vie
immortelle.

Ne gémis plus, Rhamsès ! Le mal était
sans fin,

qui dévorait ce coeur blessé jusqu' à la
tombe ;
et la mort, déliant ses ailes de colombe,
l' embaumera d' oubli dans le monde
divin !

EKHIDNA 1862

Kallirhoé conçut dans l' ombre, au fond
d' un antre,
à l' époque où les rois Ouranides sont
nés,
Ekhidna, moitié nymphe aux yeux
illuminés,

moitié reptile énorme écaillé sous le ventre.

Khrysaor engendra ce monstre horrible et beau,

mère de Kerbéros aux cinquante mâchoires,

qui, toujours plein de faim, le long des ondes

noires,

hurle contre les morts qui n' ont point de tombeau.

Et la vieille Gaia, cette source des choses,

aux gorges d' Arimos lui fit un vaste abri,

une caverne sombre avec un seuil fleuri ;

et c' est là qu' habitait la nymphe aux

lèvres roses.

Tant que la flamme auguste
enveloppait les bois,
les sommets, les vallons, les villes bien
peuplées,

et les fleuves divins et les ondes salées,
elle ne quittait point l' antre aux âpres
parois ;

mais dès qu' Hermès volait les
flamboyantes vaches
du fils d' Hypérion baigné des flots
profonds,

Ekhidna, sur le seuil ouvert au flanc
des monts,
s' avançait, déroband sa croupe aux
mille taches.

De l' épaule de marbre au sein nu,
ferme et blanc,

tiède et souple abondait sa chevelure
brune ;

et son visage clair luisait comme la
lune,

et ses lèvres vibraient d' un rire
étincelant.

Elle chantait : la nuit s' emplissait d'
harmonies ;

les grands lions errants rugissaient de
plaisir ;

les hommes accouraient sous le fouet
du désir,

tels que des meurtriers devant les
érinnyes :

-moi, l' illustre Ekhidna, fille de
Khrysaor,

jeune et vierge, je vous convie, ô
jeunes hommes,

car ma joue a l' éclat pourpré des belles
pommés,
et dans mes noirs cheveux nagent des
lueurs d' or.

Heureux qui j' aimerai, mais plus
heureux qui
m' aime !

Jamais l' amer souci ne brûlera son
coeur ;

et je l' abreuverai de l' ardente liqueur
qui fait l' homme semblable au kronide
lui-même.

Bienheureux celui-là parmi tous les
vivants !

L' incorruptible sang coulera dans ses
veines ;

il se réveillera sur les cimes sereines
où sont les dieux, plus haut que la

neige et les
vents.

Et je l' inonderai de voluptés sans
nombre,

vives comme un éclair qui durerait
toujours !

Dans un baiser sans fin je bercerais ses
jours

et mes yeux de ses nuits feront
resplendir

l' ombre. -

elle chantait ainsi, sûre de sa beauté,

l' implacable déesse aux splendides
prunelles,

tandis que du grand sein les formes
immortelles

cachèrent le seuil étroit du gouffre
ensanglanté.

Comme le tourbillon nocturne des
phalènes
qu' attire la couleur éclatante du feu,
ils lui criaient : je t' aime, et je veux
être un
dieu !

Et tous l' enveloppaient de leurs
chaudes haleines.

Mais ceux qu' elle enchaînait de ses
bras amoureux,

nul n' en dira jamais la foule disparue.

Le monstre aux yeux charmants
dévorerait leur chair
crue,

et le temps polissait leurs os dans l'
antre creux.

LE COMBAT HOMERIQUE 1872

De même qu' au soleil l' horrible
essaim des mouches
des taureaux égorgés couvre les cuirs
velus,
un tourbillon guerrier de peuples
chevelus,
hors des nefs, s' épaisit, plein de
clameurs
farouches.
Tout roule et se confond, souffle
rauque des
bouches,
bruit des coups, les vivants et ceux qui

ne sont
plus,
chars vides, étalons cabrés, flux et
reflux
des boucliers d'airain hérissés d'
éclairs louches.

Les reptiles tordus au front, les yeux
ardents,
l'aboyeuse Gorgô vole et grince des
dents
par la plaine où le sang exhale ses
buées.

Zeus, sur le pavé d'or, se lève, furieux,
et voici que la troupe héroïque des
dieux
bondit dans le combat du faîte des
nuées.

LA GENESE POLYNESIENNE 1858

Dans le vide éternel interrompant son
rêve,

l' être unique, le grand Taaroa se lève.

Il se lève, et regarde : il est seul, rien
ne luit.

Il pousse un cri sauvage au milieu de la
nuit :

rien ne répond. Le temps, à peine né, s'
écoule ;

il n' entend que sa voix. Elle va, monte,
roule,

plonge dans l' ombre noire et s' enfonce

au travers.

Alors, Taaroa se change en univers :
car il est la clarté, la chaleur et le
germe ;

il est le haut sommet, il est la base
ferme,

l'oeuf primitif que Pô, la grande nuit,
couva ;

le monde est la coquille où vit Taaroa.

Il dit : -pôles, rochers, sables, mers
pleines

d'îles,

soyez ! échappez-vous des ombres
immobiles ! -

il les saisit, les presse et les pousse à s'
unir ;

mais la matière est froide et n' y peut
parvenir :

tout gît muet encore au fond du gouffre
énorme ;

tout reste sourd, aveugle, immuable et
sans forme.

L' être unique, aussitôt, cette source
des dieux,

roule dans sa main droite et lance les
sept cieux.

L' étincelle première a jailli dans la
brume,

et l' étendue immense au même instant
s' allume ;

tout se meut, le ciel tourne, et, dans son
large lit,

l' inépuisable mer s' épanche et le
remplit :

l' univers est parfait du sommet à la
base,

et devant son travail le dieu reste en extase.

LA LEGENDE DES NORNES 1862

Première norne.

La neige, par flots lourds, avec lenteur,
inonde,
du haut des cieux muets, la terre plate
et ronde.

Tels, sur nos yeux sans flamme et sur
nos fronts
courbés,
sans relâche, mes soeurs, les siècles

sont tombés,
dès l' heure où le premier jaillissement
des âges
d' une écume glacée a lavé nos visages.
à peine avons-nous vu, dans le
brouillard vermeil,
monter, aux jours anciens, l' orbe d' or
du soleil,
qu' il retombait au fond des ténèbres
premières,
sans pouvoir réchauffer nos rigides
paupières.
Et, depuis, il n' est plus de trêve ni de
paix :
le vent des steppes froids gèle nos
pleurs épais,
et, sur ce cuivre dur, avec nos ongles
blêmes,

nous gravons le destin de l' homme et
des dieux
mêmes.

ô nornes ! Qu' ils sont loin, ces jours d'
ombre

couverts,

où, du vide fécond, s' épanchit l'
univers !

Qu' il est loin, le matin des temps
intarissables,

où rien n' était encor, ni les eaux, ni les
sables,

ni terre, ni rochers, ni la voûte du ciel,
rien qu' un gouffre béant, l' abîme
originel !

Et les germes nageaient dans cette nuit
profonde,

hormis nous, cependant, plus vieilles

que le monde,
et le silence errait sur le vide dormant,
quand la rumeur vivante éclata
brusquement.

Du nord, enveloppé d' un tourbillon de
brume,

par bonds impétueux, quatre fleuves d'
écume

tombèrent, rugissants, dans l' antre du
milieu ;

les blocs lourds qui roulaient se
fondirent au feu :

le sombre Ymer naquit de la flamme et
du givre,

et les géants, ses fils, commencèrent de
vivre.

Pervers, ils méditaient, dans leur songe
envieux,

d' entraver à jamais l' éclosion des dieux ;

mais nul ne peut briser ta chaîne, ô destinée !

Et la vache céleste en ce temps était née !

Blanche comme la neige, où, tiède, ruisselait

de ses pis maternels la source de son lait,

elle trouva le roi des Ases, frais et rose, qui dormait, fleur divine aux vents du pôle éclore.

Baigné d' un souffle doux et chaud, il s' éveilla ;

l' aurore primitive en son oeil bleu brilla ;

il rit, et, soulevant ses lèvres altérées,

but la vie immortelle aux mamelles sacrées.

Voici qu' il engendra les Ases bienheureux,

les purificateurs du chaos ténébreux, beaux et pleins de vigueur, intelligents et justes.

Ymer, dompté, mourut entre leurs mains augustes ;

et de son crâne immense ils formèrent les cieux,

les astres, des éclairs échappés de ses yeux,

les rochers, de ses os. Ses épaules charnues

furent la terre stable, et la houle des nues

sortit en tourbillons de son cerveau

pesant.

Et, comme l' univers roulait des flots
de sang,
faisant jaillir, du fond de ses cavités
noires,
une écume de pourpre au front des
promontoires,
le déluge envahit l' étendue, et la mer
assiégea le troupeau hurlant des fils d'
Ymer.

Ils fuyaient, secouant leurs chevelures
rudes,
escaladant les pics des hautes solitudes,
monstrueux, éperdus ; mais le sang
paternel
croissait, gonflait ses flots fumants
jusques au
ciel ;

et voici qu' arrachés des suprêmes
rivages,
ils s' engloutirent tous avec des cris
sauvages.

Puis ce rouge océan s' enveloppa d'
azur ;

la terre d' un seul bond reverdit dans l'
air pur ;

le couple humain sortit de l' écorce du
frêne,

et le soleil dora l' immensité sereine.

Hélas ! Mes soeurs, ce fut un rêve
éblouissant.

Voyez ! La neige tombe et va s'
épaississant ;

et peut-être Yggdrasill, le frêne aux
trois racines,

ne fait-il plus tourner les neuf sphères

divines !

Je suis la vieille Urda, l' éternel
souvenir ;

mais le présent m' échappe autant que l'
avenir.

Deuxième norne.

Tombe, neige sans fin ! Enveloppe d'
un voile

le rose éclair de l' aube et l' éclat de l'
étoile !

Brouillards silencieux, ensevelissez-
nous !

ô vents glacés, par qui frissonnent nos
genoux,

ainsi que des bouleaux vous secouez
les branches,

sur nos fronts aux plis creux fouettez
nos mèches

blanches !

Neige, brouillards et vents, désert,
cercle éternel,

je nage malgré vous dans la splendeur
du ciel !

Par delà ce silence où nous sommes
assises,

je me berce en esprit au vol joyeux des
brises,

je m' enivre à souhait de l' arôme des
fleurs,

et je m' endors, plongée en de molles
chaleurs !

Urda, réjouis-toi ! L' oeuvre des dieux
fut bonne.

La gloire du soleil sur leur face
rayonne,

comme au jour où tu vis le monde

nouveau-né

du déluge sanglant sortir illuminé ;
et toujours Yggdrasill, à sa plus haute
cime,

des neuf sphères du ciel porte le poids
sublime.

ô nornes ! échappé du naufrage des
siens,

vivant, mais enchaîné dans les antres
anciens,

Loki, le dernier fils d' Ymer, tordant sa
bouche,

s' agite et se consume en sa rage
farouche ;

tandis que le serpent, de ses noeuds
convulsifs,

étreint, sans l' ébranler, la terre aux
rocs

massifs,
et que le loup Fenris, hérissant son
échine,
hurle et pleure, les yeux flamboyants
de famine.

Le noir Surtur sommeille, immobile et
dompté ;

et, des vers du tombeau vile postérité,
les nains hideux, vêtus de rouges
chevelures,

martèlent les métaux sur les enclumes
dures ;

mais ils ne souillent plus l' air du ciel
étoilé.

Le mal, sous les neuf sceaux de l'
abîme, est
scellé,

mes soeurs ! La sombre Héla, comme

un oiseau
nocturne,
plane au-dessus du gouffre, aveugle et
taciturne,
et les Ases, assis dans le palais d'
Asgard,
embrassent l' univers immense d' un
regard !
Modérateurs du monde et source d'
harmonie,
ils répandent d' en haut la lumière
bénie ;
la joie est dans leur coeur : sur la tige
des dieux
une fleur a germé qui parfume les
cieux ;
et voici qu' aux rayons d' une immuable
aurore,

le fruit sacré, désir des siècles, vient d'
éclore !

Balder est né ! Je vois, à ses pieds
innocents,

les alfes lumineux faire onduler l'
encens.

Toute chose a doué de splendeur et de
grâce

le plus beau, le meilleur d' une
immortelle race :

l' aube a de ses clartés tressé ses
cheveux blonds,

l' azur céleste rit à travers ses cils
longs,

les astres attendris ont, comme une
rosée,

versé des lueurs d' or sur sa joue irisée,
et les dieux, à l' envi, déjà l' ont revêtu

d' amour et d' équité, de force et de
vertu,

afin que, grandissant et triomphant en
elle,

il soit le bouclier de leur oeuvre
éternelle !

Nornes ! Je l' ai vu naître, et mon sort
est rempli.

Meure le souvenir au plus noir de l'
oubli !

Tout est dit, tout est bien. Les siècles
fatidiques

ont tenu jusqu' au bout leurs promesses
antiques,

puisque le choeur du ciel et de l'
humanité

autour de ce berceau vénérable a
chanté !

Troisième norne.

Que ne puis-je dormir sans réveil et
sans rêve,

tandis que cette aurore éclatante se
lève !

Inaccessible et sourde aux voix de l'
avenir,

à vos côtés, mes soeurs, que ne puis-je
dormir,

spectres aux cheveux blancs, aux
prunelles glacées,

sous le suaire épais des neiges
amassées !

ô songe, ô désirs vains, inutiles
souhaits !

Ceci ne sera point, maintenant ni
jamais.

Oui ! Le meilleur est né, plein de grâce

et de
charmes,
celui que l' univers baignera de ses
larmes,
qui, de sa propre flamme aussitôt
consumé,
doit vivre par l' amour et mourir d' être
aimé !

Il grandit comme un frêne au milieu
des pins
sombres,
celui que le destin enserre de ses
ombres,
le guide jeune et beau qui mène l'
homme aux dieux !

Hélas ! Rien d' éternel ne fleurit sous
les cieux,
il n' est rien d' immuable où palpite la

vie !

La douleur fut domptée et non pas
assouvie,

et la destruction a rongé sourdement
des temps laborieux le vaste
monument.

Vieille Urda, ton oeil cave a vu l'
essaim des
choses

du vide primitif soudainement écloses,
jaillir, tourbillonner, emplir l'
immensité...

tu le verras rentrer au gouffre illimité.

Verdandi ! Ce concert de triomphe et
de joie,

l'orage le disperse et l'espace le noie !

ô vous qui survivrez quand les cieux
vermoulus

s' en iront en poussière et qu' ils ne
seront plus,
des siècles infinis contemporaines
mornes,
vieille Urda, Verdandi, lamentez-vous,
ô nornes !

Car voici que j' entends monter comme
des flots
des cris de mort mêlés à de divins
sanglots.

Pleurez, lamentez-vous, nornes
désespérées !

Ils sont venus, les jours des épreuves
sacrées,
les suprêmes soleils dont le ciel
flamboîra,
le siècle d' épouvante où le juste
mourra.

Sur le centre du monde inclinez votre
oreille :

Loki brise les sceaux ; le noir Surtur s'
éveille ;

le reptile assoupi se redresse en
sifflant ;

l'écume dans la gueule et le regard
sanglant,

Fenris flaire déjà sa proie irrévocable ;
comme un autre déluge, hélas ! Plus
implacable,

se rue au jour la race effrayante d'
Ymer,

l'impur troupeau des nains qui
martèlent le fer !

Asgard ! Asgard n' est plus qu' une
ardente ruine :

Yggdrasill ébranlé ploie et se

déracine ;
tels qu' une grêle d' or, au fond du ciel
mouvant,
les astres flagellés tourbillonnent au
vent,
se heurtent en éclats, tombent et
disparaissent ;
veuves de leur pilier, les neuf sphères
s' affaissent ;
et dans l' océan noir, silencieux,
fumant,
la terre avec horreur s' enfonce
pesamment !
Voilà ce que j' ai vu par delà les
années,
moi, Skulda, dont la main grave les
destinées ;
et ma parole est vraie ! Et maintenant,

ô jours,
allez, accomplissez votre rapide cours !
Dans la joie ou les pleurs, montez,
rumeurs
suprêmes,
rires des dieux heureux, chansons,
soupirs,
blasphèmes !
ô souffles de la vie immense, ô bruits
sacrés,
hâtez-vous : l' heure est proche où vous
vous
éteindrez ?

LA VISION DE SNORR 1862

ô mon seigneur Christus ! Hors du monde charnel
vous m' avez envoyé vers les neuf
maisons noires :
je me suis enfoncé dans les antres de
Hel.

Dans la nuit sans aurore où grincent les
mâchoires,
quand j' y songe, la peur aux entrailles
me mord !

J' ai vu l' éternité des maux expiatoires.
Me voici revenu, tout blême, comme
un mort.

Seigneur Dieu, prenez-moi, par grâce,
en votre
garde.

Et si je fais le mal, donnez-m' en le

remord.

Le prince des brasiers est là qui me regarde,

vêtu de flamme bleue et rouge. Il est assis

dans le palais infect qui suinte et se lézarde.

Il siège en la grand' salle aux murs visqueux,

noircis,

où filtre goutte à goutte une bave qui fume,

et d' où tombent des noeuds de reptiles moisis.

Au-dessus du malin, sur qui pleut cette écume,

tournoie, avec un haut vacarme, un dragon roux

qui bat de l' envergure au travers de la
brume.

En bas, gît le marais des lâches, des
jaloux,

des hypocrites vils, des fourbes, des
parjures.

Ils grouillent dans la boue et creusent
des remous,

ils geignent, bossués de pustules
impures.

Serait-ce là, seigneur, leur expiation,
d' être un vomissement en ce lieu de
souillures ?

Sur des quartiers de roc toujours en
fusion,

muets, sont accoudés les sept convives
mornes,

les sept diables royaux du vieux

septentrion.

Ainsi que les héros buvaient à pleines
cornes

l' hydromel prodigué pour le festin
guerrier,

quand les skaldes chantaient su la
harpe des

nornes ;

les sept démons qu' enfin vous vîntes
châtier,

en des cruches de plomb qui corrodent
leurs bouches,

puisent des pleurs bouillants au fond d'
un noir

cuvier.

Auprès, les bras roidis, les yeux caves
et

louches,

broyant d' épais cailloux sous des
meules d' airain,
tournent en haletant les trois vierges
farouches.

Leur coeur pend au dehors et saigne de
chagrin,

tant leurs labeurs sont durs et leurs
peines

ingrates ;

car nul ne peut manger la farine du
grain.

Autour d' elles, pourtant, courent à
quatre pattes

les avars, aux reins de maigreur
écorchés,

tels que des loups tirant des langues
écarlates.

Puis, sur des lits de pourpre ardente,

sont
couchés,
non plus ivres enfin de leurs voluptés
vaines,
les languissants, au joug de la chair
attachés.

Leurs fronts sont couronnés de
flambantes
verveines ;
mais tandis que leur couche échauffe et
cuit leurs
flancs,
l' amer et froid dégoût coagule leurs
veines.

Voici ceux qui tuaient jadis, les
violents,
les féroces, blottis au creux de quelque
gorge,

qui, la nuit, guettaient l' homme et se
ruaient
hurlants.

Maintenant, l' un s' endort ; l' autre en
sursaut
l' égorge.

Le misérable râle, et le sang, par jets
prompts,
sort, comme du tonneau le jus
mousseux de l' orge.

Et ceux qui, sur l' autel où nous vous
adorons,
ont déchiré la nappe et bu dans vos
calices
et sur vos serviteurs fait pleuvoir les
affronts ;
qui nous ont enterrés, vivants, dans nos
cilices,

qui de la sainte étole ont serré notre
cou,
pour ceux-là le malin épuise les
supplices.

Enfin, je vois le peuple antique,
aveugle et fou,
la race qui vécut avant votre lumière,
seigneur ! Et qui marchait, hélas ! Sans
savoir où.

Tels qu' un long tourbillon de vivante
poussière
le même vent d' erreur les remue au
hasard,
et le soleil du diable éblouit leur
paupière.

Or, vous nous avez fait, certes, la
bonne part,
à nous qui gémissons sur cette terre

inique ;
mais pour les anciens morts vous êtes
venu tard !
Donc, chacun porte au front une lettre
runique
qui change sa cervelle en un charbon
fumant,
car il n' a point connu la loi du fils
unique !
Ainsi, gêne sur gêne et tourment sur
tourment,
carcans de braise, habits de feu,
fourches de
flammes,
tout cela, tout cela dure éternellement.
Dans les antres de Hel, dans les cercles
infâmes,
voilà ce que j' ai vu par votre volonté,

ô sanglant rédempteur de nos
mauvaises âmes !
Souvenez-vous de Snorr dans votre
éternité !

LE BARDE DE TEMRAH 1862

Le soleil a doré les collines lointaines ;
sous le faîte mouillé des bois
étincelants
sonne le timbre clair et joyeux des
fontaines.
Un chariot massif, avec deux buffles
blancs,

longe, au lever du jour, la sauvage
rivière
où le vent frais de l' est rit dans les
joncs
tremblants.

Un jeune homme, vêtu d' une robe
grossière,
mène paisiblement l' attelage songeur ;
tout autour, les oiseaux volent dans la
lumière.

Ils chantent, effleurant le calme
voyageur,
et se posent parfois sur cette tête nue
où l' aube, comme un nimbe, a jeté sa
rougeur.

Et voici qu' il leur parle une langue
inconnue ;
et, l' aile frémissante, un essaim

messenger

semble écouter, s'envole et monte dans
la nue.

à l'ombre des bouleaux au feuillage
léger,

sous l'humble vêtement tissé de poils
de chèvre,

la croix de bois au cou, tel passe l'
étranger.

Trois filles aux yeux bleus, le sourire à
la lèvre,

courent dans la bruyère et font partir au
bruit

le coq aux plumes d'or, la perdrix et le
lièvre.

Du rebord des talus où leur front rose
luit,

écartant le feuillage et la tête dressée,

chacune d' un regard curieux le
poursuit.

Lui, comme enseveli dans sa vague
pensée,

s' éloigne lentement par l' agreste
chemin,

le long de l' eau, des feux du matin
nuancée.

Il laisse l' aiguillon échapper de sa
main,

et, les yeux clos, il ouvre aux ailes de
son âme

le monde intérieur et l' horizon divin.

Le soleil s' élargit et verse plus de
flamme,

un air plus tiède agite à peine les
rameaux,

le fleuve resplendit, tel qu' une ardente

lame.

La plume d' aigle au front, drapés de
longues

peaux,

des guerriers tatoués poussent par la
vallée

des boeufs rouges pressés en farouches
troupeaux.

Et leur rumeur mugit de cris rauques
mêlée,

et les cerfs, bondissant aux lisières des
bois,

cherchent plus loin la paix que ces
bruits ont

troublée.

Les hommes et les boeufs entourent à
la fois

le chariot roulant dans sa lenteur égale,

et les mugissements se taisent, et les
voix.

Et tous s' en vont, les yeux dardés par
intervalle,

ayant cru voir flotter comme un
rayonnement

autour de l' étranger mystérieux et pâle.

Puis les rudes bergers et le troupeau
fumant

disparaissent. Leur bruit dans la forêt s'
enfonce

et sous les dômes verts s' éteint
confusément.

Sur une âpre hauteur que hérisse la
ronce,

parmi des blocs aigus et d' épais
rochers plats,

deux vieillards sont debout, dont le

sourcil se
fronce.

Ils regardent d' un oeil plein de
sombres éclats
venir ce voyageur humble, faible et
sans crainte,
qu' au détour du coteau traînent deux
buffles las.

De chêne entrelacé de houx leur tempe
est ceinte.

Ils allument soudain les sanglants
tourbillons
d' un bûcher dont le vent fouette la
flamme sainte.

Ils parlent, déroulant les incantations,
conviant tous les dieux qui hantent les
orages,
par qui le jour s' éclipse aux yeux des

nations.

Comme un lourd océan sorti de ses rivages,

à leur voix la nuit morne engloutit le soleil,

et l' éclair de la foudre entr' ouvre les nuages.

Puis l' horizon se tait, aux tombeaux sourds

pareil ;

le vent cesse, la vie entière est suspendue ;

terre et ciel sont rentrés dans l' inerte sommeil.

Tout est noir et sans forme en l' immense étendue.

Sous l' air pesant où plane un silence de mort

le chariot s'arrête en sa route perdue.
Mais l'étranger, du doigt, effleure sans effort
son front baissé, son sein, selon l'ordre
et le
nombre :
des quatre points qu'il touche un flot
lumineux sort.
Et les quatre rayons, à travers la nuit
sombre,
d'un éblouissement brusque et
mystérieux
tracent un long chemin qui resplendit
dans l'ombre.
Et la lumière alors renaît au fond des
cieux ;
les oiseaux ranimés chantent l'aube
immortelle ;

les cerfs brament aux pieds des chênes
radieux ;

le soleil est plus doux et la terre est
plus
belle ;

et les vieillards, auprès du bûcher
consumé,
sentent passer le dieu d' une race
nouvelle.

L' homme qu' ils redoutaient et qu' ils
ont
blasphémé,

cet inconnu tranquille et vénérable aux
anges,

poursuit sa route, assis dans un char
enflammé.

Il vient de loin, il sait des paroles
étranges

qui germent dans le coeur du sage et du
guerrier ;

il ouvre un ciel d' azur aux enfants dans
leurs
langes.

Il brave en souriant le glaive
meurtrier ;

il console et bénit, et le dieu qu' il
adore

descend à son appel et l' écoute prier.

ô verdoyante érinne ! Sur ton sable
sonore

un soir il aborda, venu des hautes
mers ;

sa trace au sein des flots brillait
comme une

aurore.

On dit que sur son front la neige, dans

les airs,
arrondit tout à coup sa voûte
lumineuse,
et que ton sol fleurit sous le vent des
hivers.

Depuis, il a soumis ta race
belliqueuse ;
des milliers ont reçu le baptême
éternel,
et les anges, érin, te nomment
bienheureuse !

Mais tous n' ont point goûté l' eau
lustrale et le
sel ;
il en est qui, remplis de songes
immuables,
suivent l' ancien soleil qui décroît dans
le ciel.

La nuit monte. Parmi les pins et les
érables
gisent de noirs débris où la flamme a
passé,
du vain orgueil de l' homme images
périssables.

Le lichen mord déjà le granit entassé,
et l' herbe épaisse croît dans les fentes
des dalles,
et la ronce vivace entre au mur
crevassé.

Les piliers et les fûts qui soutenaient
les salles,
épars ou confondus, ont entravé les
cours,
en croulant sous le faix des poutres
colossales.

C' est dans ce palais mort, noir témoin

des vieux
jours,
que l' apôtre s' arrête. Au milieu des
ruines
il s' avance, et son pas émeut les échos
sourds.

Les reptiles surpris rampent sous les
épines ;

l' orfraie et le hibou sortent en
gémissant,
funèbre vision, des cavités voisines.

Bientôt, dans la nuit morne, un jet
rouge et

puissant
flamboie entre deux pans d' une tour
solitaire ;

la fumée au-dessus roule en s'
élargissant.

Un homme est assis là, sur un monceau
de terre.

Le brasier l' enveloppe en sa chaude
lueur ;

sa barbe et ses cheveux couvrent sa
face austère.

Muet, les bras croisés, il suit avec
ardeur,

les yeux caves et grands ouverts, un
sombre rêve,

et courbe son dos large, où saillit la
maigreur.

Sur ses genoux velus étincelle un long
glaive ;

une harpe de pierre est debout à l' écart,
d' où le vent, par instants, tire une
plainte brève.

L' apôtre, auprès du feu, contemple ce

vieillard :

-je te salue, au nom du rédempteur des
âmes !

-salut, enfant ! Demain tu serais venu
tard.

Avant que ce foyer ait épuisé ses
flammes,

je serai mort : les loups dévoreront ma
chair,

et mon nom périra parmi nos clans
infâmes.

-vieillard ! Ton heure est proche et ton
coeur

est de fer.

N' as-tu point médité le Dieu sauveur
du monde ?

Braves-tu jusqu' au bout l' irrémis-
sible enfer ?

Resteras-tu plongé dans cette nuit
profonde

d' où ta race s' élance à la sainte clarté !
Veux-tu, seul, du démon garder la
marque immonde ?

Celui qui m' a choisi, dans mon
indignité,

pour répandre sa gloire et sa grâce
infinie,

est descendu pour toi de son éternité.

De l' immense univers la paix était
bannie :

il a tendu les bras aux peuples furieux,
et son sang a coulé pour leur
ignominie.

S' il réveillait d' un mot les morts
silencieux,

ne peut-il t' appeler du fond de ton

abîme,
et faire luire aussi la lumière à tes
yeux ?

Mais tu n' ignores plus son histoire
sublime,

et tu le sais, voici que le saint avenir
germe, arrosé des pleurs de la grande
victime.

écoute ! De la terre aux cieux entends
frémir

l' hymne d' amour plus haut que la
clameur des

haines :

le siècle des esprits violents va finir.

Vois ! Le palais du fort croule au
niveau des

plaines :

le bras qui brandissait l' épée est

desséché ;

l' humble croit en celui par qui tombent
ses
chaînes.

Jette un cri vers ce Dieu rayonnant et
caché,
reçois l' eau qui nous rend plus forts
que l' agonie,
remonte au jour sans fin de la nuit du
péché !

Et ta harpe, aujourd' hui veuve de ton
génie,
à celui dont la terre et tous les cieux
sont pleins
emportera ton âme avec son harmonie !

-

l' autre reste immobile, et, dressé sur
ses reins,

prête l' oreille au vent, comme si les
ténèbres

se remplissaient d' échos venus des
jours anciens.

-ô palais de Temrah, séjour des finns
célèbres,

dit-il, où flamboyaient les feux
hospitaliers,

maintenant, lieu désert hanté d' oiseaux
funèbres !

Salles où s' agitait la foule des
guerriers,

que de fois j' ai versé dans leurs coeurs
héroïques

les chants mâles du barde à vos murs
familiers !

Hautes tours, qui jetiez dans les nuits
magnifiques

jusqu' aux astres l' éclat des bûchers
ceints de
fleurs,
et couronniez d' érin les collines
antiques !
Et vous, assauts des forts, ô luttés des
meilleurs,
cris de guerre si doux à l' oreille des
braves !
étendards dont le sang retrempait les
couleurs !
Coeurs libres, qui battiez sans peur et
sans
entraves !
Esprits qui remontiez noblement vers
les dieux,
dans l' orgueil d' une mort inconnue
aux esclaves !

Salut, palais en cendre où vivaient mes
aïeux !

ô chants sacrés, combats, vertus, fêtes
et gloire,

ô soleils éclipsés, recevez mes adieux !

Ton peuple, sainte érin, a perdu la
mémoire,

et, seul, des vieux chefs morts j'
entends la

sombre voix ;

ils parlent, et mon nom roule dans la
nuit noire :

viens ! Disent-ils, la hache a mutilé les
bois,

l'esclave rampe et prie où chantaient
les épées,

et tous les dieux d'érin sont partis à la
fois !

Viens ! Les âmes des finns, à l'
opprobre
échappées,
dans la salle aux piliers de nuages
brûlants
siègent, la coupe au poing, de pourpre
et d' or
drapées.

Le glaive qui les fit illustres bat leurs
flancs ;
elles rêvent de gloire aux fiers accents
du barde,
et la verveine en fleur presse leurs
fronts
sanglants.

Mais la foule des chefs parfois songe et
regarde
s' il arrive, le roi des chanteurs de

Temrah ;

ils disent, en rumeur : -voici longtemps
qu' il
tarde !

ô chefs ! J' ai trop vécu. Quand l' aube
renaîtra,
je vous aurai rejoints dans la nue
éternelle,
et, comme en mes beaux jours, ma
harpe chantera ! -

l' apôtre dit : -vieillard ! Ta raison se
perd-elle ?

Il n' est qu' un ciel promis par la bonté
de Dieu,
vers qui l' humble vertu s' envole d' un
coup d' aile.

L' infidèle endurci tombe en un autre
lieu

terrible, inexorable, aux douleurs sans
relâche,
où l'archange maudit l'enchaîne dans
le feu !

-étranger, réponds-moi : sais-tu ce qu'
est un
lâche ?

Moins qu'un chien affamé qui hurle
sous les coups !

Quelle langue l'a dit de moi, que je l'
arrache !

Où mes pères sont-ils ? -où les païens
sont tous !

Pour leur éternité, dans l'ardente
torture

Dieu les a balayés du vent de son
courroux ! -

le vieux barde, à ces mots, redressant

sa stature,
prend l' épée, en son coeur il l' enfonce
à deux mains
et tombe lentement contre la terre
dure :

-ami, dis à ton dieu que je rejoins les
miens. -

c' est ainsi que mourut, dit la sainte
légende,

le chanteur de Temrah, Murdoc' h aux
longs cheveux,
vouant au noir esprit cette sanglante
offrande.

Le palais écroulé s' illumina de feux
livides, d' où sortit un grand cri d'
épouvante.

Le barde avait rejoint les siens, selon
ses voeux.

Auprès du corps, dont l' âme, hélas !
était vivante,
l' apôtre en gémissant courba les deux
genoux ;
mais Dieu n' exauça point son oraison
fervente,
et Murdoc' h fut mangé des aigles et
des loups.

L'EPEE D'ANGANTYR 1862

Angantyr, dans sa fosse étendu, pâle et
grave,
à l' abri de la lune, à l' abri du soleil,

l' épée entre les bras, dort son muet
sommeil ;

car les aigles n' ont point mangé la
chair du brave,

et la seule bruyère a bu son sang
vermeil.

Au faîte du cap noir sous qui la mer s'
enfonce,

la fille d' Angantyr que nul bras n' a
vengé

et qui, dans le sol creux, gît d' un tertre
chargé,

Hervor, le sein meurtri par la pierre et
la ronce,

trouble de ses clameurs le héros
égorgé.

Hervor.

Angantyr, Angantyr ! C' est Hervor qui

t' appelle.

ô chef, qui labourais l' écume de la mer,

donne-moi ton épée à la garde de fer,

la lame que tes bras serrent sur ta mamelle,

le glaive qu' ont forgé les nains, enfants d' Ymer.

Angantyr.

Mon enfant, mon enfant, pourquoi hurler dans

l' ombre

comme la maigre louve au bord des tombeaux sourds ?

La terre et le granit pressent mes membres lourds,

mon oeil clos ne voit plus que l' immensité sombre ;

mais je ne puis dormir si tu hurles
toujours.

Hervor.

Angantyr, Angantyr ! Sur le haut
promontoire

le vent qui tourbillonne emporte mes
sanglots,

et ton nom, ô guerrier, se mêle au bruit
des flots.

Entends-moi, réponds-moi de ta
demeure noire,

et soulève la terre épaisse avec ton dos.

Angantyr.

Mon enfant, mon enfant, ne trouble pas
mon rêve :

si le sépulcre est clos, l' esprit vole au
dehors.

Va ! Je bois l' hydromel dans la coupe

des forts ;
le ciel du Valhalla fait resplendir mon
glaive,
et la voix des vivants est odieuse aux
morts.

Hervor.

Angantyr, Angantyr ! Donne-moi ton
épée.

Tes enfants, hormis moi, roulent, nus et
sanglants,
dans l' onde où les poissons déchirent
leurs reins
blancs.

Moi, seule de ta race, à la mort
échappée,
je suspendrai la hache et le glaive à
mes flancs.

Angantyr.

Mon enfant, mon enfant, restons ce que nous sommes :

la quenouille est assez pesante pour ta main.

Hors d' ici ! Va ! La lune éclaire ton chemin.

ô femme, hors d' ici ! Le fer convient aux hommes, et ton premier combat serait sans lendemain.

Hervor.

Angantyr, Angantyr ! Rends-moi mon héritage.

Ne fais pas cette injure à ta race, ô guerrier !

De ravir à ma soif le sang du meurtrier. Ou, sinon, par Fenris ! Puisse le loup sauvage

arracher du tombeau tes os et les
broyer !

Angantyr.

Mon enfant, mon enfant, c' est bien, ton
âme est
forte.

La fille des héros devait parler ainsi
et rendre à leur honneur son éclat
obscurci.

Prends l' épée immortelle, ô mon sang,
et
l' emporte !

Cours, venge-nous, et meurs en brave.
La voici.

Angantyr, soulevant le tertre de sa
tombe,
tel qu' un spectre, les yeux ouverts et
sans regards,

se dresse, et lentement ouvre ses bras
blafards

d' où l' épée au pommeau de fer s'
échappe et tombe.

Et le héros aux dents blanches dit :
prends et pars !

Puis, tandis qu' il s' étend sur le dos
dans sa
couche,

qu' il recroise les bras et se rendort
sans bruit,

Hervor, en brandissant l' acier qui vibre
et luit,

ses cheveux noirs au vent, comme une
ombre farouche,

bondit et disparaît au travers de la nuit.

LE COEUR DE HIALMAR 1864

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.

Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,

l' épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.

Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.

Hialmar se soulève entre les morts sanglants,

appuyé des deux mains au tronçon de

sa lame.

La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

-holà ! Quelqu' un a-t-il encore un peu d' haleine,

parmi tant de joyeux et robustes garçons

qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine

comme des merles dans l' épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure

est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.

Mes yeux saignent. J' entends un immense murmure

pareil aux hurlements de la mer ou des

loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave
mangeur

d'hommes !

Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de
fer.

Tu nous retrouveras demain tels que
nous sommes.

Porte mon coeur tout chaud à la fille d'
Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la
bonne bière,

et chantent, en heurtant les cruches d'
or, en

choeur,

à tire d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !

Cherche ma fiancée et porte-lui mon
coeur.

Au sommet de la tour que hantent les
corneilles
tu la verras debout, blanche, aux longs
cheveux
noirs.

Deux anneaux d' argent fin lui pendent
aux oreilles,
et ses yeux sont plus clairs que l' astre
des beaux
soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que
je l' aime,
et que voici mon coeur. Elle
reconnaîtra
qu' il est rouge et solide et non
tremblant et
blême ;
et la fille d' Ylmer, corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par
vingt
blessures.

J' ai fait mon temps. Buvez, ô loups,
mon sang
vermeil.

Jeune, brave, riant, libre et sans
flétrissures,
je vais m' asseoir parmi les dieux, dans
le soleil !

LES LARMES DE L'OURS 1872

Le roi des runes vint des collines

sauvages.

Tandis qu' il écoutait gronder la
sombre mer,

l' ours rugir, et pleurer le bouleau des
rivages,

ses cheveux flamboyaient dans le
brouillard amer.

Le skalde immortel dit : -quelle fureur
t' assiège,

ô sombre mer ? Bouleau pensif du cap
brumeux,

pourquoi pleurer ? Vieil ours vêtu de
poil de neige,

de l' aube au soir pourquoi te lamenter
comme eux ?

-roi des runes ! Lui dit l' arbre au
feuillage

blême

qu' un âpre souffle emplit d' un long
frissonnement,
jamais, sous le regard du bienheureux
qui l' aime,
je n' ai vu rayonner la vierge au col
charmant.

-roi des runes ! Jamais, dit la mer
infinie,
mon sein froid n' a connu la splendeur
de l' été.

J' exhale avec horreur ma plainte d'
agonie,
mais joyeuse, au soleil, je n' ai jamais
chanté.

-roi des runes ! Dit l' ours, hérissant ses
poils
rudes,
lui que ronge la faim, le sinistre

chasseur ;
que ne suis-je l' agneau des tièdes
solitudes
qui paît l' herbe embaumée et vit plein
de
douceur ! -
et le skalde immortel prit sa harpe
sonore :
le chant sacré brisa les neuf sceaux de
l' hiver ;
l' arbre frémit, baigné de rosée et d'
aurore ;
des rires éclatants coururent sur la mer.
Et le grand ours charmé se dressa sur
ses pattes :
l' amour ravit le coeur du monstre aux
yeux
sanglants,

et, par un double flot de larmes
écarlates,
ruissela de tendresse à travers ses poils
blancs.

LE RUNOÏA 1855

Chassée en tourbillons du pôle
solitaire,
la neige primitive enveloppe la terre ;
livide, et s' endormant de l' éternel
sommeil,
dans la divine mer s' est noyé le soleil.
à travers les pins blancs qu' il secoue et

qu' il
ploie,
le vent gronde. La pluie aux grains de
fer tournoie
et disperse, le long des flots amoncelés,
de grands troupes de loups hurlants
et flagellés.

Seule, immobile au sein des solitudes
mornes,
pareille au sombre Ymer évoqué par
les norne,
muette dans l' orage, inébranlable aux
vents,
et la tête plongée aux nuages mouvants,
sur le cap nébuleux, sur le haut
promontoire,
la tour de Runoïa se dresse toute noire :
noire comme la nuit, haute comme les

monts,
et tournée à la fois vers les quatre
horizons.

Mille torches pourtant flambent autour
des salles,
et nul souffle n' émeut leurs flammes
colossales.

Des ours d' or accroupis portent de
lourds piliers

où pendent les grands arcs, les pieux,
les

boucliers,

les carquois hérissés de traits aux
longues penes,

des peaux de loups géants, et des
rameaux de

rennes ;

et là, mille chasseurs, assis

confusément,
versent des cruches d' or l' hydromel
écumant.

Les Runoïas, dans l' ombre allumant
leur paupière,
se courbent haletants sur les harpes de
pierre :

les antiques récits se déroulent en
choeur,

et le sang des aïeux remonte dans leur
coeur.

Mais le vieux roi du nord à la barbe de
neige

reste silencieux et pensif sur son siège.

Un éternel souci ride le front du dieu :
il couvre de Runas la peau du serpent
bleu,

et rêve inattentif aux hymnes

héroïques.

Un réseau d' or le ceint de ses anneaux
magiques ;

sa cuirasse est d' argent, sa tunique est
de fer ;

ses yeux ont le reflet azuré de la mer.

Auprès du dieu, debout dans sa morne
attitude,

est le guerrier muet qu' on nomme
inquiétude.

Les Runoïas.

Où sont les héros morts, rois de la
haute mer,

qui heurtaient le flot lourd du choc des
nefs

solides ?

Ils ne sentiront plus l' âpre vent de l'
hiver

et la grêle meurtrir leurs faces
intrépides.

ô guerriers énervés qui chassez par les
monts

les grands élans rameux source de l'
abondance,

vos pères sont couchés dans les épais
limons :

leur suaire est d'écume et leur tombe
est immense.

Les Chasseurs.

La paix est sur la terre. Il nous faut
replier

la voile rouge autour des mâts chargés
d'entraves,

et pendre aux murs les pieux, l'arc et le
bouclier.

Runoïas ! Le repos est nécessaire aux

braves.

Nos glaives sont rouillés, nos navires
sont vieux ;

l' or des peuples vaincus encombre nos
demeures :

pour mieux jouir des biens conquis par
nos aïeux,

puissions-nous ralentir le cours des
promptes

heures !

Les Runoïas.

écoutez vos enfants, guerriers des jours
anciens !

La hache du combat pèse à leurs mains
débiles,

comme de maigres loups ils dévorent
vos biens,

et le sang est tari dans leurs veines

stériles.

Mais non, dormez ! Mieux vaut votre
cercueil mouvant,
votre lit d' algue au sein de la mer
soulevée ;

mieux vaut l' hymne orageux qui roule
avec le vent,
que d' entendre et de voir votre race
énervée !

Mangez, buvez, enfants dégénérés des
forts,

race sans gloire ! Et vous, comme l'
acier trempées,

âmes de nos aïeux, essais de noirs
remords,

saluez à jamais le siècle des épées !

Les Chasseurs.

Nous partirons demain, joyeux et l' arc

au dos ;
nous forcerons les cerfs paissant les
mousses
rudes ;
et vers la nuit, courbés sous d'
abondants fardeaux,
nous reviendrons en paix du fond des
solitudes.

Les filles aux yeux clairs plus doux que
le matin,
de leur pied rose et nu, promptes
comme le renne,
accourront sur la neige, et pour le gras
festin
feront jaillir le feu sous les broches de
frêne.

L' hydromel écumeux déborde aux
cruches d' or :

laissons chanter l' ivresse et se rouiller
les
glaives,
et l' orage éternel qui nous épargne
encor
avec les vains labeurs emporter les
vieux rêves !

Le Runoïa.

Runoïas ! Le soleil suprême est-il
levé ?

A-t-il rougi le ciel, le jour que j' ai
rêvé ?

Avez-vous entendu la vieille au doigt
magique

frapper l' heure et l' instant sur le
tambour
runique ?

L' aigle a-t-il délaissé le faîte de la

tour ?

Répondez, mes enfants, avez-vous vu
le jour ?

Les Runoïas.

Vieillard de Karjala, la nuit est noire
encore,

et le cap nébuleux n' a point revu l'
aurore.

Le Runoïa.

Il vient ! Il a franchi l' épaisseur de nos
bois !

Le fleuve aux glaçons bleus fond et
chante à sa

voix ;

les grands loups de Pohja, gémissant de
tendresse,

ont clos leurs yeux sanglants sous sa
douce caresse.

Le cheval aux crins noirs, l' étalon
carnassier
dont les pieds sont d' airain, dont les
dents sont
d' acier,
qui rue et qui hennit dans les steppes
divines,
reçoit le mors dompteur de ses mains
enfantines !

Les Runoïas.

éternel Runoïa, qu' as-tu vu dans la
nuit ?

L' ombre immense du ciel roule, pleine
de bruit,
à travers les forêts par le vent
secouées ;
la neige en tourbillons durcit dans les
nuées.

Le Runoïa.

Mes fils, je vois venir le roi des
derniers temps,
faible et rose, couvert de langes
éclatants.

L' étroit cercle de feu qui ceint ses
tempes nues
comme un rayon d' été perce les noires
nues.

Il sourit à la mer furieuse, et les flots
courbent leur dos d' écume et calment
leurs sanglots.

Les rafales de fer qui brisent les
ramures
et des aigles marins rompent les
envergures
n' osent sur son cou frêle effleurer ses
cheveux,

et l' aube d' un grand jour jaillit de ses
yeux

bleus !

Les Chasseurs.

La vieille de Pohja, la reine des
sorcières,

a ri dans ton oreille et brûlé tes
paupières,

vieillard de Karjala, roi des hautes
forêts !

Comme le cerf dompté qui brame dans
les rets,

tu gémis, enlacé d' enchantements
magiques.

Père des Runoïas, dieu des races
antiques,

vois ! Nous chantons, puisant l' oubli
des jours

mauvais

dans les flots enivrants de l' hydromel
épais.

Imite-nous, ô chef des sacrés
promontoires,
et buvons sans pâlir aux temps
expiatoires.

Le Runoïa.

Ils sont venus ! Mes fils ont outragé
mon nom !

Quand sur l' enclume d' or, l' éternel
forgeron,

Ilmarinenn, eut fait le couvercle du
monde,

la tente d' acier pur étincelante et
ronde,

et du marteau divin fixé dans l' air
vermeil

les étoiles d' argent, la lune et le soleil ;
voyant le feu jaillir de la forge
splendide,
j' ai dit que le travail était bon et
solide.

J' ai menti. L' ouvrier fit mal. Il valait
mieux
dans le brouillard glacé laisser dormir
les cieux.

Quand de l' oeuf primitif j' eus fait
sortir les
germes,
battre la mer houleuse et monter les
caps fermes,
gronder les ours, hurler les loups,
bondir les
cerfs,
et verdir les bouleaux sur le sein des

déserts ;

j' ai vu que mieux valaient le vide et le silence !

Quand j' eus conçu l' enfant de ma toute-puissance,

l' homme, le roi du monde et le sang de ma chair,

son crâne fut de plomb et son coeur fut de fer.

J' en jure les Runas, ma couronne et mon glaive,

j' ai mal songé le monde et l' homme dans mon

rêve !

La porte aux ais de fer, aux trois barres d' airain,

sur ses gonds ébranlés roule et s' ouvre soudain ;

une femme, un enfant, dans la salle
sonore
entrent, enveloppés d' une vapeur d'
aurore.

Les cheveux hérissés de colère, le roi
tord la bouche, et frémit sur son siège,
l' effroi,
comme un souffle incertain au noir
monceau des
nues,
circule dans la foule en clameurs
contenues.

Le Runoïa.

Chasseurs d' ours et de loups, debout, ô
mes
guerriers !
écrasez cet enfant sous les pieux
meurtriers ;

jetez dans les marais, sous l' onde
envenimée,
ses membres encor chauds, sa tête
inanimée...

et vous, ô Runoïas, enchantez le
maudit !

Mais l' enfant, d' une voix forte et
douce, lui dit :

-je suis le dernier-né des familles
divines,

le fruit de leur sillon, la fleur de leurs
ruines,

l' enfant tardif, promis au monde déjà
vieux,

qui dormis deux mille ans dans le
berceau des

dieux,

et, m' éveillant hier sur le fumier

rustique,
fus adoré des rois de l' Ariane antique.
ô Runoïa ! Courbé du poids de cent
hivers,
qui rêves dans ta tour aux murmures
des mers,
je suis le sacrifice et l' angoisse
féconde ;
je suis l' agneau chargé des souillures
du monde ;
et je viens apporter à l' homme
épouvanté
le mépris de la vie et de la volupté !
Et l' homme, couronné des fleurs de
son ivresse,
poussera tout à coup un sanglot de
détresse ;
dans sa fête éclatante un éclair aura

lui ;

la mort et le néant passeront devant lui.
Et les heureux du monde, altérés de
souffrance,

boiront avec mon sang l' éternelle
espérance,

et loin du siècle impur, sur le sable
brûlant,

mourront les yeux tournés vers un gibet
sanglant.

Je romprai les liens des coeurs, et sans
mesure

j' élargirai dans l' âme une ardente
blessure.

La vierge maudira sa grâce et sa
beauté ;

l' homme se renîra dans sa virilité ;

et les sages, rongés par les doutes

suprêmes,
sur leurs genoux ployés inclinant leurs
fronts
blêmes,
honteux d' avoir vécu, honteux d' avoir
pensé,
purifîront au feu leur labeur insensé.
Les siècles écoulés, que l' oeil humain
pénètre,
rentreront dans la nuit pour ne jamais
renaître ;
je verserai l' oubli sur les dieux, mes
aînés,
et je prosternerai leurs fronts
découronnés,
parmi les blocs épars de l' orient
torride,
plus bas que l' herbe vile et la poussière

aride ;

et pour l' éternité, sous l' eau vive des
cieux,

le bon grain germera dans le fumier des
dieux !

Maintenant, es-tu prêt à mourir, roi du
pôle ?

As-tu noué ta robe autour de ton
épaule,

chanté ton chant suprême au monde, et
dit adieu

à ce soleil qui voit le dernier jour d' un
dieu ?

Le Runoïa.

ô neiges, qui tombez du ciel
inépuisable,

houles des hautes mers, qui blanchissez
le sable,

vents qui tourbillonnez sur les caps,
dans les bois,
et qui multipliez en lamentables voix,
par delà l' horizon des steppes infinies,
le retentissement des mornes
harmonies !

Montagnes, que mon souffle a fait
germer ; torrents,
où s' étanche la soif de mes peuples
errants ;
vous, fleuves, échappés des assises
polaires,
qui roulez à grand bruit sous les pins
séculaires ;
et vous, vierges, dansant sur la courbe
des cieux,
filles des claires nuits, si belles à mes
yeux,

Otawas ! Qui versez de vos urnes
dorées
la rosée et la vie aux plaines altérées !
Et vous, brises du jour, qui bercez les
bouleaux ;
vous, îles, qui flottez sur l'écume des
eaux ;
et vous, noirs étalons, ours des gorges
profondes,
loups qui hurlez, élans aux courses
vagabondes !
Et vous, brouillards d'hiver, et vous,
brèves
clartés,
qui flamboyez une heure au front d'or
des étés !
Tous ! Venez tous, enfants de ma
pensée austère,

forces, grâces, splendeurs du ciel et de
la terre ;

dites-moi si mon coeur est près de se
tarir :

monde que j' ai conçu, dis-moi s' il faut
mourir !

L' Enfant.

La neige que l' orage en lourdes nappes
fouette

sur la côte glacée est à jamais muette.

Les clameurs de la mer ne te diront
plus rien.

La nuit est sans oreille, et sur le cap
ancien,

le vent emporte, avec l' écume
dispersée,

comme un écho perdu ta parole
insensée.

Les fleuves et les monts n' entendent
plus ta voix ;
tout l' univers, aveugle et stupide à la
fois,
roule comme un cadavre aux steppes de
l' espace.

J' ai pris l' âme du monde, et sa force et
sa grâce ;
et pour l' homme et pour toi, triste et
vieux
dans ta tour,
la nature divine est morte sans retour.
Les Runoïas.

ô roi, que tardes-tu ? Nos mains sont
enchaînées
par des liens plus forts que le poids des
années.

Brise l' enchantement qui nous tient

asservis,
et nous écraserons l' enfant sur le
parvis.

ô roi, parle ! Ou du moins, si ta langue
est liée,

médite en ton esprit la science oubliée ;
et, pour nous arracher à nos doutes
amers,

grave les Runas d' or qui règlent l'
univers !

L' Enfant.

Vous ne chanterez plus sur les harpes
de pierre,

d' un dieu qui va mourir prêtres
désespérés !

Mon souffle a dissipé comme un peu
de poussière

et la science antique et les chants

inspirés.

Vous ne charmerez plus les oreilles
humaines :

mon nom leur paraîtra plus vénérable
et doux.

Pareils aux bruits mourants des
tempêtes lointaines,

les vieux jours dans l'oubli rentreront
avec vous.

Les peuples railleront votre vaine
sagesse,

et, d'un pied dédaigneux foulant vos os
proscrits,

prendront, pour obéir à ma loi
vengeresse,

votre mémoire en haine et vos noms en
mépris.

Le siècle vous rejette ; et la mort vous

convie :

subissez-la, muets, comme il sied aux
coeurs

forts ;

car il faut expier la gloire avec la vie,
avant de s' endormir auprès des aïeux
morts.

Les Chasseurs.

Qu' ils meurent, s' il le faut ! Dans les
steppes
natales

en chasserons-nous moins le cerf au
bond léger ?

Vienne le jour marqué par les Runas
fatales !

La querelle des dieux est pour nous
sans danger.

Pourvu que l' ours rusé se prenne à nos

embûches,
que l' arc ne rompe pas, et qu' un chaud
hydromel
au prompt soleil du nord fermente dans
les cruches,
frères, la vie est bonne à vivre sous le
ciel !

Vivons, ouvrons nos coeurs aux
ivresses nouvelles ;
chasser et boire en paix, voilà l' unique
bien.

Buvons ! Notre sang brûle et nos
femmes sont belles ;
demain n' est pas encore, et le passé n'
est rien !

L' Enfant.

Vous descendrez vivants dans ma
géhenne en flamme,

chiens aboyeurs repus d' hydromel et
de chair !

Vous serez consumés des angoisses de
l' âme,

vous vous tordrez hurlants dans le
septième enfer !

Pareils aux pins ployés par le mal qui
les ronge,

tristes dès le berceau, sans joie et sans
vigueur,

vos enfants grandiront et vivront
comme en songe,

le glaive du désir enfoncé dans le
coeur.

Pleins d' ennuis aux récits des choses
disparues,

d' un oeil morne ils verront sans plaisir
ni regrets,

par la hache et le feu, sous le soc des
charrues,
tomber la majesté de leurs vieilles
forêts.

Ils auront froid et faim sur la terre
glacée ;

ils gémiront d' errer dans les
brouillards du nord ;

et la volupté même, en leur veine
épuisée,

au lieu d' un sang nouveau fera courir
la mort.

Ainsi, Dieu, Runoïas, chasseurs du sol
polaire,

je vous retrancherai de mon sillon
jaloux,

et je ferai germer ma moisson de colère
sur l' éternelle fange où vous rentrerez

tous.

Blanche sous le lin chaste et rude,
illuminée

du nimbe d' or flottant sur sa tête
inclinée,

la vierge d' orient, une ombre dans les
yeux,

pressait entre ses bras son fils
mystérieux ;

et l' enfant, sur le sein de la femme
pensive,

parlait, et comme au vent tremblait la
tour

massive ;

et mieux qu' un glaive amer aux mains
des combattants,

sa voix calme plongeait dans les coeurs
palpitants.

Plus pâles que les morts esclaves des
sorcières,
qui par les froides nuits rampent dans
les bruyères,
les Runoïas, courbés sous le dur
jugement,
rêvaient, dans leur angoisse et leur
énervement.

Comme un dernier rayon qui palpite et
dévie,
ils voulaient ressaisir la pensée et la
vie,
mais leur esprit, semblable aux feuilles
des vallons,
hors d'eux-mêmes, errait en de noirs
tourbillons.

Debout, tumultueux, la barbe hérissée,
et laissant choir soudain la coupe

commencée,
les chasseurs, assaillis de vertige,
brisaient
les cruches où leurs mains incertaines
puaient,
et, les yeux enflammés d' épouvante et
d' ivresse,
vers le vieux roi du nord criaient pleins
de
détresse.

Lui, sur son front ridé du souci de la
mort,
sentant passer le souffle ardent d' un
dieu plus
fort,
muet, inattentif aux clameurs élevées,
évoquait dans son coeur les Runas
réservées.

Mais l' enfant, sur la peau du serpent
azuré,
s' inclina doucement comme un rameau
doré,
et, coupant deux fois l' air par un signe
mystique,
d' un doigt rose effleura l' écriture
magique.

Et les Runas fondaient, et des genoux
du dieu
coulaient sur le parvis en clairs
ruisseaux de feu,
rapides, bondissant, serpentant sur les
dalles,
et brûlant les pieds nus dans le cuir des
sandales.

Et les pieux et les arcs saisis sur les
piliers,

les glaives, de leur gaine arrachés par
milliers,
se heurtèrent aux mains de la foule en
délire.

Avec des cris de rage et des éclats de
rire,

Runoïas et chasseurs, de flammes
enlacés,

se ruaient au combat par élans
insensés,

comme un essaim confus d'abeilles
furieuses,

ou tels que, vers midi, sous les faux
radieuses,

au rebord des sillons tombent les épis
mûrs ;

et le sang jaillissait sur les parois des
murs.

Mais voici qu' au milieu de la lutte
suprême,
la tour, en flamboyant, s' affaissa sur
soi-même,
et comme une montagne, en son
écroulement,
emplit la noire nuit d' un long
rugissement.
Seul des siens, à travers cette ruine
immense,
l' éternel Runoïa descendit en silence.
Dépossédé d' un monde, il lança sur la
mer
sa nacelle d' airain, sa barque à fond de
fer ;
et tandis que le vent, d' une brusque
rafale,
tordait les blancs flocons de sa barbe

royale,
les regards attachés aux débris de sa
tour,
il cria dans la nuit : -tu mourras à ton
tour !

J' atteste par neuf fois les Runas
immortelles,
tu mourras comme moi, Dieu des âmes
nouvelles,
car l' homme survivra ! Vingt siècles
de douleurs
feront saigner sa chair et ruisseler ses
pleurs,
jusqu' au jour où ton joug, subi deux
mille années,
fatiguera le cou des races mutinées ;
où tes temples dressés parmi les
nations

deviendront en risée aux générations ;
et ce sera ton heure ! Et dans ton ciel
mystique
tu rentreras, vêtu du suaire ascétique,
laissant l' homme futur, indifférent et
vieux,
se coucher et dormir en blasphémant
les dieux ! -
et, nageant dans l' écume et les bruits
de l' abîme,
il disparut, tourné vers l' espace
sublime.

LA MORT DE SIGURD 1862

Le roi Sigurd est mort. Un lourd tissu
de laine
couvre, du crâne aux pieds, le germain
au poil
blond.

Son beau corps sur la dalle est couché,
roide et
long ;

son sang ruisselle, tiède, et la salle en
est pleine.

Quatre femmes sont là, quatre épouses
de chefs ;

la franke Gudruna, l' inconsolable
veuve,

et la reine des huns, errant loin de son
fleuve,

et celle des norrains, hardis monteurs

de nefs.

Assises contre terre, aux abords du
cadavre,

tandis que toutes trois sanglotent, le
front bas,

la burgonde Brunhild, seule, ne gémit
pas,

et contemple, l'oeil sec, l'angoisse qui
les navre.

Herborga, sur son dos jetant ses
cheveux bruns,

s'écrite à haute voix : -ta peine est
grande,

certes,

ô femme ! Mais il est de plus amères
pertes ;

j'ai subi plus de maux chez les
cavaliers huns.

Hélas ! N' ai-je point vu les torches et
les glaives ?

Mes frères égorgés, rougissant nos
vallons

de leurs membres liés aux crins des
étalons,

et leurs crânes pendus à l' arçon des
suèves ?

Moi-même, un chef m' a prise, et j' ai,
durant six

ans,

sous sa tente de peaux nettoyé sa
chaussure.

Vois ! N' ai-je point gardé l' immonde
flétrissure

du fouet de l' esclavage et des liens
cuisants ? -

Herborga s' étant tue, Ullranda dit : -ô

reines,
que votre mal, auprès de mes maux, est
léger !
Ne dormirai-je point sous un sol
étranger,
exilée à jamais de nos plages
norraines ?
N' ai-je point vu mes fils, ivres des
hautes mers,
tendre la voile pleine au souffle âpre
des brises ?
Ils ne reviendront plus baiser mes
tresses grises :
mes enfants sont couchés dans les
limons amers !
ô femmes ! Aujourd' hui que je suis
vieille et seule,
que l' angoisse a brisé mon coeur,

courbé mon dos,
je ne verrai jamais la moelle de mes os,
mes petits-fils sourire à leur mourante
aïeule ! -

elle se tait. Brunhild se penche, et
soulevant

le drap laineux sous qui dort le roi des
framées,

montre le mâle sein, les bouches
enflammées,

tout l' homme, fier et beau, comme il l'
était vivant.

Elle livre aux regards de la veuve
royale

les dix routes par où l' esprit a pris son
vol,

les dix fentes de pourpre ouvertes sous
le col,

qu' au héros endormi fit la mort déloyale.

Gudruna pousse trois véhémentes clameurs :

-Sigurd ! Sigurd ! Sigurd est mort !

Ah !

Malheureuse !

Que ne puis-je remplir la fosse qu' on lui creuse !

Sigurd a rendu l' âme, et voici que je meurs !

Quand vierge, jeune et belle, à lui, beau, jeune

et brave,

le col, le sein, parés d' argent neuf et d' or fin,

je fus donnée, ô ciel ! Ce fut un jour sans fin,

et je dis en mon coeur : fortune, je te
brave !

Femmes ! C' était hier ! Et c' est hier
aussi

que j' ai vu revenir le bon cheval de
guerre :

la fange maculait son poil luisant
naguère,

de larges pleurs tombaient de son oeil
obscurci.

D' où viens-tu, bon cheval ? Parle ! Qui
te

ramène ?

Qu' as-tu fait de ton maître ? -et lui,
ployant

les reins,

se coucha, balayant la terre de ses
crins,

dans un hennissement de douleur presque humaine.

-va ! Suis l' aigle à ses cris, le corbeau croassant,

reine, me dit Hagen, le frank au coeur farouche ;

le roi Sigurd t' attend sur sa dernière couche,

et les loups altérés boivent son rouge sang. -

maudit ! Maudit le frank aux paroles mortelles !

Ah ! Si je vis, à moi la chair du meurtrier...

mais pour vous, à quoi bon tant gémir et crier ?

Vos misères, au prix des miennes, que sont-elles ? -

or, Brunhild brusquement se lève et dit : -assez !

C' est assez larmoyer, ô bavardes corneilles !

Si je laissais hurler le sanglot de mes veilles,

que deviendraient les cris que vous avez poussés ?

écoute, Gudruna. Mes paroles sont vraies.

J' aimais le roi Sigurd ; ce fut toi qu' il aima.

L' inextinguible haine en mon coeur s' alluma ;

je n' ai pu la noyer au sang de ces dix plaies.

Elle me brûle encore autant qu' au premier jour.

Mais Sigurd eût gémi sur l' épouse
égorgée...

voilà ce que j' ai fait. C' est mieux. Je
suis
vengée !

Pleure, veille, languis, et blasphème à
ton tour ! -

la burgonde saisit sous sa robe une
lame,

écarte avec fureur les trois femmes
sans voix,

et, dans son large sein se la plongeant
dix fois,

en travers, sur le frank, tombe roide, et
rend

l' âme.

LES ELFES 1855

Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.
Du sentier des bois aux daims familier,
sur un noir cheval, sort un chevalier.
Son éperon d' or brille en la nuit
brune ;
et, quand il traverse un rayon de lune,
on voit resplendir, d' un reflet
changeant,
sur sa chevelure un casque d' argent.
Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.
Ils l' entourent tous d' un essaim léger

qui dans l' air muet semble voltiger.
-hardi chevalier, par la nuit sereine,
où vas-tu si tard ? Dit la jeune reine.
De mauvais esprits hantent les forêts ;
viens danser plutôt sur les gazons frais.
Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.
-non ! Ma fiancée aux yeux clairs et
doux

m' attend, et demain nous serons
époux.

Laissez-moi passer, elfes des prairies,
qui foulez en rond les mousses
fleuries ;

ne m' attardez pas loin de mon amour,
car voici déjà les lueurs du jour.

Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.

-reste, chevalier. Je te donnerai
l' opale magique et l' anneau doré,
et, ce qui vaut mieux que gloire et
fortune,
ma robe filée au clair de la lune.

-non ! Dit-il. -va donc ! -et de son doigt
blanc
elle touche au coeur le guerrier
tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.
Et sous l' éperon le noir cheval part.
Il court, il bondit et va sans retard ;
mais le chevalier frissonne et se
penche ;
il voit sur la route une forme blanche
qui marche sans bruit et lui tend les
bras :

-elfe, esprit, démon, ne m' arrête pas !

Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ne m' arrête pas, fantôme odieux !

Je vais épouser ma belle aux doux
yeux.

-ô mon cher époux, la tombe éternelle
sera notre lit de noce, dit-elle.

Je suis morte ! -et lui, la voyant ainsi,
d' angoisse et d' amour tombe mort
aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,
les elfes joyeux dansent sur la plaine.

CHRISTINE 1855

Une étoile d' or là-bas illumine
le bleu de la nuit, derrière les monts.
La lune blanchit la verte colline :
-pourquoi pleures-tu, petite Christine ?
Il est tard, dormons.
-mon fiancé dort sous la noire terre,
dans la froide tombe il rêve de nous.
Laissez-moi pleurer, ma peine est
amère ;
laissez-moi gémir et veiller, ma mère :
les pleurs me sont doux. -
la mère repose, et Christine pleure,
immobile auprès de l' âtre noirci.
Au long tintement de la douzième
heure,
un doigt léger frappe à l' humble
demeure :

-qui donc vient ici ?

-tire le verrou, Christine, ouvre vite :
c' est ton jeune ami, c' est ton fiancé.

Un suaire étroit à peine m' abrite ;

j' ai quitté pour toi, ma chère petite,
mon tombeau glacé. -

et coeur contre coeur tous deux ils s'
unissent.

Chaque baiser dure une éternité :

les baisers d' amour jamais ne
finissent.

Ils causent longtemps ; mais les heures
glissent,

le coq a chanté.

Le coq a chanté, voici l' aube claire ;

l' étoile s' éteint, le ciel est d' argent.

-adieu, mon amour, souviens-toi, ma
chère !

Les morts vont rentrer dans la noire
terre,

jusqu' au jugement.

-ô mon fiancé, souffres-tu, dit-elle,
quand le vent d' hiver gémit dans les
bois,

quand la froide pluie aux tombeaux
ruisselle ?

Pauvre ami, couché dans l' ombre
éternelle,

entends-tu ma voix ?

-au rire joyeux de ta lèvre rose,
mieux qu' au soleil d' or le pré
rougissant,

mon cercueil s' emplit de feuilles de
rose ;

mais tes pleurs amers dans ma tombe
close

font pleuvoir du sang.

Ne pleure jamais ! Ici-bas tout cesse,
mais le vrai bonheur nous attend au
ciel.

Si tu m' as aimé, garde ma promesse :
Dieu nous rendra tout, amour et
jeunesse,
au jour éternel.

-non ! Je t' ai donné ma foi virginale ;
pour me suivre aussi, ne mourrais-tu
pas ?

Non ! Je veux dormir ma nuit nuptiale,
blanche, à tes côtés, sous la lune pâle,
morte entre tes bras ! -

lui ne répond rien. Il marche et la
guide.

à l' horizon bleu le soleil paraît.

Ils hâtent alors leur course rapide,

et vont, traversant sur la mousse
humide
la longue forêt.

Voici les pins noirs du vieux cimetière.
-adieu, quitte-moi, reprends ton
chemin ;
mon unique amour, entends ma prière !
-

mais elle au tombeau descend la
première,
et lui tend la main.

Et, depuis ce jour, sous la croix de
cuivre,
dans la même tombe ils dorment tous
deux.

ô sommeil divin dont le charme
enivre !

Ils aiment toujours. Heureux qui peut

vivre
et mourir comme eux !

LE JUGEMENT DE KOMOR 1862

La lune sous la nue errait en mornes
flammes,
et la tour de Komor, du jarle de
kemper,
droite et ferme, montait dans l'écume
des lames.
Sous le fouet redoublé des rafales d'
hiver
la tour du vieux Komor dressait sa

masse haute,
telle qu' un cormoran qui regarde la
mer.

Un grondement immense enveloppait
la côte.

Sur les flots palpitaient, blêmes, de
toutes parts,
les âmes des noyés qui moururent en
faute.

Et la grêle tintait contre les noirs
remparts,
et le vent secouait la herse aux lourdes
chaînes,
et tordait les grands houx sur les talus
épars.

Dans les fourrés craquaient les
rameaux morts
des chênes,

tandis que par instants un maigre
carnassier
hurlait lugubrement sur les dunes
prochaines.

Or, au feu d' une torche en un flambeau
grossier,
le jarle, dans sa tour vieille que la mer
ronge,
marchait, les bras croisés sur sa cotte d'
acier.

Muet, sourd au fracas qui roule et se
prolonge,
comprimant de ses poings la rage de
son coeur,
le jarle s' agitait comme en un mauvais
songe.

C' était un haut vieillard, sombre et
plein de

vigueur.

Sur sa joue aux poils gris, lourde, une larme vive

de l'angoisse soufferte accusait la rigueur.

Au fond, contre le mur, tel qu'une ombre pensive,

un grand christ. Une cloche auprès. Sur un bloc

bas

une épée au pommeau de fer, nue et massive.

-ce moine, dit Komor, n'en finira-t-il pas ? -

il ploya, ce disant, les genoux sur la dalle,

devant le crucifix de chêne, et pria bas.

On entendit sonner le bruit d'une

sandale :

un homme à robe brune écarta
lentement

l' épais rideau de cuir qui fermait cette
salle.

-jarle ! J' ai fait selon votre
commandement,

après celui de Dieu, dit le moine. à
cette heure,

ne souillez pas vos mains, jarle ! Soyez
clément.

-sire moine, il suffit. Sors. Il faut qu'
elle

meure,

celle qui, méprisant le saint noeud qui
nous

joint,

fit entrer lâchement la honte en ma

demeure.

Mais la main d' un vil serf ne la touchera point. -

et le moine sortit ; et Komor, sur la cloche,

comme d' un lourd marteau, frappa deux fois du

poing.

Le tintement sinistre alla, de proche en proche,

se perdre aux bas arceaux où les ancêtres morts

dormaient, les bras en croix, sans peur et sans

reproche.

Puis tout se tut. Le vent faisait rage au dehors ;

et la mer, soulevant ses lames

furibondes,
ébranlait l' escalier crevassé de ses
bords.

Une femme, à pas lents, très belle, aux
tresses

blondes,

de blanc vêtue, aux yeux calmes, tristes
et doux,

entra, se détachant des ténèbres
profondes.

Elle vit, sans trembler ni fléchir les
genoux,

le crucifix, le bloc, le fer hors de la
gaîne,

et, muette, se tint devant le vieil époux.

Lui, plus pâle, frémit, plein d' amour et
de haine,

l' enveloppa longtemps d' un regard

sans merci,
puis dit d' une voix sourde : -il faut mourir,

Tiphaine.

-sire Jarle, que Dieu vous garde ! Me voici.

J' ai supplié Jésus, notre-dame et sainte Anne :

désormais je suis prête. Or, n' ayez nul souci.

-Tiphaine, indigne enfant des braves chefs de

Vanne,

opprobre de ta race et honte de Komor, conjure le sauveur, afin qu' il ne te damne ;

j' ai souffert très longtemps : je puis attendre encor. -

le Jarle recula dans l' angle du mur
sombre,
et Tiphaine pria sous ses longs cheveux
d' or.

Et sur le bloc l' épée étincelait dans l'
ombre,
et la torche épanyait sa sanglante
clarté,
et la nuit déroulait toujours ses bruits
sans
nombre.

Tiphaine s' oublia dans un rêve
enchanté...
elle ceignit son front de roses en
guirlande,
comme aux jours de sa joie et de sa
pureté.

Elle erra, respirant ton frais arôme, ô

lande !

Elle revint suspendre, ô vierge, à ton
autel,

le voile aux fleurs d' argent et son âme
en offrande.

Et voici qu' elle aima d' un amour
immortel.

Saintes heures de foi, d' espérance
céleste,

elle vit dans son coeur se rouvrir votre
ciel !

Puis un brusque nuage, une union
funeste :

le grave et vieil époux au lieu du jeune
amant...

de l' aurore divine, hélas ! Rien qui lui
reste !

Le retour de celui qu' elle aimait

ardemment,
les combats, les remords, la passion
plus forte,
la chute irréparable et son enivrement...

Jésus ! Tout est fini maintenant ; mais
qu'importe !

Le sang du fier jeune homme a coulé
sous le fer,
et Komor peut frapper : Tiphaine est
déjà morte.

-femme, te repens-tu ? C' est le ciel ou
l' enfer.

De ton sang résigné laveras-tu ton
crime ?

Je ne veux pas tuer ton âme avec ta
chair.

-frappe. Je l' aime encor : ta haine est
légitime.

Certes, je l' aimerai dans mon éternité !
Dieu m' ait en sa merci ! Pour toi,
prends ta
victime.

-meurs donc dans ta traîtrise et ton
impureté !

Dit Komor, avançant d' un pas grave
vers elle ;

car Dieu va te juger selon son équité. -

Tiphaine souleva de son épaule frêle
ses beaux cheveux dorés et posa pour
mourir

sur le funèbre bloc sa tête pâle et belle.

On eût pu voir alors flamboyer et
courir

avec un sifflement l' épée à large lame,
et du col convulsif le sang tiède jaillir.

Tiphaine tomba froide, ayant rendu son

âme.

Cela fait, le vieux Jarle, entre ses bras
sanglants,
prit le corps et la tête aux yeux
hagards, sans
flamme.

Il monta sur la tour, et, dans les flots
hurlants,
précipita d' en haut la dépouille livide
de celle qui voulut trahir ses cheveux
blancs.

Morne, il la regarda tournoyer par le
vide...

puis la tête et le corps entrèrent à la
fois

dans la nuit furieuse et dans le gouffre
avide.

Alors le Jarle fit un long signe de

croix ;
et, comme un insensé, poussant un cri
sauvage
que le vent emporta par delà les grands
bois,
debout sur les créneaux balayés par l'
orage,
les bras tendus au ciel, il sauta dans la
mer
qui ne rejeta point ses os sur le rivage.
Tels finirent Tiphaine et Komor de
Kemper.

LE MASSACRE DE MONA 1862

Or, Mona, du milieu de la mer rude et
haute,
dressait rigidement les granits de sa
côte,
qui, massifs et baignés d'écume et
pleins de bruit,
brisaient l'eau furieuse en gerbes dans
la nuit,
sombres spectres, vêtus de blanc dans
ces ténèbres,
et vomissant les flots par leurs gueules
funèbres.
L'esprit rauque du vent, au faîte noir
des rocs,
tournoyait et soufflait dans ses cornes
d'aurochs ;
et c'était un fracas si vaste et si

sauvage,
que la mer s' en taisait tout le long du
rivage,
tant le son formidable, en cette
immensité,
par coups de foudre et par rafales
emporté,
de cris et de sanglots, et de voix
éperdues,
comblait le gouffre épais des mornes
étendues.

L' esprit du vent soufflait dans ses
clairons de fer,
en aspergeant le ciel des baves de la
mer ;

il soufflait, hérissant comme une
chevelure
la noire nue éparse autour de l' île

obscuré,
conviant les esprits ceints d' algue et de
limons,
et ceux dont le vol gronde à la cime des
monts,
et ceux des cavités, de qui la force
sourde
fait, comme un coeur qui bat, bondir la
terre lourde,
et ceux qui, dans les bois, portent la
serpe d' or,
ceux de Kambrie et ceux d' Erinn et
ceux
d' Armor.

L' esprit de la tempête, avec ses mille
bouches,
les appelant, soufflait dans ses trompes
farouches.

Mieux que taureaux beuglants et loups
hurlants
de faim,
d' une égale vigueur, d' une haleine
sans fin
il soufflait ! Et voici qu' à travers les
nuées,
par les eaux de la mer hautement
refluées,
tels que des tourbillons pressés,
toujours accrus,
les dieux Kymris, du fond de la nuit
accourus,
abordaient l' île sainte, immuable sur l'
onde,
Mona la vénérée, autel central du
monde.
Ainsi les maîtres, fils de Math, le très

puissant,
volaient, impétueux essaims,
épaississant
l' ombre aveugle, et pareils à ces
millions d' ailes
qu' aux soleils printaniers meuvent les
hirondelles.

Les uns tordant leurs bras noueux
comme des fouets,
ceux-ci contre leur sein courbant leurs
fronts
muets,
et d' autres exhalant des plaintes
étouffées,
innombrables, les dieux mâles avec les
fées,
ils venaient, ils venaient par nuages s'
asseoir

sur les sommets aigus et sur le sable
noir ;

et, voyant affluer leurs masses
vagabondes,

l'esprit souffla de joie en ses conques
profondes.

Sur le rivage bas, enclos de toutes parts
de rochers lourds, moussus, étagés en
remparts,

où le flot séculaire a creusé de longs
porches,

autour d'un bloc cubique on a planté
neuf torches ;

et la lueur sinistre ensanglante l'autel
et la mer et la sombre immensité du
ciel,

et parfois se répand, au vent qui la
déroule,

comme une rouge écume au travers de
la foule.

Les bardes sont debout dans leurs
sayons rayés,
aux harpes de granit les deux bras
appuyés.

à leurs reins pend la rhotte et luit le
large glaive.

La touffe de cheveux qu' une écorce
relève,

flotte, signe héroïque, au crâne large et
rond,

avec la plume d' aigle et celle du héron.

Les ovates, vêtus de noir, et les
evhages

portant haches de pierre et durs penn-
baz sauvages,

pieds nus, poignets ornés d' anneaux de

cuivre roux,
et le front ombragé d' une tresse de
houx,
de leurs bras musculeux pressant leur
sein robuste,
gardent le chef sacré, le pur, le saint,
l' auguste
couronné par Gwiddonn du rameau
toujours vert,
celui qui, de sa robe aux longs plis
blancs couvert,
vénéral, aussi fort qu' un vieil arbre,
aussi ferme
qu' une pierre, au milieu du cercle qui l'
enferme,
d' un siècle sans ployer porte le lourd
fardeau.
Sous d' épais cheveux noirs ruisselant

d' un bandeau
de verveine enlacée aux blanches
primevères,
près de lui, le front haut, grande, les
yeux sévères,
voici, dans sa tunique ouverte sur le
sein,
la pâle Uheldéda, prophétesse de Seîn.
Agrafée à son flanc de vierge, nue, et
telle
qu' un éclair, resplendit la faucille
immortelle.
Elle tient, de son bras nerveux, au beau
contour,
le vase toujours plein de l' onde
azewladour ;
et, derrière leur reine et leur soeur, huit
prêtresses,

dans la brume des nuits laissant flotter
leurs
tresses,
portent des pins flambants que le vent
fouette en
vain,
autour de l' arche d' or où gît le gui
divin.

Donc, cette foule étant, avec la
multitude
des dieux, silencieuse en cette solitude,
tandis que par l' orage et sur les vastes
eaux
montait le dernier cri des nocturnes
oiseaux,
le chef sacerdotal versa, selon le rite,
la libation d' eau par hu-ar-braz
prescrite,

en un feu de bois sec et de vert romarin
dont l' odeur s' épanchit sur le sable
marin ;

et, d' une voix semblable au murmure
des chênes,

il dit : -monte, fumée, aux étoiles
prochaines ! -

le très-sage, debout sur l' autel de
granit,

aspergea d' un rameau la foule et la
bénit ;

puis il reprit, montrant la plage
solitaire :

-voici Mona, voici l' enceinte de la
terre !

Et, par la nuit sans borne et le ciel
haletant,

l' humanité m' écoute et le monde m'

entend.

Une voix a parlé dans les temps ; que dit-elle ?

Qu' enseigne à l' homme pur la parole immortelle ?

Voici ce qu' elle dit : -j' étais en germe, clos

dans le creux réservoir où dormaient les neuf flots,

et Dylan me tenait sur ses genoux énormes,

quand au soleil d' été je naquis des neuf formes :

de l' argile terrestre et du feu primitif, du fruit des fruits, de l' air et des tiges de l' if,

des joncs du lac tranquille et des fleurs de

l' arbuste,
et de l' ortie aiguë et du chêne robuste.
Le purificateur m' a brûlé sur l' autel,
et j' ai connu la mort avant d' être
immortel,
et dans l' aube et la nuit j' ai fait les
trois
voyages,
marqué du triple sceau par le sage des
sages.

Or, serpent tacheté, j' ai rampé sur les
monts ;
crabe, j' ai fait mon nid dans les verts
goëmons ;
pasteur, j' ai vu mes boeufs paître dans
les vallées,
tandis que je lisais aux tentes étoilées ;
j' ai fui vers le couchant ; j' ai prié,

combattu ;
j' ai gravi d' astre en astre et de vice en
vertu,
emportant le fardeau des angoisses
utiles ;
j' ai vu cent continents, j' ai dormi dans
cent îles,
et voici que je suis plein d'
innombrables jours,
devant grandir sans cesse et m' élever
toujours ! -
que dit encor la voix à la race du
chêne ?
Voici ce qu' elle dit : -la flamme au feu
s' enchaîne,
et l' échelle sans fin, sur son double
versant,
voit tout ce qui gravit et tout ce qui

descend
vers la paix lumineuse ou dans la nuit
immense,
et l' un pouvant déchoir quand l' autre
recommence.

Erinn, Kambrie, Armor, Mona, terre
des purs,
entendez-moi : c' est l' heure, et les
siècles sont
mûrs. -

d' un sourcil vénérable abritant sa
paupière,
le très-sage se tut sur la table de pierre.
Il étendit les bras vers l' orage des
cieux,
puis il resta debout, droit et silencieux ;
et sur le front du cercle immobile, une
haleine,

faible et triste, monta, qui murmurait à
peine,
souffle respectueux de la foule. Et
voilà
qu' une vibration soudaine s' exhala,
et qu' un barde, ébranlant la harpe qu' il
embrasse,
chanta sous le ciel noir l' histoire de sa
race.

-Hu-Gadarn ! Dont la tempe est ceinte
d' un
éclair !
Régulateur du ciel, dont l' aile d' or
fend l' air !
Et vous, chanteurs anciens, chefs des
harpes
bardiques,
qu' au pays de l' été, sur les monts

fatidiques,
les clans qui ne sont plus ont écoutés
souvent
livrer votre harmonie au vol joyeux du
vent !

Versez-moi votre souffle, ô chanteurs
que j' honore,
et parlez à vos fils par ma bouche
sonore,
car voici que l' esprit m' emporte au
temps lointain
où la race des purs vit le premier
matin.

ô jeunesse du monde, ô beauté de la
terre,
verdeur des monts sacrés, flamme
antique des cieux,
et toi, lac du soleil, où, comme nos

aïeux,
l' âme qui se souvient plonge et se
désaltère,
salut ! Les siècles morts renaissent
sous mes yeux.

Les voici, rayonnants ou sombres, dans
la gloire
ou dans l' orage, pleins de joie ou
pleins de bruit.

De ce vivant cortège évoqué de la nuit
que les premiers sont beaux ! Mais que
la nue est

noire
sous le déroulement sinistre qui les
suit !

Les grandes eaux luisaient,
transparentes et
vierges,

plus haut que l' univers, entre les neuf
sommets ;

avec un noble chant qui ne cessait
jamais,

vives, elles sonnaient contre leurs
vastes berges,

et dans ce lit, Gadarn ! Toi, tu les
comprimais.

La lumière baignait au loin leurs belles
lignes

où des rosiers géants rougissaient dans
l' air bleu ;

de tout lotus ouvert sortait un jeune
dieu ;

les brises qui gonflaient l' aile blanche
des

cygnes

suspendaient à leurs cous l' onde en

colliers de feu.

Sous le magique azur aux profondeurs
sublimes,

couché dans son palais de nacre, et les
yeux clos,

le roi Dylan dormait au bercement des
flots ;

et ses fils, émergeant du creux des
clairs abîmes,

venaient rire au soleil dans l' herbe des
îlots.

Et l' homme était heureux sur la face
du monde ;

la voix de son bonheur berçait la paix
du ciel ;

et, d' un essor égal, dans le cercle
éternel,

les âmes, délaissant la ruche trop

féconde,
aux fleurs de l' infini puisaient un
nouveau miel.

Ainsi multipliaient les races fortunées ;
et la terre était bonne, et douce était la
mort,

car ceux qu' elle appelait la goûtaient
sans remord.

Mais quand ce premier jour eut compté
mille années,

une main agita l' urne noire du sort.

Le vieux dragon Avank, travaillé par l'
envie,

aux sept têtes, aux sept becs d' aigle,
aux dents

de fer,

aux yeux de braise, au souffle aussi
froid que

l' hiver,
sortit de son dolmenn et contempla la
vie,
et, furieux, mordit les digues de la mer.
Cent longues nuits durant, la bête
horrible et
lâche,
oubliant le sommeil et désertant son
nid,
rongea les blocs épais, secoua, désunit,
et fit tant, de la griffe et du bec, sans
relâche,
qu' elle effondra l' immense et solide
granit.
L' eau croula du milieu des montagnes
trouées
par nappes et torrents sur le jeune
univers

qui riait et chantait sous les feuillages
verts ;

et l'écume, du choc, rejaillit en nuées,
et les cieux éclatants depuis en sont
couverts.

Le lac des lacs noya les vallons et les
plaines ;

il rugit à travers la profondeur des bois
où les grands animaux tournoyaient
aux abois.

L'onde effaça la terre, et les races
humaines

virent le ciel ancien pour la dernière
fois.

Les astres qui doraiement l'étendue
éclatante,

eux-mêmes, palpitant comme des yeux
en pleurs,

regardèrent plus haut vers des mondes
meilleurs :

l' ombre se déploya comme une lourde
tente

d' où sortit le sanglot des suprêmes
douleurs.

Et le dragon, du haut d' un roc
inébranlable,

tout joyeux de son oeuvre et du crime
accompli,

maudit l' univers mort et l' homme
enseveli,

disant : -hors moi, l' Avank, qui suis
impérissable,

les heureux sont couchés dans l' éternel
oubli ! -

mais voici qu' au-dessus de l' océan
sans bornes

flottait la vaste nef par qui tout est
vivant ;
rejetant la vapeur de leurs mufles au
vent,
les deux boeufs de Névèz la traînaient
de leurs
cornes,
et les flots mugissaient d'aise en la
poursuivant.
Or, quand l'Avank les vit qui nageaient
vers son
faîte,
consumé de sa haine impuissante, il
souffla
un ouragan de bave et de flamme, et
voilà
que, se crevant les yeux qui voyaient sa
défaite,

dans le gouffre écumant et sanglant il
roula.

Et le soleil sécha l'humide solitude
où de chaudes vapeurs sortaient en
tourbillons

des cadavres de l'homme et des chairs
des lions.

Puis, mille ans ; et l'immense et jeune
multitude

envahit de nouveau montagnes et
vallons.

Mais la terre était triste, et l'humanité
sombre

se retournait toujours vers les siècles
joyeux

où s'était exhalé l'esprit de ses aïeux :
le morne souvenir la couvrit de son
ombre,

et la race des purs désira d' autres
cieux.

Une nuit, l' occident, plein d' appels
prophétiques,
s' embrasa tout à coup d' une longue
clarté.

Ce fut l' heure ! Et, depuis, nos pères t'
ont quitté,
sol où l' homme a germé, berceau des
clans antiques,
demeure des heureux, ô pays de l' été !
Vieillards, bardes, guerriers, enfants,
femmes
en larmes,
l' innombrable tribu partit, ceignant ses
flancs,
avec tentes et chars et les troupeaux
beuglants ;

au passage, entaillant le granit de ses
armes,
rougissant les déserts de mille pieds
sanglants.

Elle allait ! Au-devant de sa course
éperdue

les peuples refluaient comme des flots
humains ;

les montagnes croulaient étreintes par
ses mains ;

elle allait ! Elle allait à travers l'
étendue,

laissant les os des morts blanchir sur
ses chemins.

Une mer apparut, aux hurlements
sauvages,

abîme où nuls sentiers n'avaient été
frayés,

hérissé, s' élançant par bonds
multipliés
comme à l' assaut de l' homme errant
sur ses rivages,
et jetant son écume à des cieux
foudroyés.

Et cette mer semblait la gardienne des
mondes
défendus aux vivants, d' où nul n' est
revenu ;

mais, l' âme par delà l' horizon morne
et nu,

de mille et mille troncs couvrant les
noires ondes,

la foule des kymris vogua vers l'
inconnu.

La tempête, sept jours et sept nuits, par
l' espace,

poussa la flotte immense au but
mystérieux ;
et Hu-Gadarn volait sur les vents
furieux,
illuminant l' abîme où s' enfonçait sa
race
avec le souvenir, l' espérance et les
dieux !
Et les harpes vibraient dans les
clameurs farouches
qui se ruaient du ciel et montaient des
flots
sourds ;
et les hymnes sacrés, échos des anciens
jours,
résonnant à la fois sur d' innombrables
bouches,
faisaient taire la foudre en éclatant

toujours !

Tels nos aïeux nageaient vers vous,
saintes

contrées,

rocs de Cambrie, Armor, où croissent
les guerriers

et les chênes ! Erinn, qui, dans tes frais
sentiers,

entrelaces les houx aux bruyères dorées
et berces l' aigle blanc sur tes verts
peupliers !

à travers les marais, les torrents, les
bois

sombres,

les aurochs mugissants, les loups, les
ours velus,

et chassant devant eux des peuples
chevelus,

ils s' assirent enfin sous vos divines
ombres,

ô forêts du repos qu' ils ne quittèrent
plus !

Et la race des purs, forte, puissante et
sage,

chère aux dieux, fils de Math, par qui
tout a

germé,

coula comme un grand fleuve, en son
lit embaumé,

qui répand la fraîcheur et la vie au
passage,

et tout droit dans la mer tombe, large et
calmé.

ô jours heureux ! ô temps sacrés et
pacifiques !

Voix mâles qui chantiez sous les

chênes mouvants,
beaux hymnes de la mer, doux
murmures des vents,
salut ! Soleils féconds des siècles
magnifiques !

Salut ! Cieux où les morts conviaient
les
vivants ! -

et le barde se tut. Et, sur la hauteur
noire,

l'esprit du vent poussa comme un cri
de victoire ;

et la foule agitant les haches, les penn-
baz

et les glaives, ainsi qu' à l' heure des
combats,

ivre du souvenir et toute hérissée,
salua les splendeurs de sa gloire

passée.

Et les dieux se levaient, tordant au fond
des cieux

leurs bras géants, avec des flammes
dans les yeux,

et, tels qu' une forêt aux immenses
feuillages,

de leurs cheveux épars balayant les
nuages.

La foudre, d' un soleil sanglant,
illumina

l' horizon et la mer, et la sainte Mona
qui bondit hors des flots, flamboyante
et frappée

et d' un rugissement terrible
enveloppée,

tandis que le rideau de la nuit se
fendait

du haut en bas sous l' ongle en feu qui
le mordait,
laissant pendre, enlacés de palpitantes
flammes,
des lambeaux convulsifs sur la crête
des lames.
Puis dans l' obscurité tout rentra
brusquement ;
la mer, fumante encor, reprit son
hurlement
monotone, le long des rochers et des
sables ;
et tous les fils de Math se rassirent,
semblables
à ces amas de blocs athlétiques et
lourds,
immobiles depuis l' origine des jours,
qui regardent, penchés sur les abîmes

vagues,
à l' assaut des grands caps monter les
hautes vagues.

Alors, Uheldéda, roidissant ses bras
blancs,

éleva vers le ciel ses yeux étincelants ;

et la foule écouta la vierge vénérée
qui tranche le gui vert sur l' écorce
sacrée,

et qui, du haut des rocs battus du flot
amer,

évoque autour de Seîn les démons de la
mer.

Uheldéda leur dit au milieu du silence :
-hommes du chêne, aînés d' une famille
immense,

derniers rameaux poussés sur un tronc
ébranlé,

dormiez-vous dans les bois quand l'
esprit m' a
parlé ?

Voguez-vous, ô marins ! Sur la stérile
écume,

quand la voix de Gwiddonn m' a versé
l' amertume ?

ô bardes ! Chantiez-vous l' histoire des
aïeux

et le déroulement des siècles glorieux,
quand, assise au sommet de mon île
sauvage,

j' ai vu du roi Murdoc' h la gigantesque
image

qui montait de la mer, et qui, la hache
en main,

fauchait un chêne d' où coulait le sang
humain ?

Oui, tandis que, tombant par ruisseaux
dans
l' abîme,
la sève jaillissait, rouge, du tronc
sublime,
et que le traître, avec de furieux efforts,
détachait coup sur coup les rameaux
déjà morts,
Gwiddonn m' a dit, du fond de la nue
éternelle :
-pour le sixième soir de la lune
nouvelle !
Debout, Uheldéda ? Les temps sont
révolus,
vierge, et le monde impur ne nous
reverra plus,
après que dans Mona, vénérable aux
dieux mêmes,

auront monté les cris de mort et les
blasphèmes ! -

ô roi d' Armor, Gwiddonn, qui me
parlais ainsi,
esprit du chêne, ami des justes, nous
voici !

Viennent l' heure fatale et Murdoc' h et
le glaive !

Si le dieu triomphant des jours
nouveaux se lève,
si l' onde Azewladour est près de se
tarir,
si le fer va trancher les bois, s' il faut
mourir,
nous voici, nous voici, vierges, prêtres
et bardes,
résignés au destin sacré que tu nous
gardes,

et plus fiers de tomber sans tache
devant toi

que de survivre au jour de ta ruine, ô
roi !

Salut, vous tous, ô fils de Math, vertus
antiques

du monde, qui hantiez les forêts
prophétiques,

les îles de la mer et les âpres
sommets !

Vivants ou morts, les purs sont à vous
pour

jamais !

Vivants ou morts, nos yeux vous
reverront, ô

maîtres !

Car qui rompra la chaîne éternelle des
êtres ?

Qui tranchera les noeuds du serpent étoilé ?

Qui tarira l' abîme où la vie a coulé,
quand le générateur aux semences fécondes,

Math, fit tourbillonner la poussière des mondes,

et, réchauffant le germe où dort l' humanité,

dit : -monte dans le temps et dans l' illimité ! -

non ! Rien ne brisera l' enchaînement des choses.

Toujours, de cieus en cieus, dans la lumière

écloses,

les demeures de l' âme immortelle
luiront,

et nuls dieux ennemis ne les disperseront.

Chantez, bardes ! Voici l'outrage et l'agonie.

Chantez ! La mort contient l'espérance infinie.

Voici la route ouverte, et voici les degrés

par où nous monterons vers nos destins sacrés ! -

tandis qu'Uhaldéda, levant sa pâle tête, tendait les bras au ciel où roulait la tempête,

l'esprit du vent, d'un coup de son aile, brisant

des nocturnes vapeurs le couvercle pesant,

fit éclater le gouffre immortel, mer de

flammes

d' où jaillissent sans cesse, où
retournent les

âmes,

où l' amoncellement des univers se
joint

à l' amas des soleils, qui ne commence
point,

qui ne finit jamais, où tout poursuit sa
voie,

où tout éclôt, bouillonne et grandit et
tournoie,

s' efface, disparaît, revient et roule
encor

dans les sphères d' azur et les ellipses
d' or.

Et la lourde nuée en montagnes de
brume

croula vers l' occident qu' un morne
éclair allume.

La mer, lasse d' efforts, comme pour s'
assoupir,

changea sa clameur rude en un vaste
soupir,

et, réprimant l' assaut de ses houles
plus lentes,

tomba sans force au pied des roches
ruisselantes.

L' horizon, dégagé de son épais
fardeau,

s' élargit, reculant les longues lignes d'
eau ;

l' île sainte monta, tranquille, hors des
ombres ;

le croissant de la lune argenta ses pics
sombres ;

et l'innombrable essaim des dieux s'
évanouit
dans le rayonnement splendide de la
nuit.

Au revers reluisant des avirons de frêne
l'écume se suspend en frange, et la
carène
coupe l'eau qui frémit tout le long de
la nef.

Là, cinquante guerriers sont debout
près du chef.

L'ardent désir du meurtre élargit leurs
narines
et gonfle les réseaux d'acier sur leurs
poitrines.

Le carquois de cuir brut au dos et l'arc
en main,
portant au ceinturon le court glaive

romain,
tous, quand la nef gravit la houle
encore haute,
regardent les lueurs qui flambent à la
côte.

Sur la proue, au long col de dragon
rouge et noir,
Murdoc' h le kambrien se dresse pour
mieux voir.

Appuyé des deux mains sur la massive
épée,
l' épaule des longs plis d' un manteau
blanc drapée,
un étroit cercle d' or sur ses épais
cheveux
et de lourds bracelets à ses poignets
nerveux,
Murdoc' h, fléau des fils de Math,

traître à sa
race,
dans les bois, sur la mer, la poursuit à
la trace,
et prêche par le fer, en son
aveuglement,
la loi du jeune dieu qui fut doux et
clément.

Car le sombre barbare aux haines
violentes
dans l' eau vive n' a point lavé ses
mains sanglantes.

Son coeur n' a point changé sous la
robe de lin ;
mais il n' en bat que plus ardemment,
toujours plein
des mêmes passions qui le brûlaient
naguère,

quand, aux rocs de Kambrie ou sur sa
nef de guerre,
il s' enivrait du cri des glaives, des
sanglots
de mort, des hurlements de l' orage et
des flots.

Maintenant, l' insensé, dans sa fureur
austère,
croit venger la victime auguste et
volontaire
qui, jusques au tombeau, priant et
bénissant,
ne versa que ses pleurs et que son
propre sang.

Or, la sinistre nef court au sommet des
lames
vers la plage fatale où luisent les neuf
flammes.

Le vent et l' aviron, d' un unanime effort,
la poussent sur le sable amoncelé du bord ;
elle échoue, et voici qu' aux lueurs de la lune,
le chef et les guerriers s' en vont de dune en dune.
Les harpes s' emplissaient d' un souffle harmonieux ;
le chœur mâle des voix s' épanchait sous les cieux
avec les mille échos du murmure nocturne ;
et la vierge, inclinant l' orifice de l' urne,
baignait dans l' arche d' or le gui qu' elle a tranché

sur l' arbre vénérable où Gwiddonn est
caché,

quand, au faîte moussu d' une roche
prochaine,

Murdoc' h parut, debout, dans son
manteau de laine.

Et le persécuteur, un instant, regarda
cette foule immobile autour d'
Uhheldéda

et de ce grand vieillard aux longs
cheveux de neige

assis sur le granit comme un roi sur son
siège.

Mais, à ces chants sacrés, à cet auguste
aspect,

son coeur ne ressentit ni trouble, ni
respect,

et, dans un rire amer, plein d' insulte et

d'outrage,
il poussa dans la nuit ce blasphème
sauvage :
-silence, adorateurs du diable ! Par le
sang
de Jésus, le vrai fils du père tout
puissant,
qu' on se taise ! Ou sinon, païens
maudits, su l' heure
vous grincerez des dents dans l' ombre
extérieure !
Je vous le dis, enfants entêtés de l'
enfer :
les oiseaux carnassiers mangeront
votre chair ;
le mauvais brûlera vos âmes, dans son
gouffre,
sur des lits ruisselants de résine et de

soufre ;
vous vous tordrez, rongés d' un feu
toujours accru,
aux rires des démons en qui vous aurez
cru,
si vous ne renoncez à votre erreur
immonde,
si vous ne confessez le rédempteur du
monde ! -

c' est ainsi que parla, sur le faîte du roc,
le kambrien, vengeur du christ, le roi
Murdoc' h.

Et tous firent silence à cette voix
soudaine,
inexorable cri de fureur et de haine,
profanant la nuit sainte et les rites des
dieux.

Et le très-sage, alors, dit, sans lever les

yeux :

-pourquoi les purs sont-ils muets avant
le terme ?

Un songe a-t-il troublé leur coeur jadis
si ferme,

que leur harpe et leur chant se taisent
tout à coup,

et qu' ils tremblent de peur au
hurlement d' un loup ?

Comme un voleur de nuit, lâche et
souillé de fange,

si l' animal féroce a faim et soif, qu' il
mange !

Car la pâture est prête, et boive en
liberté ;

mais qu' importe aux enfants de l'
immortalité,

quand le ciel resplendit et s' ouvre ?

Que mes frères
déroutent le flot lent des hymnes
funéraires,
et sans prêter l'oreille aux vains bruits
d'un
moment
qu'ils songent à renaître
impérissablement ! -
d'une voix calme, ayant dit cela, le
très-sage
d'un pan de son manteau se couvrit le
visage ;
et ceux qui saisissaient d'une robuste
main
les haches de granit et les glaives d'
airain
s'inclinèrent autour du vieillard
prophétique

par qui parlent les dieux de la patrie
antique,
soumis à son génie, et certains qu' à l'
instant
où vient la mort, l' esprit monte au ciel
éclatant.

-hommes du chêne, dit Uheldéda, la
veille

des neuf nuits, un cri sourd a souillé
notre oreille ;

mais ce n' est point un loup qui hurle,
ce n' est
rien,

par les dieux, fils de Math ! Que l'
aboîment
d' un chien.

-meurs donc ! Cria Murdoc' h, meurs,
selon

ton envie.

Mourez tous, ô païens que le démon
convie,

vous qui du seigneur christ êtes les
meurtriers,

car la vengeance a faim et soif ! à moi,
guerriers ! -

et les flèches de cuivre à pointe
dentelée

sifflèrent brusquement à travers l'
assemblée.

Et les harpes vibraient, sonores, et les
voix,

tranquilles, vers le ciel résonnaient à la
fois ;

et tous, indifférents aux atteintes
mortelles,

ne cessaient qu' à l' instant où l' âme

ouvrait ses
ailes.

Les arcs tintaient, les traits s'
enfonçaient dans
les flancs,
sans trêve, hérissant les dos, les seins
sanglants,
déchirant, furieux, la gorge des
prêtresses
dont la torche fumante incendiait les
tresses.

Et tout fut dit. Quand l' aube, en son
berceau
d' azur,
dora les flots joyeux d' un regard frais
et pur,
l' île sainte baignait dans une vapeur
douce

ses hauts rochers vêtus de lichen et de
mousse,
et, mêlant son cri rauque au doux bruit
de la mer,
un long vol de corbeaux tourbillonnait
dans l' air.

LA VERANDAH 1872

Au tintement de l' eau dans les
porphyres roux
les rosiers de l' Iran mêlent leurs frais
murmures,
et les ramiers rêveurs leurs

roucoulements doux.

Tandis que l' oiseau grêle et le frelon jaloux,

sifflant et bourdonnant, mordent les figes mûres,

les rosiers de l' Iran mêlent leurs frais murmures

au tintement de l' eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d' argent de la vérandah close,

dans l' air tiède, embaumé de l' odeur des jasmins,

où la splendeur du jour darde une flèche rose,

la persane royale, immobile, repose, derrière son col brun croisant ses belles mains,

dans l' air tiède, embaumé de l' odeur
des jasmins,
sous les treillis d' argent de la vérandah
close.

Jusqu' aux lèvres que l' ambre arrondi
baise encor,
du cristal d' où s' échappe une vapeur
subtile
qui monte en tourbillons légers et
prend l' essor,
sur les coussins de soie écarlate, aux
fleurs d' or,
la branche du hûka rôde comme un
reptile
du cristal d' où s' échappe une vapeur
subtile
jusqu' aux lèvres que l' ambre arrondi
baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d' une
muette ivresse,
sortent de ses longs yeux entr' ouverts à
demi ;
un songe l' enveloppe, un souffle la
caresse ;
et parce que l' effluve invincible l'
opprime,
parce que son beau sein qui se gonfle a
frémi,
sortent de ses longs yeux entr' ouverts à
demi
deux rayons noirs, chargés d' une
muette ivresse.
Et l' eau vive s' endort dans les
porphyres roux,
les rosiers de l' Iran ont cessé leurs
murmures,

et les ramiers rêveurs leurs
roucoulements doux.

Tout se tait. L' oiseau grêle et le frelon
jaloux

ne se querellent plus autour des figues
mûres.

Les rosiers de l' Iran ont cessé leurs
murmures,

et l' eau vive s' endort dans les
porphyres roux.

NURMAHAL 1862

à l' ombre des rosiers de sa fraîche

terrasse,
sous l' ample mousseline aux filigranes
d' or,
Djihhan-Guîr, fils d' Akbar, et le chef de
sa race,
est assis sur la tour qui regarde Lahor.
Deux umrahs sont debout et muets, en
arrière.

Chacun d' eux, immobile en ses
flottants habits,
l' oeil fixe et le front haut, tient d' une
main
guerrière
le sabre d' acier mat au pommeau de
rubis.

Djihhan-Guîr est assis, rêveur et les
yeux graves.
Le soleil le revêt d' éclatantes

couleurs ;
et le souffle du soir, chargé d' odeurs
suaves,
soulève jusqu' à lui l' âme errante des
fleurs.

Il caresse sa barbe, et contemple en
silence

le sol des aryas conquis par ses aïeux,
sa ville impériale, et l' horizon
immense,

et le profil des monts sur la pourpre des
cieux.

La terre merveilleuse où germe l'
émeraude

et qui s' épanouit sous un dais de
saphir,

dans sa sérénité resplendissante et
chaude,

pour saluer son maître exhale un long
soupon.

Un tourbillon léger de cavaliers
mahrattes

roule sous les figuiers rougis par les
fruits mûrs ;

des éléphants, vêtus de housses
écarlates,

viennent de boire au fleuve, et rentrent
dans les

murs.

Aux carrefours où l'oeil de Djihan-
Guîr s'égare,

passé, auprès des çudrâs au haillon
indigent,

le brahmane traîné par les boeufs de
nagare,

dont le poil est de neige et la corne d'

argent.

En leurs chariots bas viennent les
courtisanes,

les cils teints de çurma, la main sous le
menton ;

et les fakirs, chantant les légendes
persanes

sur la citrouille sèche aux trois fils de
laiton.

Là, les riches babous, assis sous les
varangues,

fument des hûkas pleins d' épices et d'
odeurs,

ou mangent le raisin, la pistache et les
mangues

tandis que les çais veillent les chiens
rôdeurs.

Et de noirs cavaliers aux blanches

draperies

escortent, au travers de la foule, à pas lents,

sous le cône du dais brodé de pierreries,

le palankin doré des radjahs indolents.

Bercé des mille bruits que la nuit proche apaise,

de son peuple innombrable et du monde oublieux,

Djihhan-Guîr reste morne, et sa gloire lui pèse ;

une larme furtive erre au bord de ses yeux.

Des djungles du Pendj-Ab aux sables du Karnate,

il a pris dans son ombre un empire soumis

et gravé le koran sur le marbre et l'
agate ;

mais son âme est en proie aux songes
ennemis.

Il n' aime plus l' éclair de la lance et du
sabre,

ni, d' une ardente écume inondant l' or
du frein,

sa cavale à l' oeil bleu qui hennit et se
cabre

au cliquetis vibrant des cymbales d'
airain ;

il n' aime plus le rire harmonieux des
femmes ;

la perle de Lanka charge son front
lassé ;

que le soleil éteigne ou rallume ses
flammes,

le roi du monde est triste, un désir l' a
blessé.

Une vision luit dans son coeur, et le
brûle ;

mais du mal qu' il endure il ne craint
que l' oubli :

tous les biens qu' ses pieds le destin
accumule

ne valent plus pour lui ce songe
inaccompli.

Les constellations éclatent aux nuées ;
le fleuve, entre ses bords que hérissent
les joncs,

réfléchit dans ses eaux lentement
remuées

la pagode aux toits lourds et les
minarets longs.

Mais voici que, du sein des massifs

pleins
d' arome
et de l' ombre où déjà le regard plonge
en vain,
une voix de cristal monte de dôme en
dôme
comme un chant des hûris du chamelier
divin.

Jeune, éclatante et pure, elle emplit l'
air
nocturne,
elle coule à flots d' or, retombe et s'
amollit,
comme l' eau des bassins qui,
jaillissant de l' urne,
grandit, plane, et s' égrène en perles
dans son lit.

Et Djihan-Guîr écoute. Un charme l'

enveloppe.

Son coeur tressaille et bat, et son oeil
sombre

a lui :

le tigre népâlais qui flaire l' antilope
sent de même un frisson d' aise courir
en lui.

Jamais, sous les berceaux que le jasmin
parfume,

aux roucoulements doux et lents des
verts ramiers,

quand le hûka royal en pétillant s'
allume

et suspend sa vapeur aux branches des
palmiers ;

quand l' essaim tournoyant des lall-
bibis s' enlace

comme un souple python aux anneaux

constellés ;
quand la plus belle enfin, voluptueuse
et lasse,
vient tomber à ses pieds, pâle et les
yeux troublés :
jamais, au bercement des chants et des
caresses,
baigné d' ardents parfums, d' amour et
de langueur,
Djihhan-Guîr n' a senti de plus riches
ivresses
telles qu' un flot de pourpre inonder
tout son coeur.
Qui chante ainsi ? La nuit a calmé les
feuillages,
la tourterelle dort en son nid de çantal,
et la péri rayonne aux franges des
nuages...

cette voix est la tienne, ô blanche
Nurmahal !

Les grands tamariniers t' abritent de
leurs

ombres ;

et, couchée à demi sur tes soyeux
coussins,

libre dans ces beaux lieux solitaires et
sombres,

tu troubles d' un pied nu l' eau vive des
bassins.

D' une main accoudée, heureuse en ta
mollesse,

de l' haleine du soir tu fais ton
éventail ;

la lune glisse au bord des feuilles et
caresse

d' un féérique baiser ta bouche de

corail.

Tu chantes Leïlah, la vierge aux belles
joues,

celle dont l' oeil de jais blessa le coeur
d' un roi ;

mais tandis qu' en chantant tu rêves et
te joues,

un autre coeur s' enflamme et se
penche vers toi.

ô persane, pourquoi t' égarer sous les
arbres

et répandre ces sons voluptueux et
doux ?

Pourquoi courber ton front sur la
fraîcheur des
marbres ?

Nurmahal, Nurmahal, où donc est ton
époux ?

Ali-Khan est parti, la guerre le
réclame ;
son trésor le plus cher en ces lieux est
resté :
mais le nom du prophète, incrusté sur
sa lame,
garantit son retour et ta fidélité.
Car jusques au tombeau tu lui seras
fidèle,
femme ! Tu l' as juré dans vos adieux
derniers ;
et, pour aiguillonner l' heure qui n' a
plus d' aile,
tu chantes Leïlah sous les tamariniers.
Tais-toi. L' âpre parfum des
amoureuses fièvres
se mêle avec ton souffle à l' air tiède du
soir.

C' est un signal de mort qui tombe de
tes lèvres...

Djihhan-Guîr pour l' entendre est venu là
s' asseoir.

Au fond du harem frais, au mol éclat
des lampes,

laisse plutôt la gaze en ses plis
caressants

enclore tes cheveux dénoués sur tes
tempes,

ouvre plutôt ton coeur aux songes
innocents.

Un implacable amour plane d' en haut
et gronde

autour de toi, dans l' air fatal où tu te
plais.

Ne sois pas Nurdjéham, la lumière du
monde !

Sois toujours Nurmahal, l' étoile du
palais !

Mais va ! Ta destinée au ciel même est
écrite.

Les jours se sont enfuis. Sous les arbres
épais

tu ne chanteras plus ta chanson
favorite ;

Djihhan-Guîr sur sa tour ne reviendra
jamais.

Maintenant les saphirs et les diamants
roses

s' ouvrent en fleurs de flamme autour
de ta beauté

et constellent la soie et l' or où tu
reposes

sous le dôme royal de ton palais d' été.

Deux rançons de radjah pendent à tes

oreilles ;
golkund et viçapur ruissellent de ton
col ;
tu sièges, ô persane, au milieu des
merveilles,
auprès du fils d' Akbar, sur le trône
mongol.
Et la maison d' Ali désormais est
déserte.
Les jets d' eau se sont tus dans les
marbres taris.
Plus de gais serviteurs sous la varangue
ouverte,
plus de paons familiers sous les
berceaux flétris !
Tout est vide et muet. La ronce et l'
herbe
épaisses

hérissent les jardins où le reptile dort.
Mais Nurmahal n' a point parjuré ses
promesses ;
Nurmahal peut régner, puisque Ali-
Khan est
mort !

à travers le ciel pur des nuits
silencieuses,
sur les ailes du rêve il revenait
vainqueur,
et ton nom s' échappait de ses lèvres
joyeuses,
quand le fer de la haine est entré dans
son coeur.

Gloire à qui, comme toi, plus forte que
l' épreuve,
et jusqu' au bout fidèle à son époux
vivant,

par un coup de poignard à la fois reine
et veuve,
dédaigne de trahir et tue auparavant !

LE DESERT 1855

Quand le bédouin qui va de l' Horeb en
Syrie
lie au tronc du dattier sa cavale
amaigrie,
et, sous l' ombre poudreuse où sèche le
fruit mort,
dans son rude manteau s' enveloppe et
s' endort,

revoit-il, faisant trêve aux ardentes
fatigues,
la lointaine oasis où rougissent les
figues,
et l' étroite vallée où campe sa tribu,
et la source courante où ses lèvres ont
bu,
et les brebis bêlant, et les boeufs à
leurs crèches,
et les femmes causant près des citernes
fraîches,
ou, sur le sable, en rond, les chameliers
assis,
aux lueurs de la lune écotant les
récits ?

Non, par delà le cours des heures
éphémères,
son âme est en voyage au pays des

chimères.

Il rêve qu' Al-Borak, le cheval
glorieux,

l' emporte en hennissant dans la
hauteur des cieux ;

il tressaille, et croit voir, par les nuits
enflammées,

les filles de Djennet à ses côtés
pâmées.

De leurs cheveux plus noirs que la nuit
de l' enfer

monte un âcre parfum qui lui brûle la
chair ;

il crie, il veut saisir, presser sur sa
poitrine,

entre ses bras tendus, sa vision divine.

Mais sur la dune au loin le chacal a
hurlé,

sa cavale piétine, et son rêve est
troublé ;
plus de Djennet, partout la flamme et le
silence,
et le grand ciel cuivré sur l' étendue
immense !

DJIHAN-ARA 1862

Quand tu vins parfumer la tige
impériale,
Djihhan-Arâ ! Le ciel était splendide et
pur ;
l' astre du grand Akbar en couronnait l'

azur ;
et couchée au berceau sur la pourpre
natale,
rose, tu fleurissais dans le sang de
Tymur.

L' aurore où tu naquis fut une aube de
fête ;
son rose éclair baigna d' abord tes
faibles yeux.

Ton oreille entendit flotter un bruit
joyeux
de voix et de baisers, et, de la base au
faîte,
tressaillir la demeure auguste des
aïeux.

De ses jardins royaux, Delhi, la cité
neuve,
effeuilla devant toi l' arome le plus

frais ;
les peuples, attentifs à l' heure où tu
naîtrais,
saluèrent ton nom sur les bords du saint
fleuve,
et l' écho le redit à l' oiseau des forêts.
Jeune âme, tu reçus le tribut de cent
villes.
La mosquée octogone alluma, jours et
soirs,
ses tours de marbre roux, comme des
encensoirs ;
mais ton rire enfantin luit sur les fronts
serviles
mieux que les minarets sur les
carrefours noirs.
Afin qu' on te bénît par des vœux
unanimes,

pour que le pervers même adorât le
moment
où ton âme brilla dans ton regard
charmant,
le sabre s'émoussa sur le cou des
victimes,
et ton premier soupir fut un signal
clément.
Tu grandis, de respect, d'amour
environnée,
sous les dômes mongols de ta grâce
embellis,
calme comme un flot clair, vierge
comme les lys,
plus digne de mourir au monde, à peine
née,
que l'homme de baiser ta robe aux
chastes plis.

L' empire était heureux aux jours de ta
jeunesse :

la fortune suivait, dans la fuite du
temps,

le maître pacifique et les peuples
contents ;

mais quels dieux ont tenu jusqu' au
bout leur

promesse ?

Quel splendide matin eut d' éternels
instants ?

à l' horizon des flots où tout chante, où
tout

brille,

croît un sombre nuage, avec la foudre
au flanc ;

telle, germe mortel d' un règne
chancelant,

l'ambition couvait dans ta propre
famille,
la haine au coeur, muette, et l'oeil
étincelant.

Le vieux Djihan t'aimait, ô perle de sa
race !

Il se réjouissait de ta douce beauté ;
toi seule souriais dans son coeur
attristé,

quand il voyait de loin méditer, tête
basse,

le pâle Aurang-Ceyb, cet enfant
redouté.

-parle ! Te disait-il, ô ma fleur, ô ma
joie !

Veux-tu d'autres jardins ? Veux-tu d'
autres palais ?

De plus riches colliers, de plus beaux

bracelets,
ou le trône des paons qui dans l' ombre
flamboie ?

Fille de mon amour, tous tes rêves, dis-
les.

As-tu vu, soulevant ta fraîche
persienne,

un jeune et fier radjah d' Aoud ou du
Népâl,

à travers la djemma poussant son noir
cheval,

forcer sous les manguiers quelque cerf
hors

d' haleine ?

L' amour est-il entré dans ton coeur
virginal ?

Parle ! Il est ton époux, si telle est ton
envie.

Mohammed ! Mes trois fils, la main
sur leur
poignard,
tremblent, si je ne meurs, de
commander trop tard ;
mais toi qui m' es restée, ô charme de
ma vie,
c' est toi que bénira mon suprême
regard ! -
vierge, tu caressais alors, silencieuse,
le front du vieux Djihan qui se courbait
plus bas ;
de tes secrets désirs tu ne lui parlais
pas,
mais ressentant au coeur ton étreinte
pieuse,
ton père consolé souriait dans tes bras.
Ce n' était point l' amour que

poursuivaient tes

songes,

Djihhan-Arâ ! Tes yeux en ignoraient les
pleurs.

Jamais tu n' avais dit : -il est des jours
meilleurs. -

tu ne pressentais point la vie et ses
mensonges :

ton âme ouvrait son aile et s' envolait
ailleurs.

Sous les massifs touffus, déjà pensive
et lente,

loin des bruits importuns tu te perdais
parfois,

quand le soleil, au faite illuminé des
bois,

laisse traîner un pan de sa robe
sanglante

et des monts de Lahor enflamme les
parois.

La tête, de rubis, d' or et de perles
ceinte,

tu courbais ton beau front de ce vain
poids lassé ;

tu rêvais, sur le pauvre et sur le
délaissé,

d' épancher la bonté par qui l' aumône
est sainte,

et de prendre le mal dont le monde est
blessé.

C' est pourquoi le destin gardait à ta
mémoire

ce magnanime honneur de perdre sans
retour

palais, trésors, beauté, ta jeunesse en
un jour,

et d' emporter, ô vierge, avec ta chaste gloire,
ton père malheureux, au ciel de ton amour !

Dans le Tadjé-Mahal pavé de pierreries,
aux dômes incrustés d' éblouissantes fleurs
qui mêlent le reflet de leurs mille couleurs
aux ondulations des blanches draperies,
sous le dais d' or qui flambe et ruisselle en
lueurs.

Aurang-Ceyb, vêtu de sa robe grossière,
est assis à la place où son père a siégé ;
et Djihan, par ce fils implacable

outragé,
gémît, ses cheveux blancs épars dans la
poussière,
de vieillesse, d' opprobre et d' angoisse
chargé.

Pour atteindre plus tôt à ce faîte
sublime,

Aurang a tout fauché derrière et devant
lui.

Ses deux frères sont morts ; il est seul
aujourd' hui.

Il règne, il a lavé ses main chaudes du
crime :

voici que l' oeuvre est bonne et que son
jour a lui.

L' empire a reconnu le maître qui se
lève

et balayé le sol d' un front blême d'

effroi :

c' est le sabre d' Allah, le flambeau de
la foi !

Il est né le dernier, mais l' ange armé
du glaive

le marqua de son signe, et dit : -tu seras
roi ! -

sa soeur est là, debout. Ses yeux n' ont
point
de larmes.

On voit frémir son corps et haleter son
sein ;

mais, loin de redouter un sinistre
dessein,

fière, et de sa vertu faisant toutes ses
armes,

elle écoute parler l' ascétique assassin :
-vois ! Je suis Alam-Guîr, le

conquérant du
monde.

J' ai vaincu, j' ai puni. J' ai trié dans
mon van

la paille du bon grain qu' a semé
Tymur-Khan,
et de mon champ royal brûlé l' ivraie
immonde...

-qu' as-tu fait de ton père, Aurang, fils
de
Djihhan ?

Qu' as-tu fait de celui par qui tu vis et
règnes,
de ce vieillard deux fois auguste que tu
hais ?

As-tu souillé ta main parricide à
jamais ?

Est-ce de l' âme aussi, meurtrier, que tu

saignes ?

Sois maudit par ce sang de tous ceux
que

j' aimais ! -

il sourit, admirant sa grâce et sa
colère :

-Djihhan-Arâ ! C' était la volonté de
Dieu

que mon front fût scellé sous ce
bandeau de feu.

Viens, je te couvrirai d' une ombre
tutélaire,

et quel qu' il soit, enfant, j' exaucerai
ton voeu.

Mes mains ont respecté mon père
vénérable.

Ne crains plus. Il vivra, captif mais
honoré,

méditant dans son coeur d' un vain
songe épuré
combien la gloire humaine est prompte
et
périssable.

Que veux-tu d' Alam-Guîr ? J' ai dit, et
je
tiendrai.

-Aurang ! Charge mes bras d' une part
de sa
chaîne ;
c' est là mon plus cher voeu, mon rêve
le plus
beau !

Pour que le vieux Djihan pardonne à
son bourreau,
pour que j' abjure aussi l' amertume et
la haine,

enferme-nous, vivants, en un même
tombeau. -

Alam-Guîr inclina, pensif, sa tête
grave ;

une larme hésita dans son oeil morne et
froid :

-va ! Dit-il, le chemin des forts est le
plus
droit.

Je te savais le coeur d' une vierge et d'
un brave ;

j' attendais ta demande et j' y veux faire
droit. -

or, tu vécus dix ans auprès du vieillard
sombre,

Djihhan-Arâ ! Charmant sa tristesse et
son mal ;

et quand il se coucha dans son caveau

royal,
ton beau corps se flétrit et devint
comme une
ombre,
et l' âme s' envola dans un cri filial.
Ainsi tu disparus, étoile solitaire,
de ce ciel vaste où rien d' aussi pur n' a
brillé ;
ton nom même, ton nom si doux fut
oublié ;
et Dieu seul se souvint, quand tu
quittas la terre,
de l' ange qu' en ce monde il avait
envoyé.

LA FILLE DE L'EMYR 1862

Un beau soir revêt de chaudes couleurs
les massifs touffus pleins d'oiseaux
siffleurs
qui, las de chansons, de jeux, de
querelles,
le col sous la plume, et près de dormir,
écoutent encor doucement frémir
l'onde aux gerbes grêles.
D'un ciel attiédi le souffle léger
dans le sycomore et dans l'oranger
verse en se jouant ses vagues
murmures ;
et sur le velours des gazons épais
l'ombre diaphane et la molle paix
tombent des ramures.

C' est l' heure où s' en vient la vierge
Ayscha
que le vieil émyr, tout le jour, cacha
sous la persienne et les fines toiles,
montrer, seule et libre, aux jalouses
nuits,
ses yeux, charmants, purs de pleurs et
d' ennuis,
tels que deux étoiles.
Son père qui l' aime, Abd-El-Nur-
Eddin,
lui permet d' errer dans ce frais jardin,
quand le jour qui brûle au couchant
décline
et, laissant Cordoue aux dômes d'
argent,
dore, à l' horizon, d' un reflet
changeant,

la haute colline.

Allant et venant, du myrte au jasmin,
elle se promène et songe en chemin.

Blanc, rose, à demi hors de la
babouche,

dans l' herbe et les fleurs brille son
pied nu ;

un air d' innocence, un rire ingénu
flotte sur sa bouche.

Le long des rosiers elle marche ainsi.

La nuit est venue, et, soudain, voici
qu' une voix sonore et tendre la
nomme.

Surprise, Ayscha découvre en
tremblant

derrière elle, calme et vêtu de blanc,
un pâle jeune homme.

Il est noble et grand comme Gabriel

qui mena jadis au septième ciel
l' envoyé d' Allah, le très saint
prophète.

De ses cheveux blonds le rayonnement
l' enveloppe et fait luire chastement
sa beauté parfaite.

Ayscha le voit, l' admire et lui dit :

-jeune homme, salut ! Ton front
resplendit

et tes yeux sont pleins de lueurs
étranges.

Parle, tous tes noms, quels sont-ils ?
Dis-les.

N' es-tu point khalife ? As-tu des
palais ?

Es-tu l' un des anges ? -

le jeune homme alors dit en souriant :

-je suis fils de roi, je viens d' orient ;

mon premier palais fut un toit de
chaume,
mais le monde entier ne peut m'
enfermer.

Je te donnerai, si tu veux m' aimer,
mon riche royaume.

-oui, dit Ayscha, je le veux. Allons !
Mais comment sortir, si nous ne volons
comme les oiseaux ? Moi, je n' ai point
d' ailes ;

et, sous le grand mur de fer hérissé,
Abd-El-Nur-Eddin, mon père, a placé
des gardes fidèles.

-l' amour est plus fort que le fin acier.
Mieux que sur les monts l' aigle
carnassier,
et plus haut, l' amour monte et va sans
trêve.

Qui peut résister à l' amour divin ?

Auprès de l' amour, enfant, tout est
vain

et tout n' est qu' un rêve ! -

maisons, grilles, murs, rentrent dans la
nuit ;

le jardin se trouble et s' évanouit.

Ils s' en vont tous deux à travers la
plaine,

longtemps, bien longtemps, et l' enfant,
hélas !

Sent les durs cailloux meurtrir ses
pieds las

et manque d' haleine.

-ô mon cher seigneur, Allah m' est
témoin

que je t' aime, mais ton royaume est
loin !

Arriverons-nous avant que je meure ?
Mon sang coule, j' ai bien soif et bien
faim ! -

une maison noire apparaît enfin.

-voici ma demeure.

Mon nom est Jésus. Je suis le pêcheur
qui prend dans ses rets l' âme en sa
fraîcheur.

Je t' aime, Ayscha ; calme tes alarmes ;
car, pour enrichir ta robe d' hymen,
vois, j' ai recueilli, fleur de l' Yémen,
ton sang et tes larmes !

Tu me reverras du coeur et des yeux,
et je te réserve, enfant, dans mes cieux,
la vie éternelle après cette terre ! -
parmi les vivants morte désormais,
la vierge Ayscha ne sortit jamais
du noir monastère.

LE CONSEIL DU FAKIR 1862

1.

Vingt cipayes, la main sur leurs
pommeaux fourbis
et le crâne rasé ceint du paliacate,
gardent le vieux Nabab et la begum d'
Arkate ;
autour danse un essaim léger de Lall-

Bibis.

Le mongol, roide et grave en ses riches habits,

égrène un chapelet fait d'ambre de maskate ;

la jeune femme est belle, et sa peau délicate

luit sous la mousseline où brûlent les rubis.

Devant eux, un fakir demi-nu, maigre et sale,

mange en un plat de bois du riz de Mangalor,

assis sur les jarrets au milieu de la salle.

La fange de ses pieds souille la soie et l'or,

et, tandis que l'on danse, il gratte avec

ses
ongles
sa peau rude, en grondant comme un
tigre des
djungles.

2.

-l' aile noire d' Yblis plane sur ton
palais,
Mohammed-Ali-Khan ! Ta fortune est
au faîte,
mais la suprême part que le destin t' a
faite
va t' échoir, ô Nabab, sans beaucoup de

délais.

Tes crimes les plus lourds, tes vices les plus
laid,

hâtent l' heure sinistre et vont clore la
fête.

Allah ! Rien n' est profond, par l' âne
du
prophète !

Comme l' aveuglement sans borne où
tu te plais.

Nabab ! Ta barbe est grise et ta
prudence est
jeune,

et moi, j' ai reconnu la haine et son
dessein

par l' oeil de la prière et l' oreille du
jeûne.

Pourquoi réchauffes-tu le reptile en ton sein,
ô Mohammed ? Voici qu' il siffle et qu' il
t' enlace,
et qu' il cherche à te mordre à la
meilleure
place ! -

3.

Mohammed-Ali-Khan fume,
silencieux,
son hûka bigarré d' arabesques
fleuries ;

mais redressant son front chargé de
pierreries,
la begum, qui tressaille, ouvre tout
grands ses
yeux.

Le fakir dit : -Allah ! Le coeur
capricieux
qu' enveloppe l' encens impur des
flatteries
s' endort au bercement des molles
rêveries
et s' éveille, enflammé d' un songe
ambitieux.

Il n' est pas bon d' errer des regards et
de
l' âme
hors le cercle rigide où vit l' honnêteté,
comme en sa gaîne sombre une

éclatante lame.

Malheur à qui ne sait que l' amour, la
beauté,
la jeunesse qui rit avec sa bouche rose,
fleurissent pour l' enfer quand le sang
les arrose !

4.

-bon fakir, dit le vieux Mohammed, par
Yblis !

Tes paroles sont d' or, autant que ton
silence,
et tiennent de niveau les plats de la
balance ;

mais le livre sans doute est fort noir où
tu lis. -

or la begum, riant comme les bengalis,
et penchant vers l' époux son col plein
d' indolence,

dit : -le saint homme rêve ! -et puis elle
lui

lance

une bourse du bout de ses beaux doigts
polis.

Le filet, enrichi d' une opale de Perse,
sur le pavé de marbre incrusté de métal
sonne et jette un flot d' or qui roule et
se
disperse.

-voici le prix du sang au meurtrier
fatal,

dit le fakir ; maudit soit-il ! Nabab, le

glaive

est hors la gaine : agis avant qu' il ne se lève ! -

5.

Il sort, et Mohammed regarde fixement cette femme au front ceint de grâce et de noblesse,

si calme à son côté, si belle en sa faiblesse,

et dont l' oeil jeune et pur brille si doucement.

Il sourit sous le joug de cet être charmant,

vieux tigre résigné qu' un enfant mène
en laisse,

et repousse bien loin le soupçon qui le
blesse :

quelle bouche dit vrai, si cette bouche
ment ?

Ah ! S' il pouvait, au fond de ce coeur
qu' il ignore,

lire ce qu' il désire et redoute à la fois,
ou le faire vibrer comme un métal
sonore !

Mais il aime, et voici, tel qu' aux jours
d' autrefois,

qu' il sent courir en lui, chauffant sa
rude

écorce,

le sang de sa jeunesse et le sang de sa
force.

6.

La nuit monte et saisit dans ses filets
en feu
les mers, les bois épais, les montagnes,
les
nues ;
des milliers de rumeurs du désert seul
connues
s'envolent puissamment de la terre au
ciel bleu.
L'homme dort. Le sommeil est doux et
côte peu ;
les belles visions y sont les bienvenues,

dit le sage, on y voit danser, vierges et
nues,
les hûris aux yeux noirs qui devancent
tout voeu !

Donc, Mohammed repose au fond du
palais sombre.

La blafarde clarté d' une lampe d'
argent
détache vaguement son front blême de
l' ombre.

Le sang ne coule plus de sa gorge ; et,
nageant,
au milieu d' une pourpre horrible et
déjà froide,
le corps du vieux Nabab gît immobile
et roide.

LE SOMMEIL DE LEÏLAH 1862

Ni bruits d' aile, ni sons d' eau vive, ni murmures ;

la cendre du soleil nage sur l' herbe en fleur,

et de son bec furtif le bengali siffleur boit, comme un sang doré, le jus des mangues mûres.

Dans le verger royal où rougissent les mûres,

sous le ciel clair qui brûle et n' a plus de couleur,

Leïlah, languissante et rose de chaleur, clôt ses yeux aux longs cils à l' ombre

des ramures.

Son front ceint de rubis presse son bras
charmant ;

l'ambre de son pied nu colore
doucement

le treillis emperlé de l'étroite
babouche.

Elle rit et sommeille et songe au bien-
aimé,

telle qu'un fruit de pourpre, ardent et
parfumé,

qui rafraîchit le coeur en altérant la
bouche.

L'OASIS 1858

Derrière les coteaux stériles de Kobbé
comme un bloc rouge et lourd le soleil
est tombé ;

un vol de vautours passe et semble le
poursuivre.

Le ciel terne est rayé de nuages de
cuivre ;

et de sombres lueurs, vers l' est,
traînent encor,

pareilles aux lambeaux de quelque robe
d' or.

Le rugueux Sennaar, jonché de pierres
rousses

qui hérissent le sable ou déchirent les
mousses,

à travers la vapeur de ses marais
malsains

ondule jusqu' au pied des versants
abyssins.

La nuit tombe. On entend les koukals
aux cris aigres.

Les hyènes, secouant le poil de leurs
dos maigres,
de buissons en buissons se glissent en
râlant.

L' hippopotame souffle aux berges du
Nil blanc
et vautre, dans les joncs rigides qu' il
écrase,
son ventre rose et gras tout cuirassé de
vase.

Autour des flaques d' eau saumâtre où
les chakals
par bandes viennent boire, en longeant
les nopals,

l' aigu fourmillement des stridentes
bigaylles

s' épaissit et tournoie au-dessus des
broussailles ;

tandis que, du désert en Nubie emporté,
un vent âcre, chargé de chaude
humidité,

avec une rumeur vague et sinistre, agite
les rudes palmiers-doums où l' ibis fait
son gîte.

Voici ton heure, ô roi du Sennaar, ô
chef

dont le soleil endort le rugissement
bref.

Sous la roche concave et pleine d' os
qui luisent,

contre l' âpre granit tes ongles durs s'
aiguisent.

Arquant tes souples reins fatigués du
repos,
et ta crinière jaune éparse sur le dos,
tu te lèves, tu viens d' un pas
mélancolique
aspirer l' air du soir sur ton seuil
famélique,
et, le front haut, les yeux à l' horizon
dormant,
tu regardes l' espace et rugis
sourdement.

Sur la lividité du ciel la lune froide
de la proche oasis découpe l' ombre
roide,
où, las d' avoir marché par les terrains
bourbeux,
les hommes du Darfour font halte avec
leurs

boeufs.

Ils sont couchés là-bas auprès de la citerne
dont un rayon de lune argente l' onde
terne.

Les uns, ayant mangé le mil et le maïs,
s' endorment en parlant du retour au
pays ;

ceux-ci, pleins de langueur, rêvant de
grasses
herbes,

et le mufle enfoui dans leurs fanons
superbes,
ruminent lentement sur leur lit de
graviers.

à toi la chair des boeufs ou la chair des
bouviers !

Le vent a consumé leurs feux de ronce

sèche ;
ta narine s' emplit d' une odeur vive et
fraîche,
ton ventre bat, la faim hérissé tes
cheveux,
et tu plonges dans l' ombre en quelques
bonds
nerveux.

LES HURLEURS 1855

Le soleil dans les flots avait noyé ses
flammes,
la ville s' endormait aux pieds des

monts brumeux.

Sur de grands rocs lavés d' un nuage
écumeux

la mer sombre en grondant versait ses
hautes lames.

La nuit multipliait ce long
gémissement.

Nul astre ne luisait dans l' immensité
nue ;

seule, la lune pâle, en écartant la nue,
comme une morne lampe oscillait
tristement.

Monde muet, marqué d' un signe de
colère,

débris d' un globe mort au hasard
dispersé,

elle laissait tomber de son orbe glacé
un reflet sépulcral sur l' océan polaire.

Sans borne, assise au nord, sous les
cieux
étouffants,
l' Afrique, s' abritant d' ombre épaisse
et de brume,
affamait ses lions dans le sable qui
fume,
et couchait près des lacs ses troupeaux
d' éléphants.
Mais sur la plage aride, aux odeurs
insalubres,
parmi des ossements de boeufs et de
chevaux,
de maigres chiens, épars, allongeant
leurs museaux,
se lamentaient, poussant des
hurlements lugubres.
La queue en cercle sous leurs ventres

palpitants,
l'oeil dilaté, tremblant sur leurs pattes
fébriles,
accroupis çà et là, tous hurlaient,
immobiles,
et d'un frisson rapide agités par
instants.

L'écume de la mer collait sur leurs
échines
de longs poils qui laissaient les
vertèbres saillir ;
et, quand les flots par bonds les
venaient
assaillir,
leurs dents blanches claquaient sous
leurs rouges
babines.

Devant la lune errante aux livides

clartés,
quelle angoisse inconnue, au bord des
noires ondes,
faisait pleurer une âme en vos formes
immondes ?

Pourquoi gémissiez-vous, spectres
épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurliez
sur les

plages,
après tant de soleils qui ne reviendront
plus,

j' entends toujours, du fond de mon
passé confus,

le cri désespéré de vos douleurs
sauvages !

LA RAVINE SAINT-GILLES 1858

La gorge est pleine d' ombre où, sous
les
bambous grêles,
le soleil au zénith n' a jamais resplendi,
où les filtrations des sources naturelles
s' unissent au silence enflammé de
midi.

De la lave durcie aux fissures
moussues,
au travers des lichens l' eau tombe en
ruisselant,
s' y perd, et, se creusant de soudaines
issues,

germe et circule au fond parmi le gravier blanc.

Un bassin aux reflets d' un bleu noir y repose,

morne et glacé, tandis que, le long des blocs

lourds,

la liane en treillis suspend sa cloche rose,

entre d' épais gazons aux touffes de velours.

Sur les rebords saillants où le cactus éclate,

errant des vétivers aux aloès fleuris,

le cardinal, vêtu de sa plume écarlate,

en leurs nids cotonneux trouble les colibris.

Les martins au bec jaune et les vertes

perruches,
du haut des pics aigus, regardent l' eau
dormir ;
et, dans un rayon vif, autour des noires
ruches,
on entend un vol d' or tournoyer et
frémir.
Soufflant leur vapeur chaude au-dessus
des
arbustes,
suspendus au sentier d' herbe rude
entravé,
des boeufs de Tamatave, indolents et
robustes,
hument l' air du ravin que l' eau vive a
lavé ;
et les grands papillons aux ailes
magnifiques,

la rose sauterelle, en ses bonds
familiers,
sur leur bosse calleuse et leurs reins
pacifiques
sans peur du fouet velu se posent par
milliers.

à la pente du roc que la flamme
pénètre,
le lézard souple et long s' enivre de
sommeil,
et, par instants, saisi d' un frisson de
bien-être,
il agite son dos d' émeraude au soleil.
Sous les réduits de mousse où les
cailles replètes
de la chaude savane évitent les ardeurs,
glissant sur le velours de leurs pattes
discrètes,

l' oeil mi-clos de désir, rampent les
chats
rôdeurs.

Et quelque noir, assis sur un quartier de
lave,
gardien des boeufs épars paissant l'
herbage amer,
un haillon rouge aux reins, fredonne un
air
saklave,
et songe à la grande île en regardant la
mer.

Ainsi, sur les deux bords de la gorge
profonde,
rayonne, chante et rêve, en un même
moment,
toute forme vivante et qui fourmille au
monde ;

mais formes, sons, couleurs, s'arrêtent brusquement.

Plus bas, tout est muet et noir au sein du gouffre,

depuis que la montagne, en émergeant des flots,

rugissante, et par jets de granit et de soufre,

se figea dans le ciel et connut le repos.

à peine une échappée, étincelante et bleue,

laisse-t-elle entrevoir, en un pan du ciel pur,

vers Rodrigue ou Ceylan le vol des paille-en-queue,

comme un flocon de neige égaré dans l'azur.

Hors ce point lumineux qui sur l'onde

palpite,
la ravine s' endort dans l' immobile
nuit ;
et quand un roc miné d' en haut s' y
précipite,
il n' éveille pas même un écho de son
bruit.

Pour qui sait pénétrer, nature, dans tes
voies,
l' illusion t' enserme et ta surface ment :
au fond de tes fureurs, comme au fond
de tes joies,
ta force est sans ivresse et sans
emportement.

Tel, parmi les sanglots, les rires et les
haines,
heureux qui porte en soi, d'
indifférence empli,

un impassible coeur sourd aux rumeurs
humaines,
un gouffre inviolé de silence et d'
oubli !

La vie a beau frémir autour de ce coeur
morne,
muet comme un ascète absorbé par son
dieu ;
tout roule sans écho dans son ombre
sans borne,
et rien n' y luit du ciel, hormis un trait
de feu.

Mais ce peu de lumière à ce néant
fidèle,
c' est le reflet perdu des espaces
meilleurs !

C' est ton rapide éclair, espérance
éternelle,

qui l' éveille en sa tombe et le convie
ailleurs !

LES CLAIRS DE LUNE 1862

1.

C' est un monde difforme, abrupt, lourd
et livide,
le spectre monstrueux d' un univers
détruit

jeté comme une épave à l' océan du
vide,
enfer pétrifié, sans flammes et sans
bruit,
flottant et tournoyant dans l' impassible
nuit.

Autrefois, revêtu de sa grâce première,
globe heureux d' où montait la rumeur
des vivants,
jeune, il a fait ailleurs sa route de
lumière,
avec ses eaux, ses bleus sommets, ses
bois
mouvants,
sa robe de vapeurs mollement
dénouées,
ses millions d' oiseaux chantant par les
nuées,

dans la pourpre du ciel et sur l' aile des vents.

Loin des tièdes soleils, loin des nocturnes gloires,

à travers l' étendue il roule maintenant ;

et voici qu' une mer d' ombre, par gerbes noires,

contre les bords rongés du hideux continent

s' écrase, furieuse, et troue en bouillonnant

le blême escarpement des rugueux promontoires.

Jusqu' au faîte des pics elle jaillit d' un bond,

et, sur leurs escaliers versant ses cataractes,

écume et rejaillit, hors des gouffres
sans fond,
dans l' espace aspergé de ténèbres
compactes.

Et de ces blocs disjoints, de ces
lugubres flots,
de cet écroulement horrible, morne,
immense,
on n' entend rien sortir, ni clameurs ni
sanglots :

le sinistre univers se dissout en silence.
Mais la terre, plus bas, qui rêve et
veille encor
sous le pétillage des solitudes
bleues,
regarde en souriant, à des milliers de
lieues,
la lune, dans l' air pur, tendre son grand

arc d' or.

2.

Au plus creux des ravins emplis de
blocs confus,
de flaques d' eau luisant par endroits
sous les
ombres,
la lune, d' un trait net, sculpte les lignes
sombres
de vieux troncs d' arbres morts roides
comme des
fûts.
Dans les taillis baignés de violents

aromes

qu' une brume attiédie humecte de
sueur,

elle tombe, et blanchit de sa dure lueur
le sentier des lions chasseurs de boeufs
et
d' hommes.

Un rauque grondement monte, roule et
grandit.

Tout un monde effrayé rampe sous les
arbustes ;

une souple panthère arque ses reins
robustes

et de l' autre côté du ravin noir bondit.

Les fragments de bois sec craquent
parmi les

pierres ;

on entend approcher un souffle rude et

sourd

qui halète, et des pas légers près d' un
pas lourd,
des feux luisent au fond d' invisibles
paupières.

Un vieux roi chevelu, maigre, marche
en avant ;

et, flairant la rumeur nocturne qui
fourmille,

le col droit, l' oeil au guet, la farouche
famille,

lionne et lionceaux, suit, les mufles au
vent.

Le père, de ses crins voilant sa tête
affreuse,

hume un parfum subtil dans l' herbe et
les cailloux ;

il hésite et repart, et sa queue au fouet

roux

par intervalles bat ses flancs que la
faim creuse.

Hors du fourré, tous quatre, au faîte du
coteau,

aspirant dans l' air tiède une proie
incertaine,

un instant arrêtés, regardent par la
plaine

que la lune revêt de son blême
manteau.

La mère et les enfants se couchent sur
la ronce,

et le roi de la nuit pousse un
rugissement

qui, d' échos en échos,
mélancoliquement,

comme un grave tonnerre, à l' horizon

s' enfonce.

3.

La mer est grise, calme, immense,
l' oeil vainement en fait le tour.

Rien ne finit, rien ne commence :
ce n' est ni la nuit, ni le jour.

Point de lame à frange d' écume,
point d' étoiles au fond de l' air.

Rien ne s' éteint, rien ne s' allume :
l' espace n' est ni noir, ni clair.

Albatros, pétrels aux cris rudes,
marsouins, souffleurs, tout a fui.

Sur les tranquilles solitudes

plane un vague et profond ennui.
Nulle rumeur, pas une haleine.
La lourde coque au lent roulis
hors de l' eau terne montre à peine
le cuivre de ses flancs polis ;
et, le long des cages à poules,
les hommes de quart, sans rien voir,
regardent, en songeant, les houles
monter, descendre et se mouvoir.
Mais, vers l' est, une lueur blanche,
comme une cendre au vol léger
qui par nappes fines s' épanche,
de l' horizon semble émerger.
Elle nage, pleut, se disperse,
s' épanouit de toute part,
tourbillonne, retombe, et verse
son diaphane et doux brouillard.
Un feu pâle luit et déferle,

la mer frémit, s' ouvre un moment,
et, dans le ciel couleur de perle,
la lune monte lentement.

LES ELEPHANTS 1855

Le sable rouge est comme une mer sans
limite,
et qui flambe, muette, affaissée en son
lit.

Une ondulation immobile remplit
l' horizon aux vapeurs de cuivre où l'
homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions

repus

dorment au fond de l' antre éloigné de
cent lieues,

et la girafe boit dans les fontaines
bleues,

là-bas, sous les dattiers des panthères
connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de
son aile

l' air épais, où circule un immense
soleil.

Parfois quelque boa, chauffé dans son
sommeil,

fait onduler son dos dont l' écaille
étincelle.

Tel l' espace enflammé brûle sous les
cieux clairs.

Mais, tandis que tout dort aux mornes

solitudes,
les éléphants rugueux, voyageurs lents
et rudes,
vont au pays natal à travers les déserts.
D' un point de l' horizon, comme des
masses brunes,
ils viennent, soulevant la poussière, et
l' on voit,
pour ne point dévier du chemin le plus
droit,
sous leur pied large et sûr crouler au
loin les
dunes.
Celui qui tient la tête est un vieux chef.
Son
corps
est gercé comme un tronc que le temps
ronge et

mine ;
sa tête est comme un roc, et l' arc de
son échine
se voûte puissamment à ses moindres
efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa
marche,

il guide au but certain ses compagnons
poudreux ;

et, creusant par derrière un sillon
sablonneux,

les pèlerins massifs suivent leur
patriarche.

L' oreille en éventail, la trompe entre
les dents,

ils cheminent, l' oeil clos. Leur ventre
bat et

fume,

et leur sueur dans l' air embrasé monte
en brume ;
et bourdonnent autour mille insectes
ardents.

Mais qu' importent la soif et la mouche
vorace,
et le soleil cuisant leur dos noir et
plissé ?

Ils rêvent en marchant du pays
délaissé,
des forêts de figuiers où s' abrita leur
race.

Ils reverront le fleuve échappé des
grands monts,
où nage en mugissant l' hippopotame
énorme,
où, blanchis par la lune et projetant
leur forme,

ils descendaient pour boire en écrasant
les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur,
ils

passent

comme une ligne noire, au sable
illimité ;

et le désert reprend son immobilité
quand les lourds voyageurs à l' horizon
s' effacent.

LA FORET VIERGE 1872

Depuis le jour antique où germa sa

semence,
cette forêt sans fin, aux feuillages
houleux,
s'enfonce puissamment dans les
horizons bleus
comme une sombre mer qu'enfle un
soupir immense.

Sur le sol convulsif l'homme n'était
pas né
qu'elle emplissait déjà, mille fois
séculaire,
de son ombre, de son repos, de sa
colère,
un large pan du globe encore décharné.
Dans le vertigineux courant des heures
brèves,
du sein des grandes eaux, sous les
cieux rayonnants,

elle a vu tour à tour jaillir des continents
et d'autres s'engloutir au loin, tels que des rêves.

Les étés flamboyants sur elle ont resplendi,
les assauts furieux des vents l'ont secouée,
et la foudre à ses troncs en lambeaux s'est nouée ;
mais en vain : l'indomptable a toujours reverdi.

Elle roule, emportant ses gorges, ses cavernes,
ses blocs moussus, ses lacs hérissés et fumants

où, par les mornes nuits, geignent les
caïmans
dans les roseaux bourbeux où luisent
leurs
yeux ternes ;
ses gorilles ventrus hurlant à pleine
voix,
ses éléphants gercés comme une vieille
écorce,
qui, rompant les halliers effondrés de
leur force,
s' enivrent de l' horreur ineffable des
bois ;
ses buffles au front plat, irritables et
louches,
enfouis dans la vase épaisse des grands
trous,
et ses lions rêveurs traînant leurs

cheveux roux
et balayant du fouet l' essaim strident
des
mouches ;
ses fleuves monstrueux, débordants,
vagabonds,
tombés des pics lointains, sans noms et
sans
rivages,
qui versent brusquement leurs écumes
sauvages
de gouffre en gouffre avec d'
irrésistibles bonds.
Et des ravins, des rocs, de la fange, du
sable,
des arbres, des buissons, de l' herbe,
incessamment
se prolonge et s' accroît l' ancien

rugissement

qu' a toujours exhalé son sein
impérissable.

Les siècles ont coulé, rien ne s' est
épuisé,

rien n' a jamais rompu sa vigueur
immortelle ;

il faudrait, pour finir, que, trébuchant
sous elle,

la terre s' écroulât comme un vase
brisé.

ô forêt ! Ce vieux globe a bien des ans
à vivre ;

n' en attends point le terme et crains
tout de

demain,

ô mère des lions, ta mort est en
chemin,

et la hache est au flanc de l' orgueil qui
t' enivre.

Sur cette plage ardente où tes rudes
massifs,

courbant le dôme lourd de leur verdure
première,

font de grands morceaux d' ombre
entourés de

lumière

où méditent debout tes éléphants
pensifs ;

comme une irruption de fourmis en
voyage

qu' on écrase et qu' on brûle et qui
marchent toujours,

les flots t' apporteront le roi des
derniers jours,

le destructeur des bois, l' homme au

pâle visage.

Il aura tant rongé, tari jusqu' à la fin
le monde où pullulait sa race
inassouvie,
qu' à ta pleine mamelle où regorge la
vie
il se cramponnera dans sa soif et sa
faim.

Il déracinera tes baobabs superbes,
il creusera le lit de tes fleuves
domptés ;
et tes plus forts enfants fuiront
épouvantés
devant ce vermisseau plus frêle que tes
herbes.

Mieux que la foudre errant à travers tes
fourrés,
sa torche embrasera coteau, vallon et

plaine ;

tu t' évanouiras au vent de son haleine ;
son oeuvre grandira sur tes débris
sacrés.

Plus de fracas sonore aux parois des
abîmes ;
des rires, des bruits vils, des cris de
désespoir.

Entre des murs hideux un
fourmillement noir ;
plus d' arceaux de feuillage aux
profondeurs
sublimes.

Mais tu pourras dormir, vengeance et sans
regret,
dans la profonde nuit où tout doit
redescendre :
les larmes et le sang arroseront ta

cendre,
et tu rejailliras de la nôtre, ô forêt !

LE MANCHY 1858

Sous un nuage frais de claire
mousseline,
tous les dimanches au matin,
tu venais à la ville en manchy de rotin,
par les rampes de la colline.
La cloche de l' église alertement
tintait ;
le vent de mer berçait les cannes ;
comme une grêle d' or, aux pointes des

savanes,
le feu du soleil crépitait.
Le bracelet aux poings, l' anneau sur la
cheville,
et le mouchoir jaune aux chignons,
deux telingas portaient, assidus
compagnons,
ton lit aux nattes de manille.
Ployant leur jarret maigre et nerveux,
et chantant,
souples dans leurs tuniques blanches,
le bambou sur l' épaule et les mains sur
les
hanches,
ils allaient le long de l' étang.
Le long de la chaussée et des varangues
basses
où les vieux créoles fumaient,

par les groupes joyeux des noirs, ils s'
animaient

au bruit des bobres madécasses.

Dans l' air léger flottait l' odeur des
tamarins ;

sur les houles illuminées,

au large, les oiseaux, en d' immenses
traînées,

plongeaient dans les brouillards
marins.

Et tandis que ton pied, sorti de la
babouche,

pendait, rose, au bord du manchy,

à l' ombre des bois-noirs touffus et du
letchi

aux fruits moins pourprés que ta
bouche ;

tandis qu' un papillon, les deux ailes en

fleur,
teinté d' azur et d' écarlate,
se posait par instants sur ta peau
délicate
en y laissant de sa couleur ;
on voyait, au travers du rideau de
batiste,
tes boucles dorer l' oreiller,
et, sous leurs cils mi-clos, feignant de
sommeiller,
tes beaux yeux de sombre améthyste.
Tu t' en venais ainsi, par ces matins si
doux,
de la montagne à la grand' messe,
dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
au pas rythmé de tes hindous.
Maintenant, dans le sable aride de nos
grèves,

sous les chiendents, au bruit des mers,
tu reposes parmi les morts qui me sont
chers,
ô charme de mes premiers rêves !

LE SOMMEIL DU CONDOR 1858

Par delà l' escalier des roides
cordillères,
par delà les brouillards hantés des
aigles noirs,
plus haut que les sommets creusés en
entonnoirs
où bout le flux sanglant des laves

familiales,
l' envergure pendante et rouge par
endroits,
le vaste oiseau, tout plein d' une morne
indolence,
regarde l' Amérique et l' espace en
silence,
et le sombre soleil qui meurt dans ses
yeux froids.

La nuit roule de l' est, où les pampas
sauvages
sous les monts étagés s' élargissent
sans fin ;
elle endort le Chili, les villes, les
rivages,
et la mer Pacifique et l' horizon divin ;
du continent muet elle s' est emparée :
des sables aux coteaux, des gorges aux

versants,
de cime en cime, elle enfle, en
tourbillons
croissants,
le lourd débordement de sa haute
marée.

Lui, comme un spectre, seul, au front
du pic

altier,

baigné d' une lueur qui saigne sur la
neige,

il attend cette mer sinistre qui l'
assiège :

elle arrive, déferle, et le couvre en
entier.

Dans l' abîme sans fond la croix
australe allume

sur les côtes du ciel son phare

constellé.

Il râle de plaisir, il agite sa plume,
il érige son cou musculeux et pelé,
il s' enlève en fouettant l' âpre neige
des Andes,
dans un cri rauque il monte où n' atteint
pas le
vent,
et, loin du globe noir, loin de l' astre
vivant,
il dort dans l' air glacé, les ailes toutes
grandes.

UN COUCHER DE SOLEIL 1872

Sur la côte d' un beau pays,
par delà les flots pacifiques,
deux hauts palmiers épanouis
bercent leurs palmes magnifiques.
à leur ombre, tel qu' un nabab
qui, vers midi, rêve et repose,
dort un grand tigre du Pendj-Ab,
allongé sur le sable rose ;
et, le long des fûts lumineux,
comme au paradis des genèses,
deux serpents enroulent leurs noeuds
dans une spirale de braises.
Auprès, un golfe de satin,
où le feuillage se reflète,
baigne un vieux palais byzantin
de brique rouge et violette.
Puis, des cygnes noirs, par milliers,

l' aile ouverte au vent qui s' y joue,
ourlent, au bas des escaliers,
l' eau diaphane avec leur proue.

L' horizon est immense et pur ;
à peine voit-on, aux cieux calmes,
descendre et monter dans l' azur
la palpitation des palmes.

Mais voici qu' au couchant vermeil
l' oiseau rok s' enlève, écarlate :
dans son bec il tient le soleil,
et des foudres dans chaque patte.

Sur le poitrail du vieil oiseau,
qui fume, pétille et s' embrase,
l' astre coule et fait un ruisseau
couleur d' or, d' ambre et de topaze.

Niagara resplendissant,
ce fleuve s' écroule aux nuées,
et rejaillit en y laissant

des écumes d' éclairs trouées.
Soudain le géant Orion,
ou quelque sagittaire antique,
du côté du septentrion
dresse sa stature athlétique.
Le chasseur tend son arc de fer
tout rouge au sortir de la forge,
et, faisant un pas sur la mer,
transperce le rok à la gorge.
D' un coup d' aile l' oiseau sanglant
s' enfonce à travers l' étendue ;
et le soleil tombe en brûlant,
et brise sa masse éperdue.
Alors des volutes de feu
dévorent d' immenses prairies,
s' élancent, et, du zénith bleu,
pleuvent en flots de pierreries.
Sur la face du ciel mouvant

gisent de flamboyants décombres ;
un dernier jet exhale au vent
des tourbillons de pourpre et d'
ombres ;
et, se dilatant par bonds lourds,
muette, sinistre, profonde,
la nuit traîne son noir velours
sur la solitude du monde.

LA PANTHERE NOIRE 1862

Une rose lueur s' épand par les nuées ;
l' horizon se dentelle, à l' est, d' un vif
éclair ;

et le collier nocturne, en perles
dénouées,

s' égrène et tombe dans la mer.

Toute une part du ciel se vêt de molles
flammes

qu' il agrafe à son faîte étincelant et
bleu.

Un pan traîne et rougit l' émeraude des
lames

d' une pluie aux gouttes de feu.

Des bambous éveillés où le vent bat
des ailes,

des letchis au fruit pourpre et des
cannelliers

pétille la rosée en gerbes d' étincelles,
montent des bruits frais, par milliers.

Et des monts et des bois, des fleurs, des
hautes

mousses,
dans l' air tiède et subtil, brusquement
dilaté,
s' épanouit un flot d' odeurs fortes et
douces,
plein de fièvre et de volupté.
Par les sentiers perdus au creux des
forêts
vierges
où l' herbe épaisse fume au soleil du
matin ;
le long des cours d' eau vive encaissés
dans leurs
berges,
sous de verts arceaux de rotin ;
la reine de Java, la noire chasseresse,
avec l' aube, revient au gîte où ses
petits

parmi les os luisants miaulent de
détresse,

les uns sous les autres blottis.

Inquiète, les yeux aigus comme des
flèches,

elle ondule, épiant l' ombre des
rameaux lourds.

Quelques taches de sang, éparses,
toutes fraîches,

mouillent sa robe de velours.

Elle traîne après elle un reste de sa
chasse,

un quartier du beau cerf qu' elle a
mangé la nuit ;

et sur la mousse en fleur une effroyable
trace

rouge, et chaude encore, la suit.

Autour, les papillons et les fauves

abeilles

effleurent à l' envi son dos souple du
vol ;

les feuillages joyeux, de leurs mille
corbeilles,

sur ses pas parfument le sol.

Le python, du milieu d' un cactus
écarlate,

déroule son écaille, et, curieux témoin,
par-dessus les buissons dressant sa tête
plate,

la regarde passer de loin.

Sous la haute fougère elle glisse en
silence,

parmi les troncs moussus s' enfonce et
disparaît.

Les bruits cessent, l' air brûle, et la
lumière

immense
endort le ciel et la forêt.

L'AURORE 1855

La nue était d' or pâle, et, d' un ciel
doux et frais,
sur les jaunes bambous, sur les rosiers
épais,
sur la mousse gonflée et les safrans
sauvages,
d' étroits rayons filtraient à travers les
feuillages.
Un arôme léger d' herbe et de fleurs

montait ;
un murmure infini dans l' air subtil
flottait :
choeur des esprits cachés, âmes de
toutes choses,
qui font chanter la source et s' entr'
ouvrir les
roses ;
dieux jeunes, bienveillants, rois d' un
monde
enchanté
où s' unissent d' amour la force et la
beauté.
La brume bleue errait aux pentes des
ravines ;
et, de leurs becs pourprés lissant leurs
ailes
fines,

les blonds sénégalis, dans les gérofliers
d' une eau pure trempés, s' éveillaient
par milliers.

La mer était sereine, et sur la houle
claire

l' aube vive dardait sa flèche de
lumière ;

la montagne nageait dans l' air
éblouissant

avec ses verts coteaux de maïs
mûrissant,

et ses cônes d' azur, et ses forêts
bercées

aux brises du matin sur les flots
élançées ;

et l' île, rougissante et lasse du
sommeil,

chantait et souriait aux baisers du

soleil.

ô jeunesse sacrée, irréparable joie,
félicité perdue, où l' âme en pleurs se
noie !

ô lumière, ô fraîcheur des monts
calmes et bleus,
des coteaux et des bois feuillages
onduleux,
aube d' un jour divin, chant des mers
fortunées,
florissante vigueur de mes belles
années...

vous vivez, vous chantez, vous palpitez
encor,
saintes réalités, dans vos horizons d'
or !

Mais, ô nature, ô ciel, flots sacrés,
monts

sublimes,
bois dont les vents amis font murmurer
les cimes,
formes de l' idéal, magnifiques aux
yeux,
vous avez disparu de mon coeur
oublieux !

Et voici que, lassé de voluptés amères,
haletant du désir de mes mille
chimères,
hélas ! J' ai désappris les hymnes d'
autrefois,
et que mes dieux trahis n' entendent
plus ma voix.

LES JUNGLES 1855

Sous l' herbe haute et sèche où le naja
vermeil
dans sa spirale d' or se déroule au
soleil,
la bête formidable, habitante des
jungles,
s' endort, le ventre en l' air, et dilate ses
ongles.

De son mufle marbré qui s' ouvre, un
souffle ardent
fume ; la langue rude et rose va
pendant ;
et sur l' épais poitrail, chaud comme
une fournaise,
passe par intervalle un frémissement d'

aise.

Toute rumeur s' éteint autour de son
repos.

La panthère aux aguets rampe en
arquant le dos ;

le python musculeux, aux écailles d'
agate,

sous les nopals aigus glisse sa tête
plate ;

et dans l' air où son vol en cercle a
flamboyé,

la cantharide vibre autour du roi rayé.

Lui, baigné par la flamme et remuant la
queue,

il dort tout un soleil sous l' immensité
bleue.

Mais l' ombre en nappe noire à l'
horizon descend,

la fraîcheur de la nuit a refroidi son sang ;

le vent passe au sommet des herbes ; il s' éveille,

jette un morne regard au loin, et tend l' oreille.

Le désert est muet. Vers les cours d' eau cachés

où fleurit le lotus sous les bambous penchés,

il n' entend point bondir les daims aux jambes

grêles,

ni le troupeau léger des nocturnes gazelles.

Le frisson de la faim creuse son maigre flanc ;

hérissé, sur soi-même il tourne en

grommelant ;
contre le sol rugueux il s' étire et se
traîne,
flaire l' étroit sentier qui conduit à la
plaine,
et, se levant dans l' herbe avec un
bâillement,
au travers de la nuit miaule tristement.

LE BERNICA 1862

Perdu sur la montagne, entre deux
parois hautes,
il est un lieu sauvage, au rêve

hospitalier,
qui, dès le premier jour, n' a connu que
peu
d' hôtes ;
le bruit n' y monte pas de la mer sur les
côtes,
ni la rumeur de l' homme : on y peut
oublier.
La liane y suspend dans l' air ses belles
cloches
où les frelons, gorgés de miel, dorment
blottis ;
un rideau d' aloès en défend les
approches ;
et l' eau vive qui germe aux fissures
des roches
y fait tinter l' écho de son clair
cliquetis.

Quand l' aube jette aux monts sa rose
bandelette,
cet étroit paradis, parfumé de verdeurs,
au-devant du soleil, comme une
cassolette,
enroule autour des pics la brume
violette
qui, par frais tourbillons, sort de ses
profondeurs.
Si midi, du ciel pur, verse sa lave
blanche,
au travers des massifs il n' en laisse
pleuvoir
que des éclats légers qui vont, de
branche en
branche,
fluides diamants que l' une à l' autre
épanche,

de leurs taches de feu semer le gazon
noir.

Parfois, hors des fourrés, les oreilles
ouvertes,

l'oeil au guet, le col droit, et la rosée
au

flanc,

un cabri voyageur, en quelques bonds
alertes,

vient boire aux cavités pleines de
feuilles vertes,

les quatre pieds posés sur un caillou
tremblant.

Tout un essaim d'oiseaux fourmille,
vole et rôde

de l'arbre aux rocs moussus, et des
herbes aux

fleurs :

ceux-ci trempent dans l' eau leur
poitrail

d' émeraude ;

ceux-là, séchant leur plume à la brise
plus chaude,

se lustrent d' un bec frêle aux bords des
nids

siffleurs.

Ce sont des choeurs soudains, des
chansons

infinies,

un long gazouillement d' appels joyeux
mêlé,

ou des plaintes d' amour à des rires
unies ;

et si douces, pourtant, flottent ces
harmonies,

que le repos de l' air n' en est jamais

troublé.

Mais l' âme s' en pénètre ; elle se
plonge, entière,
dans l' heureuse beauté de ce monde
charmant ;
elle se sent oiseau, fleur, eau vive et
lumière ;
elle revêt ta robe, ô pureté première !
Et se repose en Dieu silencieusement.

LE JAGUAR 1862

Sous le rideau lointain des
escarpements sombres

la lumière, par flots écumeux, semble
choir ;

et les mornes pampas où s'allongent
les ombres

frémissent vaguement à la fraîcheur du
soir.

Des marais hérissés d'herbes hautes et
rudes,

des sables, des massifs d'arbres, des
rochers nus,

montent, roulent, épars, du fond des
solitudes,

de sinistres soupirs au soleil inconnus.

La lune, qui s'allume entre des vapeurs
blanches,

sur la vase d'un fleuve aux sourds
bouillonnements,

froide et dure, à travers l'épais réseau

des
branches,
fait reluire le dos rugueux des caïmans.
Les uns, le long du bord traînant leurs
cuisses
torses,
pleins de faim, font claquer leurs
mâchoires de fer ;
d' autres, tels que des troncs vêtus d'
âpres
écorces,
gisent, entre-bâillant la gueule aux
courants
d' air.
Dans l' acajou fourchu, lové comme un
reptile,
c' est l' heure où, l' oeil mi-clos et le
mufle

en avant,
le chasseur au beau poil flaire une
odeur
subtile,
un parfum de chair vive égaré dans le
vent.

Ramassé sur ses reins musculeux, il
dispose
ses ongles et ses dents pour son oeuvre
de mort ;
il se lisse la barbe avec sa langue rose ;
il laboure l' écorce et l' arrache et la
mord.

Tordant sa souple queue en spirale, il
en fouette
le tronc de l' acajou d' un brusque
enroulement ;
puis sur sa patte roide il allonge la tête,

et, comme pour dormir, il râle doucement.

Mais voici qu' il se tait, et, tel qu' un bloc de

pierre,

immobile, s' affaisse au milieu des rameaux :

un grand boeuf des pampas entre dans la clairière,

corne haute et deux jets de fumée aux naseaux.

Celui-ci fait trois pas. La peur le cloue en place :

au sommet d' un tronc noir qu' il effleure en

passant,

plantés droit dans sa chair où court un froid de

glace,
flambent deux yeux zébrés d' or, d'
agate et de sang.
Stupide, vacillant sur ses jambes
inertes,
il pousse contre terre un mugissement
fou ;
et le jaguar, du creux des branches entr'
ouvertes,
se détend comme un arc et le saisit au
cou.
Le boeuf cède, en trouant la terre de ses
cornes,
sous le choc imprévu qui le force à
plier ;
mais bientôt, furieux, par les plaines
sans bornes
il emporte au hasard son fauve

cavalier.

Sur le sable mouvant qui s'amoncelle
en dune,

de marais, de rochers, de buissons
entravé,

ils passent, aux lueurs blafardes de la
lune,

l'un ivre, aveugle, en sang, l'autre à sa
chair rivé.

Ils plongent au plus noir de l'immobile
espace,

et l'horizon recule et s'élargit
toujours ;

et, d'instant en instant, leur rumeur
qui

s'efface

dans la nuit et la mort enfonce ses
bruits sourds.

EFFET DE LUNE 1862

Sous la nue où le vent qui roule
mugit comme un troupeau de boeufs,
dans l' ombre la mer dresse en foule
les cimes de ses flots bourbeux.
Tous les démons de l' Atlantique,
cheveux épars et bras tordus,
dansent un sabbat fantastique
autour des marins éperdus.
Souffleurs, cachalots et baleines,
mâchant l' écume, ivres de bruit,
mêlent leurs bonds et leurs haleines

aux convulsions de la nuit.
Assiégé d'écumes livides,
le navire, sous ce fardeau,
s'enfonce aux solitudes vides,
creusant du front les masses d'eau.
Il se cabre, tremble, s'incline,
s'enlève de l'océan noir,
et du sommet d'une colline
tournoie au fond d'un entonnoir.
Et nul astre au ciel lourd ne flotte ;
toujours un fracas rauque et dur
d'un souffle égal hurle et sanglote
au travers de l'espace obscur.
Du côté vague où l'on gouverne,
brusquement, voici qu'au regard
s'entr'ouvre une étroite caverne
où palpite un reflet blafard.
Bientôt, du faîte de ce porche

qui se hausse en s' élargissant,
on voit pendre, lugubre torche,
une moitié de lune en sang.
Le vent furieux la travaille,
et l' éparpille quelquefois
en rouges flammèches de paille
contre les géantes parois ;
mais, dans cet antre, à pleines voiles,
le navire, hors de l' enfer,
s' élance au-devant des étoiles,
couvert des baves de la mer.

LES TAUREAUX 1872

Les plaines de la mer, immobiles et
nues,
coupent d' un long trait d' or la
profondeur des nues.
Seul, un rose brouillard, attardé dans
les cieux,
se tord languissamment comme un
grêle reptile
au faîte dentelé des monts silencieux.
Un souffle lent, chargé d' une ivresse
subtile,
nage sur la savane et les versants
moussus
où les taureaux aux poils lustrés, aux
cornes
hautes,
à l' oeil cave et sanglant, musculeux et
bossus,

paissent l' herbe salée et rampante des
côtes.

Deux nègres d' Antongil, maigres, les
reins courbés,
les coudes aux genoux, les paumes aux
mâchoires,
dans l' abêtissement d' un long rêve
absorbés,
assis sur les jarrets, fument leurs pipes
noires.

Mais, sentant venir l' ombre et l' heure
de l' enclos,
le chef accoutumé de la bande
farouche,
une bave d' argent aux deux coins de la
bouche,
tend son mufle camus, et beugle sur les
flots.

LE REVE DU JAGUAR 1872

Sous les noirs acajous, les lianes en fleur,
dans l' air lourd, immobile et saturé de mouches,
pendent, et, s' enroulant en bas parmi les souches,
bercent le perroquet splendide et querelleur,
l' araignée au dos jaune et les singes farouches.
C' est là que le tueur de boeufs et de

chevaux,
le long des vieux troncs morts à l'
écorce moussue,
sinistre et fatigué, revient à pas égaux.
Il va, frottant ses reins musculeux qu' il
bossue ;
et, du mufle béant par la soif alourdi,
un souffle rauque et bref, d' une
 Brusque secousse,
trouble les grands lézards, chauds des
feux de
midi,
dont la fuite étincelle à travers l' herbe
rousse.
En un creux du bois sombre interdit au
soleil
il s' affaisse, allongé sur quelque roche
plate ;

d' un large coup de langue il se lustre la
patte ;
il cligne ses yeux d' or hébétés de
sommeil ;
et, dans l' illusion de ses forces inertes,
faisant mouvoir sa queue et frissonner
ses flancs,
il rêve qu' au milieu des plantations
vertes,
il enfonce d' un bond ses ongles
ruisselants
dans la chair des taureaux effarés et
beuglants.

ULTRA COELOS 1872

Autrefois, quand l' essaim fougueux
des premiers
rêves
sortait en tourbillons de mon coeur
transporté ;
quand je restais couché sur le sable des
grèves,
la face vers le ciel et vers la liberté ;
quand, chargé du parfum des hautes
solitudes,
le vent frais de la nuit passait dans l' air
dormant,
tandis qu' avec lenteur, versant ses flots
moins
rudes,
la mer calme grondait
mélancoliquement ;

quand les astres muets, entrelaçant
leurs
flammes,
et toujours jaillissant de l' espace sans
fin,
comme une grêle d' or pétillaient sur
les lames
ou remontaient nager dans l' océan
divin ;
incliné sur le gouffre inconnu de la vie,
palpitant de terreur joyeuse et de désir,
quand j' embrassais dans une
irrésistible envie
l' ombre de tous les biens que je n' ai
pu saisir ;
ô nuits du ciel natal, parfums des vertes
cimes,
noirs feuillages emplis d' un vague et

long soupir,
et vous, mondes, brûlant dans vos
steppes sublimes,
et vous, flots qui chantiez, près de vous
assoupir !

Ravissements des sens, vertiges
magnétiques
où l' on roule sans peur, sans pensée et
sans voix !

Inertes voluptés des ascètes antiques
assis, les yeux ouverts, cent ans, au
fond des
bois !

Nature ! Immensité si tranquille et si
belle,
majestueux abîme où dort l' oubli
sacré,
que ne me plongeais-tu dans ta paix

immortelle,
quand je n' avais encor ni souffert ni
pleuré ?

Laisant ce corps d' une heure errer à l'
aventure,

par le torrent banal de la foule emporté,
que n' en détachais-tu l' âme en fleur, ô
nature,

pour l' absorber dans ton impassible
beauté ?

Je n' aurais pas senti le poids des ans
funèbres ;

ni sombre, ni joyeux, ni vainqueur, ni
vaincu,

j' aurais passé par la lumière et les
ténèbres,

aveugle comme un dieu : je n' aurais
pas vécu !

Mais, ô nature, hélas ! Ce n' est point
toi qu' on
aime ;
tu ne fais point couler nos pleurs et
notre sang,
tu n' entends point nos cris d' amour ou
d' anathème,
tu ne recules point en nous
éblouissant !
Ta coupe toujours pleine est trop près
de nos
lèvres ;
c' est le calice amer du désir qu' il nous
faut !
C' est le clairon fatal qui sonne dans
nos fièvres :
debout ! Marchez, courez, volez, plus
loin, plus

haut !

Ne vous arrêtez pas, ô larves
vagabondes !

Tourbillonnez sans cesse,
innombrables essaims !

Pieds sanglants, gravissez les degrés d'
or des
mondes !

ô coeurs pleins de sanglots, battez en d'
autres
seins !

Non ! Ce n' était point toi, solitude
infinie,
dont j' écoutais jadis l' ineffable
concert ;

c' était lui qui fouettait de son âpre
harmonie

l' enfant songeur couché sur le sable

désert.

C' est lui qui dans mon coeur éclate et
vibre

encore

comme un appel guerrier pour un
combat nouveau.

Va ! Nous t' obéirons, voix profonde et
sonore,

par qui l' âme, d' un bond, brise le noir
tombeau !

à de lointains soleils allons montrer
nos

chaînes,

allons combattre encor, penser, aimer,
souffrir ;

et, savourant l' horreur des tortures
humaines,

vivons, puisqu' on ne peut oublier ni

mourir !

LE COLIBRI 1855

Le vert colibri, le roi des collines,
voyant la rosée et le soleil clair
luire dans son nid tissé d'herbes fines,
comme un frais rayon s'échappe dans l'
air.

Il se hâte et vole aux sources voisines
où les bambous font le bruit de la mer,
où l'açoka rouge, aux odeurs divines,
s'ouvre et porte au coeur un humide
éclair.

Vers la fleur dorée il descend, se pose,
et boit tant d' amour dans la coupe rose,
qu' il meurt, ne sachant s' il l' a pu tarir.
Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
telle aussi mon âme eût voulu mourir
du premier baiser qui l' a parfumée !

LES MONTREURS 1862

Tel qu' un morne animal, meurtri, plein
de
poussière,
la chaîne au cou, hurlant au chaud
soleil d' été,

promène qui voudra son coeur
ensanglanté
sur ton pavé cynique, ô plèbe
carnassière !

Pour mettre un feu stérile en ton oeil
hébété,

pour mendier ton rire ou ta pitié
grossière,

déchire qui voudra la robe de lumière
de la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma
tombe sans gloire,

dussé-je m'engloutir pour l'éternité
noire,

je ne te vendrai pas mon ivresse ou
mon mal,

je ne livrerai pas ma vie à tes huées,

je ne danserai pas sur ton tréteau banal

avec tes histrions et tes prostituées.

LA CHUTE DES ETOILES 1862

Tombez, ô perles dénouées,
pâles étoiles, dans la mer.
Un brouillard de roses nuées
émerge de l' horizon clair ;
à l' orient plein d' étincelles
le vent joyeux bat de ses ailes
l' onde que brode un vif éclair.
Tombez, ô perles immortelles,
pâles étoiles, dans la mer.
Plongez sous les écumes fraîches

de l' océan mystérieux.

La lumière criblé de flèches
le faîte des monts radieux ;
mille et mille cris, par fusées,
sortent des bois lourds de rosées ;
une musique vole aux cieux.

Plongez, de larmes arrosées,
dans l' océan mystérieux.

Fuyez, astres mélancoliques,
ô paradis lointains encor !

L' aurore aux lèvres métalliques
rit dans le ciel et prend l' essor ;
elle se vêt de molles flammes,
et sur l' émeraude des lames
fait pétiller des gouttes d' or.

Fuyez, mondes où vont les âmes,
ô paradis lointains encor !

Allez, étoiles, aux nuits douces,

aux cieux muets de l' occident.

Sur les feuillages et les mousses
le soleil darde un oeil ardent ;
les cerfs, par bonds, dans les vallées,
se baignent aux sources troublées ;
le bruit des hommes va grondant.

Allez, ô blanches exilées,
aux cieux muets de l' occident.

Heureux qui vous suit, clartés mornes,
ô lampes qui versez l' oubli !

Comme vous, dans l' ombre sans
bornes,

heureux qui roule enseveli !

Celui-là vers la paix s' élance :
haine, amour, larmes, violence,
ce qui fut l' homme est aboli.

Donnez-nous l' éternel silence,
ô lampes qui versez l' oubli !

LA MORT D'UN LION 1862

étant un vieux chasseur altéré de grand air
et du sang noir des boeufs, il avait l'habitude
de contempler de haut les plaines et la mer,
et de rugir en paix, libre en sa solitude.
Aussi, comme un damné qui rôde dans l'enfer,
pour l'inepte plaisir de cette multitude
il allait et venait dans sa cage de fer,

heurtant les deux cloisons avec sa tête rude.

L' horrible sort, enfin, ne devant plus changer,

il cessa brusquement de boire et de manger,

et la mort emporta son âme vagabonde.

ô coeur toujours en proie à la rébellion,
qui tournes, haletant, dans la cage du monde,

lâche, que ne fais-tu comme a fait ce lion ?

MILLE ANS APRES 1872

L' âpre rugissement de la mer pleine d'
ombres,
cette nuit-là, grondait au fond des
gorges noires,
et tout échevelés, comme des spectres
sombres,
de grands brouillards couraient le long
des
promontoires.

Le vent hurleur rompait en convulsives
masses
et sur les pics aigus éventrait les
ténèbres,
ivre, emportant par bonds dans les
lames voraces
les bandes de taureaux aux
beuglements funèbres.

Semblable à quelque monstre énorme,
épileptique,
dont le poil se hérissé et dont la bave
fume,
la montagne, debout dans le ciel
frénétique,
geignait affreusement, le ventre blanc
d'écume.

Et j'écoutais, ravi, ces voix
désespérées.

Vos divines chansons vibraient dans l'
air sonore,
ô jeunesse, ô désirs, ô visions sacrées,
comme un chœur de clairons éclatant à
l'aurore !

Hors du gouffre infernal, sans y rien
laisser d'elle,
parmi ces cris et ces angoisses et ces

fièvres,
mon âme en palpitant s'envolait d'un
coup d'aile
vers ton sourire, ô gloire ! Et votre
arome, ô
lèvres !
La nuit terrible, avec sa formidable
bouche,
disait : -la vie est douce ; ouvre ses
portes
closes ! -
et le vent me disait de son râle
farouche :
-adore ! Absorbe-toi dans la beauté des
choses ! -
voici qu'après mille ans, seul, à travers
les
âges,

je retourne, ô terreur ! à ces heures
joyeuses,
et je n' entends plus rien que les
sanglots sauvages
et l' écroulement sourd des ombres
furieuses.

LE VOEU SUPREME 1862

Certes, ce monde est vieux, presque
autant que
l' enfer.

Bien des siècles sont morts depuis que
l' homme

pleure

et qu' un âpre désir nous consume et
nous leurre,

plus ardent que le feu sans fin et plus
amer.

Le mal est de trop vivre, et la mort est
meilleure,

soit que les poings liés on se jette à la
mer,

soit qu' en face du ciel, d' un oeil
ferme, et

sur l' heure,

foudroyé dans sa force, on tombe sous
le fer.

Toi, dont la vieille terre est avide, je t'
aime,

brûlante effusion du brave et du
martyr,

où l' âme se retrempe au moment de
partir !

ô sang mystérieux, ô splendide
baptême,

puissé-je, aux cris hideux du vulgaire
hébété,

entrer, ceint de ta pourpre, en mon
éternité !

LE SOIR D'UNE BATAILLE 1862

Tels que la haute mer contre les durs
rivages,

à la grande tuerie ils se sont tous rués,

ivres et haletants, par les boulets
troués,
en d' épais tourbillons pleins de
clameurs
sauvages.

Sous un large soleil d' été, de l' aube au
soir,
sans relâche, fauchant les blés, brisant
les
vignes,
longs murs d' hommes, ils ont poussé
leurs sombres
lignes,
et là, par blocs entiers, ils se sont
laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes
féroces,
le souffle au souffle uni, l' oeil de haine

chargé.

Le fer d' un sang fiévreux à l' aise s' est gorgé ;

la cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,

les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,

les poings fermés, serrant les dents, et les

yeux louches,

dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,

aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux ;

et par la morne plaine où tourne un vol
d'oiseaux
le ciel d'un soir sinistre estompe au
loin
leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont
poussés.

Sur le sol bossué de tant de chair
humaine,

aux dernières lueurs du jour on voit à
peine

se tordre vaguement des corps
entrelacés ;

et là-bas, du milieu de ce massacre
immense,

dressant son cou roidi, percé de coups
de feu,

un cheval jette au vent un rauque et

triste adieu

que la nuit fait courir à travers le
silence.

ô boucherie ! ô soif du meurtre !

Acharnement

horrible ! Odeur des morts qui
suffoques et

navres !

Soyez maudits devant ces cent mille
cadavres

et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l' ardent soleil ou sur la
plaine noire,

si, heurtant de leur coeur la gueule du
canon,

ils sont morts, liberté, ces braves, en
ton nom,

béni soit le sang pur qui fume vers ta

gloire !

AUX MORTS 1862

Après l' apothéose, après les gémonies,
pour le vorace oubli marqués du même
sceau,
multitudes sans voix, vains noms, races
finies,
feuilles du noble chêne ou de l' humble
arbrisseau ;
vous dont nul n' a connu les mornes
agonies,
vous qui brûliez d' un feu sacré dès le

berceau,
lâches, saints et héros, brutes, mâles
génies,
ajoutés au fumier des siècles par
monceau ;
ô lugubres troupes des morts, je vous
envie,
si, quand l' immense espace est en
proie à la vie,
léguant votre misère à de vils héritiers,
vous goûtez à jamais, hôtes d' un noir
mystère,
l' irrévocable paix inconnue à la terre,
et si la grande nuit vous garde tout
entiers !

LE DERNIER SOUVENIR 1872

J' ai vécu, je suis mort. -les yeux
ouverts, je
coule
dans l' incommensurable abîme, sans
rien voir,
lent comme une agonie et lourd comme
une foule.
Inerte, blême, au fond d' un lugubre
entonnoir
je descends d' heure en heure et d'
année en année,
à travers le muet, l' immobile, le noir.
Je songe, et ne sens plus. L' épreuve est
terminée.
Qu' est-ce donc que la vie ? étais-je

jeune ou vieux ?

Soleil ! Amour ! -rien, rien. Va, chair abandonnée !

Tournoie, enfonce, va ! Le vide est dans tes

yeux,

et l'oubli s'épaissit et t'absorbe à mesure.

Si je rêvais ! Non, non, je suis bien mort. Tant

mieux.

Mais ce spectre, ce cri, cette horrible blessure ?

Cela dut m'arriver en des temps très anciens.

ô nuit ! Nuit du néant, prends-moi ! -la chose

est sûre :

quelqu' un m' a dévoré le coeur. Je me souviens.

LES DAMNES 1855

La terre était immense, et la nue était morne ;
et j' étais comme un mort en ma tombe enfermé,
et j' entendais gémir dans l' espace sans borne
ceux dont le coeur saigna pour avoir trop aimé :
femmes, adolescents, hommes, vierges

pâlies,
nés aux siècles anciens, enfants des
jours
nouveaux,
qui, rongés de désirs et de mélancolies,
se dressaient devant moi du fond de
leurs tombeaux.
Plus nombreux que les flots amoncelés
aux grèves,
dans un noir tourbillon de haine et de
douleurs,
tous ces suppliciés des impossibles
rêves
roulaient, comme la mer, les yeux
brûlés de pleurs.
Et sombre, le front nu, les ailes
flamboyantes,
les flagellant encor de désirs furieux,

derrière le troupeau des âmes
défaillantes
volait le vieil amour, le premier né des
dieux.

De leur plainte irritant la lugubre
harmonie,
lui-même consumé du mal qu' il fait
subir,
il chassait, à travers l' étendue infinie,
ceux qui sachant aimer n' en ont point
su mourir.

Et moi, je me levais de ma tombe
glacée ;
un souffle au milieu d' eux m'
emportait sans retour ;
et j' allais, me mêlant à la course
insensée,
aux lamentations des damnés de l'

amour.

ô morts livrés aux fouets des tardives
déesses,

ô titans enchaînés dans l' érébe éternel,
heureux ! Vous ignoriez ces affreuses
détresses,

et vous n' aviez perdu que la terre et le
ciel !

FIAT NOX 1872

L' universelle mort ressemble au flux
marin

tranquille ou furieux, n' ayant hâte ni

trêve,
qui s' enfle, gronde, roule et va de
grève en grève,
et sur les hauts rochers passe soir et
matin.

Si la félicité de ce vain monde est
brève,
si le jour de l' angoisse est un siècle
sans fin,
quand notre pied trébuche à ce gouffre
divin,
l' angoisse et le bonheur sont le rêve d'
un rêve.

ô coeur de l' homme, ô toi, misérable
martyr,
que dévore l' amour et que ronge la
haine,
toi qui veux être libre et qui baises ta

chaîne !

Regarde ! Le flot monte et vient pour
t'engloutir !

Ton enfer va s'éteindre, et la noire
marée

va te verser l'oubli de son ombre
sacrée.

IN EXCELSIS 1872

Mieux que l'aigle chasseur, familier de
la nue,

homme ! Monte par bonds dans l'air
resplendissant.

La vieille terre, en bas, se tait et diminue.

Monte. Le clair abîme ouvre à ton vol puissant
les houles de l' azur que le soleil flagelle.

Dans la brume, le globe, en bas, va s' enfonçant.

Monte. La flamme tremble et pâlit, le ciel gèle,
un crépuscule morne étreint l' immensité.

Monte, monte et perds-toi dans la nuit éternelle :

un gouffre calme, noir, informe, illimité,

l' évanouissement total de la matière avec l' inénarrable et pleine cécité.

Esprit ! Monte à ton tour vers l' unique
lumière,
laisse mourir en bas tous les anciens
flambeaux,
monte où la source en feu brûle et
jaillit entière.

De rêve en rêve, va ! Des meilleurs aux
plus
beaux.

Pour gravir les degrés de l' échelle
infinie,
foule les dieux couchés dans leurs
sacrés tombeaux.

L' intelligible cesse, et voici l' agonie,
le mépris de soi-même, et l' ombre, et
le remord,
et le renoncement furieux du génie.

Lumière, où donc es-tu ? Peut-être dans

la mort.

LA MORT DU SOLEIL 1862

Le vent d' automne, aux bruits lointains
des mers
pareil,
plein d' adieux solennels, de plaintes
inconnues,
balance tristement le long des avenues
les lourds massifs rougis de ton sang, ô
soleil !
La feuille en tourbillons s' envole par
les nues ;

et l' on voit osciller, dans un fleuve
vermeil,
aux approches du soir inclinés au
sommeil,
de grands nids teints de pourpre au
bout des
branches nues,
tombe, astre glorieux, source et
flambeau du jour !
Ta gloire en nappes d' or coule de ta
blessure,
comme d' un sein puissant tombe un
suprême amour.
Meurs donc, tu renaîtras ! L' espérance
en est
sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et
la voix

au coeur qui s' est brisé pour la
dernière fois ?

LES SPECTRES 1872

1.

Trois spectres familiers hantent mes
heures
sombres.

Sans relâche, à jamais,

perpétuellement,
du rêve de ma vie ils traversent les
ombres.

Je les regarde avec angoisse et
tremblement.

Ils se suivent, muets comme il convient
aux âmes,

et mon coeur se contracte et saigne en
les

nommant.

Ces magnétiques yeux, plus aigus que
des lames,

me blessent fibre à fibre et filtrent dans
ma

chair ;

la moelle de mes os gèle à leurs
mornes flammes.

Sur ces lèvres sans voix éclate un rire

amer.

Ils m' entraînent, parmi la ronce et les
décombres,
très loin, par un ciel lourd et terne de l'
hiver.

Trois spectres familiers hantent mes
heures
sombres.

2.

Ces spectres ! On dirait en vérité des
morts,
tant leur face est livide et leurs mains
sont

glacées.

Ils vivent cependant : ce sont mes trois remords.

Que ne puis-je tarir le flot de mes pensées,

et dans l' abîme noir et vengeur de l' oubli

noyer le souvenir des ivresses passées !

J' ai brûlé les parfums dont vous m' aviez empli ;

le flambeau s' est éteint sur l' autel en ruines ;

tout, fumée et poussière, est bien enseveli.

Rien ne renaîtra plus de tant de fleurs divines,

car du rosier céleste, hélas ! Sans trop d' efforts,

vous avez bu la sève et tranché les racines.

Ces spectres ! On dirait en vérité des morts !

3.

Les trois spectres sont là qui dardent leurs
prunelles.

Je revois le soleil des paradis perdus !
L' espérance sacrée en chantant bat des ailes.

Et vous, vers qui montaient mes désirs éperdus,

chères âmes, parlez, je vous ai tant aimées !

Ne me rendez-vous plus les biens qui me sont dus ?

Au nom de cet amour dont vous fûtes charmées,

laissez comme autrefois rayonner vos beaux yeux ;

déroulez sur mon coeur vos tresses parfumées !

Mais tandis que la nuit lugubre étreint les cieux,

debout, se détachant de ces brumes mortelles,

les voici devant moi, blancs et silencieux.

Les trois spectres sont là qui dardent leurs

prunelles.

4.

Oui ! Le dogme terrible, ô mon coeur, a
raison.

En vain les songes d' or y versent leurs
délices,
dans la coupe où tu bois nage un secret
poison.

Tout homme est revêtu d' invisibles
cilices ;

et dans l' enivrement de la félicité
la guêpe du désir ravive nos supplices.
Frémirons-nous toujours sous ce vol

irrité ?

N' arracherons-nous point ce dard qui nous torture ?

Ni dans ce monde, ni dans notre éternité.

La vieille illusion fait de nous sa pâture ;

nul captif n' atteindra le seuil de sa prison ;

et la guêpe est au sein de l' immense nature.

Oui ! Le dogme terrible, ô mon coeur, a raison.

LE VENT FROID DE LA NUIT 1855

Le vent froid de la nuit souffle à
travers les
branches
et casse par moments les rameaux
desséchés ;
la neige, sur la plaine où les morts sont
couchés,
comme un suaire étend au loin ses
nappes blanches.
En ligne noire, au bord de l' étroit
horizon,
un long vol de corbeaux passe en rasant
la terre,
et quelques chiens, creusant un tertre
solitaire,
entre-choquent les os dans le rude
gazon.

J' entends gémir les morts sous les
herbes
froissées.

ô pâles habitants de la nuit sans réveil,
quel amer souvenir, troublant votre
sommeil,
s' échappe en lourds sanglots de vos
lèvres glacées ?

Oubliez, oubliez ! Vos coeurs sont
consumés ;
de sang et de chaleur vos artères sont
vides.

ô morts, morts bienheureux, en proie
aux vers
avides,
souvenez-vous plutôt de la vie, et
dormez !

Ah ! Dans vos lits profonds quand je

pourrai
descendre,
comme un forçat vieilli qui voit tomber
ses fers,
que j' aimerai sentir, libre des maux
soufferts,
ce qui fut moi rentrer dans la commune
cendre !

Mais, ô songe ! Les morts se taisent
dans leur
nuit.

C' est le vent, c' est l' effort des chiens
à leur
pâturage,
c' est ton morne soupir, implacable
nature !

C' est mon coeur ulcéré qui pleure et
qui gémit.

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te
dédaigne.

à quoi bon tant de pleurs si tu ne peux
guérir ?

Sois comme un loup blessé qui se tait
pour mourir,
et qui mord le couteau, de sa gueule qui
saigne.

Encore une torture, encore un
battement.

Puis, rien. La terre s' ouvre, un peu de
chair y

tombe ;

et l' herbe de l' oubli, cachant bientôt la
tombe,

sur tant de vanité croît éternellement.

LA DERNIERE VISION 1872

Un long silence pend de l' immobile
nue.

La neige, bossuant ses plis amoncelés,
linceul rigide, étreint les océans gelés.

La face de la terre est absolument nue.

Point de villes, dont l' âge a rompu les
étais,

qui s' effondrent par blocs confus que
mord le lierre.

Des lieux où tournoyait l' active
fourmilière

pas un débris qui parle et qui dise : j'
étais !

Ni sonnantes forêts, ni mers des vents
battues.

Vraiment, la race humaine et tous les
animaux

du sinistre anathème ont épuisé les
maux.

Les temps sont accomplis : les choses
se sont tues.

Comme, du faite plat d' un grand
sépulcre ancien,

la lampe dont blêmit la lueur
vagabonde,

plein d' ennui, palpitant sur le désert du
monde,

le soleil qui se meurt regarde et ne voit
rien.

Un monstre insatiable a dévoré la vie.

Astres resplendissants des cieux, soyez

témoins !

C' est à vous de frémir, car ici-bas, du moins,

l' affreux spectre, la goule horrible est assouvie.

Vertu, douleur, pensée, espérance, remords,

amour qui traversais l' univers d' un coup d' aile,

qu' êtes-vous devenus ? L' âme, qu' a-t-on fait d' elle ?

Qu' a-t-on fait de l' esprit silencieux des morts ?

Tout ! Tout a disparu, sans échos et sans traces,

avec le souvenir du monde jeune et beau.

Les siècles ont scellé dans le même

tombeau

l'illusion divine et la rumeur des races.

ô soleil ! Vieil ami des antiques
chanteurs,

père des bois, des blés, des fleurs et des
rosées,

éteins donc brusquement tes flammes
épuisées,

comme un feu de berger perdu sur les
hauteurs.

Que tardes-tu ? La terre est desséchée
et morte :

fais comme elle, va, meurs ! Pourquoi
survivre

encor ?

Les globes détachés de ta ceinture d'or
volent, poussière éparse, au vent qui les
emporte.

Et, d' heure en heure aussi, vous vous
engloutirez,
ô tourbillonnements d' étoiles
éperdues,
dans l' incommensurable effroi des
étendues,
dans les gouffres muets et noirs des
cieux sacrés !
Et ce sera la nuit aveugle, la grande
ombre
informe, dans son vide et sa stérilité,
l' abîme pacifique où gît la vanité
de ce qui fut le temps et l' espace et le
nombre.

LES REVES MORTS 1872

Vois ! Cette mer si calme a comme un
lourd bélier
effondré tout un jour le flanc des
promontoires,
escaladé par bonds leur fumant
escalier,
et versé sur les rocs, qui hurlent sans
plier,
le frisson écumeux des longues houles
noires.

Un vent frais, aujourd' hui, palpite sur
les eaux ;
la beauté du soleil monte et les
illumine,
et vers l' horizon pur où nagent les

vaisseaux,
de la côte azurée, un tourbillon d'
oiseaux
s' échappe, en arpentant l' immensité
divine.

Mais, parmi les varechs, aux pointes
des îlots,
ceux qu' a brisés l' assaut sans frein de
la
tourmente,
livides et sanglants sous la lourdeur des
flots,
la bouche ouverte et pleine encore de
sanglots,
dardent leurs yeux hagards à travers l'
eau
dormante.

Ami, ton coeur profond est tel que cette

mer

qui sur le sable fin déroule ses volutes :
il a pleuré, rugi comme l' abîme amer,
il s' est rué cent fois contre des rocs de
fer,

tout un long jour d' ivresse et d'
effroyables
lutttes.

Maintenant il reflue, il s' apaise, il s'
abat.

Sans peur et sans désir que l' ouragan
renaisse,

sous l' immortel soleil c' est à peine s'
il bat ;

mais génie, espérance, amour, force et
jeunesse

sont là, morts, dans l' écume et le sang
du

combat.

A L'ITALIE 1862

C' est la marque et la loi du monde
périssable
que rien de grand n' assied, avec
tranquillité,
sur un faîte éternel sa fortune
immuable.

Mais, homme ou nation, nul n' est si
haut porté
qui ne puisse, au plus bas des chutes
magnanimes,

donner un mâle exemple à la postérité.
Toi qui, du passé sombre illuminant les
cimes,
emportais l' âme humaine en ton divin
essor,
ô fille du soleil, mère d' enfants
sublimes !
Martyre au sein meurtri, qui palpites
encor,
toi qui tends vers des cieux muets et
sans mémoire,
dans un sanglot sans fin, muse, tes
lèvres d' or !
Souviens-toi de ces jours sacrés de ton
histoire
où tu menais le choeur des peuples
inhumains
de leur ombre sinistre à ton midi de

gloire ;
où la vie ample et forte emplissait tes
chemins,
où tu faisais jaillir de la terre sonore
d' éclatantes cités écloses sous tes
mains ;
où le viel orient, baigné par ton aurore,
comme ses rois anciens au berceau de
ton dieu,
faisait fumer l' encens à tes pieds qu' il
adore ;
où, le coeur débordant de passions en
feu,
d' Hellas, morte à jamais, tu consolais
le monde ;
où tu courais, versant ta lumière en tout
lieu !
Oh ! Comme tu nageais, jeune, ardente

et féconde,
dans ces flots immortels chers à la
volupté !

Comme tu fleurissais sur la neige de l'
onde !

Les peuples abondaient autour de ta
beauté,

pleins d'amour, allumant leur pensée à
tes flammes,

emportant ton parfum qui leur était
resté !

Comme ils ont écouté tes mille
épithalames !

Comme ils ont salué ce long
enfantement,

cet essaim glorieux de magnifiques
âmes !

Et comme tu disais impérissablement,

sur des modes nouveaux, à la terre
charmée,
t' élançant de l' enfer jusques au
firmament,
des forêts de la Gaule aux sables d'
Idumée,
les anges, les damnés et les pieux
combats
et la tombe d' un dieu de tes chants
embaumée !
Les siècles t' ont connue ; ils ne t'
oublîront pas !
Depuis la sainte Hellas, où donc est la
rivale
qui marqua comme toi l' empreinte de
ses pas ?
Ah ! Les destins t' ont fait une part sans
égale !

Vois ! Dix siècles durant, des vieux soleils au tien,
la nuit silencieuse emplit tout l' intervalle !

Et des esprits sacrés mystérieux lien,
colombe, tu portais sur l' onde universelle

le rameau d' olivier à l' univers ancien !
Qui donc a su tenir, d' une puissance telle,

trempé dans le soleil, ou plus proche des cieux,

le pinceau rayonnant et la lyre immortelle ?

Abeille ! Qui n' a bu ton miel délicieux ?

Reine ! Qui n' a couvert tes pieds d' artiste et

d' ange,
dans un transport sacré, de ses baisers
pieux ?

Mais puisque sur ce globe où tout s'
écroule et

change,
vivante, tu tombas de ce faîte si beau,
est-ce un gémissement qui lavera ta
fange ?

Du jour où le barbare, éteignant ton
flambeau,

ivre de ta beauté, sourd à ton agonie,
t' enferma dans l' opprobre ainsi qu' en
un tombeau,

bercés aux longs accents de ta plainte
infinie,

les peuples se sont fait un charme de
tes pleurs,

tant ta misère auguste est soeur de ton
génie !

Tant tu leur as chanté, dans tes belles
douleurs,

le cantique éternel des races flagellées,
tant l' épine à ton front s' épanouit en
fleurs !

Fais silence, victime aux hymnes
désolées !

Le silence convient aux sublimes
revers,

et l' angoisse terrible a les lèvres
scellées !

Farouche, le front pâle et les yeux
grands ouverts,

laisse se lamenter les nations serviles ;
sois comme une épouvante au
sceptique univers !

Qu' il dise, contemplant de loin tes
mornes villes,
et tes temples muets, et ton sol
infécond,
et toi, tes longs cheveux souillés de
cendres viles :

-elle couve son mal en un repos
profond ;

elle ne pleure plus comme un troupeau
d' esclaves ;

et le fouet siffle et mord, et rien ne lui
répond ! -

mais plutôt, Italie ! ô nourrice des
braves !

Sous ce même soleil qui féconda tes
flancs,

ne gis plus, le coeur sombre et les bras
lourds

d' entraves.

De tes plus nobles fils les fantômes
sanglants

assiègent ton sommeil d' impérissables
haines,

et tu songes tout bas : les dieux
vengeurs sont
lents !

Les dieux vengeurs sont morts. Sèche
tes larmes

vaines ;

ouvre le réservoir des outrages
soufferts,

verse les flots stagnants qui dorment
dans tes veines.

Hérissé de fureur tes cheveux par les
airs,

reprends l' ongle et la dent de la louve

du Tibre,
et pousse un cri suprême en secouant
tes fers.

Debout ! Debout ! Agis ! Sois vivante,
sois libre !

Quoi ! L' oppresseur stupide aux
trionphants

hourras

respire encor ton air qui parfume et qui
vibre !

Tu t' es sentie infâme, ô vierge, entre
ses bras !

Il ronge ton beau front de son impure
écume,

et tu subis son crime, et tu le subiras !

Ah ! Par ton propre sang, ton noble
sang qui fume,

par tes siècles d' opprobre et d'

angoisses sans fin,
par tant de honte bue avec tant d'
amertume ;
par pitié pour tes fils suppliciés en
vain,
par ta chair maculée et ton âme avilie,
par respect pour l' histoire et ton passé
divin ;
si tu ne peux revivre, et si le ciel t'
oublie,
donne à la liberté ton suprême soupir :
lève-toi, lève-toi, magnanime Italie !
C' est l' heure du combat, c' est l' heure
de mourir,
et de voir, au bûcher de tes villes
désertes,
de ton dernier regard la vengeance
accourir !

Car peut-être qu' alors, sourde aux
plaintes
inertes,
mais frappée en plein coeur d' un cri
mâle jeté,
la France te viendra, les deux ailes
ouvertes,
par la route de l' aigle et de la liberté !

REQUIES 1855

Comme un morne exilé, loin de ceux
que j' aimais,
je m' éloigne à pas lents des beaux

jours de ma vie,
du pays enchanté qu' on ne revoit
jamais.

Sur la haute colline où la route dévie
je m' arrête, et vois fuir à l' horizon
dormant
ma dernière espérance, et pleure
amèrement.

ô malheureux ! Crois-en ta muette
détresse :

rien ne refleurira, ton coeur ni ta
jeunesse,
au souvenir cruel de tes félicités.

Tourne plutôt les yeux vers l' angoisse
nouvelle,
et laisse retomber dans leur nuit
éternelle

l' amour et le bonheur que tu n' as point

goûtés.

Le temps n' a pas tenu ses promesses
divines.

Tes yeux ne verront point reverdir tes
ruines ;

livre leur cendre morte au souffle de l'
oubli.

Endors-toi sans tarder en ton repos
suprême,

et souviens-toi, vivant dans l' ombre
enseveli,

qu' il n' est plus dans ce monde un seul
être qui

t' aime.

La vie est ainsi faite, il nous la faut
subir.

Le faible souffre et pleure, et l' insensé
s' irrite ;

mais le plus sage en rit, sachant qu' il
doit
mourir.

Rentre au tombeau muet où l' homme
enfin s' abrite,
et là, sans nul souci de la terre et du
ciel,
repose, ô malheureux, pour le temps
éternel !

PAYSAGE POLAIRE 1878

Un monde mort, immense écume de la
mer,

gouffre d' ombre stérile et de lueurs
spectrales,
jets de pics convulsifs étirés en spirales
qui vont éperdument dans le brouillard
amer.

Un ciel rugueux roulant par blocs, un
âpre enfer
où passent à plein vol les clameurs
sépulcrales,
les rires, les sanglots, les cris aigus, les
râles
qu' un vent sinistre arrache à son
clairon de fer.

Sur les hauts caps branlants, rongés des
flots
voraces,
se roidissent les dieux brumeux des
vieilles races,

congelés dans leur rêve et leur lividité ;
et les grands ours, blanchis par les
neiges
antiques,
çà et là, balançant leurs cous
épileptiques,
ivres et monstrueux, bavent de volupté.

LE CORBEAU 1862

Sérapion, abbé des onze monastères
d' Arsinoë, soumis aux trois règles
austères,
sous Valens, empereur des pays d'

orient,
un soir, se promenait, méditant et
prieux,
silencieux, le long des bas arceaux du
cloître.

Le soleil disparu laissait les ombres
croître
du sein des oasis et des sables déserts ;
les astres s'éveillaient dans le bleu noir
des airs ;
et, si n'était, parfois, du fond des
solitudes,
quelques rugissements de lion, brefs et
rudes,
autour du monastère, en un repos
complet,
et dans le ciel, la nuit vaste se
déroulait.

L'abbé Sérapion, d'un pas lent, sur les dalles,
marchait, faisant sonner le cuir de ses sandales,
anxieux de l'édit impérial, lequel
était une épouvante aux serviteurs du ciel,
ordonnant d'enrôler, par légions subites,
pour la guerre des goths, cent mille cénobites.
Car, en ce temps-là, ceux qui, dans le monde épars,
cherchaient l'oubli du siècle en Dieu,
de toutes parts,
en haute et basse égypte, abondaient,
vieux et

jeunes,
afin d' être sauvés par prières et jeûnes.
Et c' est pourquoi l' édit signé de l'
empereur
emplissait les couvents de trouble et de
terreur ;
et toute chair saignait sous de plus
lourds cilices,
pour désarmer Jésus touché par ces
supplices.

Or l' abbé méditait sur cela, d' un esprit
plein d' angoisse, et priait pour son
troupeau
proscrit,
levant les bras au ciel et disant : -Dieu
m' assiste ! -
mais, comme il s' en allait, le front bas,
l' âme

triste,
dans l' ombre des arceaux voici qu' il
entendit

brusquement une voix très rauque qui
lui dit :

-vénérable seigneur, soyez-moi
pitoyable ! -

et l' abbé se signa, croyant ouïr le
diable,

et ne vit rien, le cloître étant sombre d'
ailleurs.

La voix sinistre dit : -j' ai vu des temps
meilleurs ;

j' ai fait de beaux festins ! Et, par une
loi dure,

aujourd' hui c' est la faim sans trêve
que j' endure ;

or, mon pieux seigneur, n' en soyez

étonné,
j' étais déjà très vieux quand Abraham
est né.

-au nom du roi Jésus, démon ou
créature

qui m' implores avec cette étrange
imposture,

qui que tu sois enfin qui me parles
ainsi,

viens ! Dit l' abbé. -seigneur, dit l'
autre, me

voici. -

et sur la balustrade, aussitôt, une forme
devant Sérapion se laissa choir,
énorme,

un oiseau gauche et lourd, l' aile
ouverte à demi,

mais dont les yeux flambaient sous le

cloître
endormi.

L'abbé vit que c'était un corbeau d'une espèce géante. L'âge avait tordu la corne épaisse du bec, et, par endroits, le corps tout déplumé d'une affreuse maigreur paraissait consumé.

Certes, la foi du moine était vive et robuste ;

il savait que la grâce est le rempart du juste ;

mais, n'ayant jamais eu de telle vision, il se sentit frémir en cette occasion.

Et les yeux de la bête éclairaient les ténèbres,

tandis qu' elle agitait ses deux ailes funèbres.

Sérapion lui dit : -si ton nom est Satan, démon, chien, réprouvé, je te maudis !
Va-t' en !

Par la vertu de christ, le rédempteur des âmes,

je te chasse : retombe aux éternelles flammes ! -

et, ce disant, il fit un grand signe de croix.

-je ne suis point celui, saint abbé, que tu crois,

dit l' oiseau noir, riant d' un sombre et mauvais

rire ;

ne dépense donc point le temps à me maudire.

Je suis né corbeau, maître, et tel que
me voilà,

mais il y a beaucoup de siècles de cela.
La famine me ronge, et je veux de ta
grâce

quelque peu de chair maigre à défaut
de chair grasse.

Seigneur moine, en retour, je te dirai
comment

j'apporte un sûr remède à ton secret
tourment.

-nous ne touchons jamais, selon nos
saintes règles,

aux pâtures des loups, des corbeaux et
des aigles,

dit l'abbé. Va rôder, si tu veux de la
chair,

sur les champs de bataille où

moissonne l' enfer.

Ici, pour réparer ta faim et tes fatigues,
tu n' aurais qu' un morceau de pain noir
et des
figues.

-soit ! Dit le vieil oiseau, je ne suis
point

friand ;

et toute nourriture est bonne au
mendiant

qu' un dur jeûne depuis trois siècles
ronge et
brûle.

-suis-moi donc, dit l' abbé, jusques en
ma

cellule. -

et l' autre, tout joyeux de l' invitation,
par les noirs corridors suivit Sérapion.

Quand il eut dévoré pain dur et figues
sèches,
le corbeau secoua comme un faisceau
de flèches
les plumes de son dos maigre, et,
fermant les yeux,
parut mettre en oubli le moine
soucieux.
Celui-ci, bras croisés sous sa robe
grossière,
regardait fixement la bête carnassière,
et murmurait : -Jésus ! Dépistez, ô
seigneur,
les embûches du diable autour de mon
honneur !
Saints anges ! Tout ceci n' est point
chose
ordinaire.

Que me veut cet oiseau mille fois
centenaire ?

Nul vivant n' a reçu d' hôte plus
singulier.

Abritez-moi, seigneur, sous votre
bouclier ! -

or, tandis que l' abbé méditait de la
sorte,

le corbeau tout à coup lui dit d' une
voix forte :

-je ne dors point, ainsi que vous l' avez
pensé,

vénérable rabbi ; je rêvais du passé,
me demandant de quoi les âmes étaient
faites.

J' ai connu, dans leur temps, tous les
anciens
prophètes

qui, certes, l'ignoraient. -parle sans
blasphémer,
dit le moine, ou l'enfer puisse te
consumer !

Que t'importe, chair vile, inerte
pourriture,
qui rentreras bientôt dans l'aveugle
nature

avec l'argile et l'eau de la pluie et le
vent,

vaine ombre, indifférente aux yeux du
Dieu vivant,

à toi qui n'es que fange avant d'être
poussière,

le royaume où les saints siègent dans la
lumière ?

Le lion, le corbeau, l'aigle, l'âne et le
chien,

qu' est-ce que tout cela dans la mort,
sinon rien ?

-seigneur, dit le corbeau, vous parlez
comme un

homme

sûr de se réveiller après le dernier
somme ;

mais j' ai vu force rois et des peuples
entiers

qui n' allaient point de vie à trépas
volontiers.

à vrai dire, ils semblaient peu certains,
à cette

heure,

de sortir promptement de leur noire
demeure.

En outre, sachez-le, j' en ai mangé
beaucoup,

et leur âme avec eux, maître, du même coup.

-vil païen, dit l'abbé, quand la chair insensible

est morte, l'âme au ciel ouvre une aile invisible.

De sa grâce, aussi bien, Dieu ne t'a point

pourvu

pour voir ce que les saints et les anges ont vu :

les esprits, dans l'azur, comme autant de colombes,

au soleil éternel tournoyant hors des tombes !

Et c'est la vérité. -pour moi, dit le corbeau,

j'en doute fort, n'ayant point reçu ce

flambeau.

Ainsi soit-il ! Pourtant, si la chose est notoire.

Mais vous plaî-t-il d' ouvrir l' oreille à mon

histoire,

seigneur, et de m' entendre en ma confession ?

J' ai, ce soir, grand besoin d' une absolution.

-j' écoute, dit le moine. Heureux qui s' humilie,

car le vrai repentir nous lave et nous délie,

et réjouit le coeur des anges dans les cieux !

-je le prends de très haut, mon maître, étant

très vieux :

en ce temps-là, seigneur abbé, l' eau
solitaire

avait noyé la race humaine avec la
terre,

et, par delà le faite escaladé des monts,
haussait jusques au ciel sa bave et ses
limons.

Ce fut le dernier jour des rois et des
empires

antiques. S' ils étaient meilleurs, s' ils
étaient

pires

que ceux-ci, je ne sais. Leurs vertus ou
leurs

torts

important peu d' ailleurs du moment
qu' ils sont

morts.

-ils étaient fort pervers, dit le moine, et leur

juge

les noya justement dans les eaux du déluge.

C' était un monde impie, où, grâce au suborneur,

la femme séduisit les anges du seigneur.

-j' y consens, dit l' oiseau, ce n' est point mon

affaire,

et celui qui le fit n' avait qu' à le mieux faire.

Toujours est-il qu' il s' en était débarrassé.

Le monde ancien, seigneur, étant donc

trépassé,
l' arche immense flottait depuis
quarante aurores,
et l' océan sans fin, heurtant ses flancs
sonores,
dans la brume des cieux y berçait
lourdement
tout ce qui survivait à l'
engloutissement.

Et j' étais là, parmi les espèces sans
nombre,
et j' attendais mon heure, immobile
dans l' ombre.

Un jour, ayant tari leur vaste réservoir,
les torrents épuisés cessèrent de
pleuvoir ;
le soleil resplendit à l' orient de l'
arche ;

l' abîme décrut : -va ! Me dit le patriarche,
et, si quelque montagne émerge au loin des mers,
apprends-nous qu' Iahvèh pardonne à l' univers. -

je pris mon vol, joyeux de fuir à tire-d' ailes,
et j' allais effleurant les eaux universelles ;
et depuis, je ne sais, n' étant point revenu,
ce que le noir vaisseau de l' homme est devenu.

-ce fut là, dit le moine, une action mauvaise.

-seigneur, dit le corbeau, c' est que, ne vous

déplaise,
aimant à voyager dans ma jeune saison,
je respirais bien mieux au grand air qu'
en prison.

Je vis bientôt, rabbi, poindre des cimes
vertes

qui fumaient au soleil, d' algue épaisse
couvertes ;

et je m' y vins percher sur un grand
cèdre noir,

d' où je pouvais planer dans l' espace et
mieux voir.

Et j' attendis trois jours avec trois nuits
entières.

Et le soleil encore épandit ses lumières,
et je vis que la mer, reprenant son
niveau,

avait laissé renaître un univers

nouveau,
mais vide, tout souillé des écumes
marines,
et comme hérissé d'effroyables ruines.
Au bas de la montagne où j'étais
arrêté,
dormait dans la vapeur une énorme cité
aux murs de terre rouge étagés en
terrasses
et bâtis par le bras puissant des vieilles
races.
écroulés sous le faix des flots
démésurés,
ces murs avaient heurté ces palais
effondrés
où les varechs visqueux, emplis de
coquillages,
pendant le long des toits comme de

noirs
feuillages,
au travers des plafonds tombaient par
blocs
confus,
enlacés en spirale épaisse autour des
fûts,
et faisant des manteaux de limons et de
fanges
aux cadavres géants des rois, enfants
des anges.
Et j' en vis deux, seigneur abbé, debout
encor
sur un trône, et liés avec des chaînes d'
or :
un homme au front superbe, à la haute
stature,
qui, de ses bras nerveux, comme d' une

ceinture,
pressait contre son sein une femme aux
grands yeux
qui semblait contempler son amant
glorieux ;
et je lus sur sa bouche entr' ouverte et
glacée
le bonheur de mourir par ces bras
enlacée.

Lui, le cou ferme et droit, dompté,
mais non vaincu,
et sans peur dans la mort comme il
avait vécu,
avait tout préservé de ce commun
naufnage,
sa beauté, son orgueil, sa force et son
courage.

Autour de la cité muette un lac gisait

où le soleil sinistre avec horreur luisait,
gouffre de vase, plein de colossales
bêtes

inertes et montrant leurs ventres ou
leurs têtes.

Ours, énormes lézards, immenses
éléphants,

à demi submergés par ces flots
étouffants,

grands aigles fatigués de planer dans
les nues

et de ne plus trouver les montagnes
connues,

taureaux ouvrant encor leurs convulsifs
naseaux,

léviathans surpris par la fuite des eaux,
tous les vieux habitants de la terre
féconde

avec l' homme gonflaient au loin la
boue immonde ;
et de chaudes vapeurs s' épandaient
dans les vents.

Or, sachant que les morts sont pâture
aux vivants,
je vécus là, seigneur abbé, beaucoup d'
années,
très joyeux, bénissant les bonnes
destinées
et l' abondant travail de la mer ; car
enfin,
homme ou corbeau, manger est doux
quand on a faim.

Depuis bien des soleils, dans cette
solitude,
je coulais des jours pleins de molle
quiétude,

quand un soir, du sommet de l' arbre
accoutumé,
je vis, vers l' orient brusquement
enflammé,
au sein d' un tourbillon de splendeurs
inconnues,
un fantôme puissant qui venait par les
nues.

Ses ailes battaient l' air immense
autour de lui ;
ses cheveux flamboyaient dans le ciel
ébloui ;
et, les bras étendus, d' une haleine
profonde
il chassait les vapeurs qui pesaient sur
le monde.

Aux limpides clartés de ses regards d'
azur,

l' eau vive étincelait dans le marais
impur
ombragé de roseaux, rougi de fleurs
soudaines ;
les monts brûlaient, bûchers des
dépouilles
humaines ;
et, jaillissant des rocs où leur germe
était clos,
les fleuves nourriciers multipliaient
leurs flots,
épanchant leur fraîcheur aux arides
vallées
toutes chaudes encor des écumes
salées.

Et l' espace tourna dans mes yeux, saint
abbé !

Et, comme un mort, au pied du cèdre je

tombai.

Qui sait combien dura ce long sommeil
sans trêve ?

Mais qu' est-ce que le temps, sinon l'
ombre d' un
rêve ?

Quand je me réveillai, quelques siècles
après,
ce fut sous l' ombre noire et sans fin
des forêts.

Tout avait disparu : la ville aux blocs
superbes

s' était disséminée en poudre sous les
herbes ;

et comme je planais sur les feuillages
verts,

je vis que l' homme avait reconquis l'
univers.

J' entendis des clameurs féroces et
sauvages
de tous les horizons rouler par les
nuages ;
et, du nord au midi, de l' est à l'
occident,
ivres de leur fureur, oeil pour oeil, dent
pour dent,
avec l' âpre sanglot des étreintes
mortelles,
jours et nuits, se heurtaient les nations
nouvelles.
Les traits sifflaient au loin, les masses
aux
noeuds durs
brisaient les fronts guerriers ainsi que
des
fruits mûrs ;

les femmes, les vieillards sanglants
dans la
poussière,
et les petits enfants écrasés sur la
pierre
attestaient que les flots du déluge
récent
avaient purifié le monde renaissant !
Ah ! Ah ! Les blêmes chairs des races
égorgées,
de corbeaux, de vautours et d' aigles
assiégées,
exhalaient leurs parfums dans le ciel
radieux
comme un grand holocauste offert aux
nouveaux
dieux !
-ne t' en réjouis pas, rebut de la

géhenne !

Dit le moine. Aveuglé par l'envie et la haine,

tu n'as pu voir, maudit, dans l'univers ancien,

que les oeuvres du mal et non celles du bien,

et tu ne regardais, ô bête inexorable,

la pauvre humanité que par les yeux du diable !

-hélas ! Je crois, seigneur, en y réfléchissant,

que l'homme a toujours eu soif de son propre sang,

comme moi le désir de sa chair vive ou morte.

C'est un goût naturel qui tous deux nous emporte

vers l'accomplissement de notre double vœu.

Le diable n'y peut rien, maître, non plus que

Dieu ;

et j'estime aussi peu, sans haine et sans envie,

les choses de la mort que celles de la vie.

Dans sa sincérité, voilà mon sentiment, et si j'ai ri, c'était, seigneur, innocemment.

-roi des anges, seigneur Jésus, mon divin

maître !

Dit le moine, liez la langue de ce traître !

Aussi bien il blasphème et raille sans

merci.

-pieux abbé, ne vous irritez point
ainsi :

songez que n' étant rien qu' un peu de
chair sans âme,

je ne puis mériter ni louange, ni
blâme ;

et que, si je me tais, vous conduirez
demain

cent mille moines, casque en tête et
pique en main.

Ce seront de fort beaux guerriers dans
la bataille,

qui verseront un sang béni à chaque
entaille,

et, morts, s' envoleront sans tarder droit
au ciel ;

car, selon vous, rabbi, c' est là l'

essentiel.

-va ! Dit Sérapion, Dieu sans doute
commande,
pour expier mes lourds péchés, que je t'
entende.

Parle donc, et poursuis sans plus
argumenter,
car le temps du salut se perd à t'
écouter.

-maître, les jours passaient ; et j'
avançais en
âge,
ivre du sang versé sur les champs de
carnage,
toujours robuste et fort comme au
siècle lointain
où sur les sombres eaux resplendit le
matin.

Et les hommes croissaient, vivaient,
mouraient,
semblables
à des rêves, amas de choses périssables
que le vent éternel des impassibles
cieux
balayait dans l'oubli morne et
silencieux ;
et les forêts germaient, et rentraient
dans la boue
leurs troncs écartelés où la foudre se
joue,
ne laissant que le sable aride et le
rocher
où je vis la rosée et l'ombre s'
épancher.
Les cités, de porphyre et de ciment
bâties,

s' écroulaient sous mes yeux, pour
jamais englouties ;
les tempêtes vannaient leur poussière,
et la nuit
du néant étouffait le vain nom qui les
suit,
avec le souvenir de leurs langues
antiques
et le sens disparu des pages
granitiques.
Enfin, seigneur abbé, germe
mystérieux
de siècle en siècle éclos, j' ai vu naître
des dieux,
et j' en ai vu mourir ! Les mers, les
monts, les
plaines
en versaient par milliers aux visions

humaines ;
ils se multipliaient dans la flamme et
dans l' air,
les uns armés du glaive et d' autres de l'
éclair,
jeunes et vieux, cruels, indulgents,
beaux,
horribles,
faits de marbre ou d' ivoire, et tantôt
invisibles,
adorés et haïs, et sûrs d' être
immortels !
Et voici que le temps ébranlait leurs
autels,
que la haine grondait au milieu de leurs
fêtes,
que le monde en révolte égorgeait leurs
prophètes,

que le rire insulteur, plus amer que la
mort,
vers l' abîme commun précipitait leur
sort ;
et qu' ils tombaient, honnis, survivant à
leur gloire,
dieux déchus, dans la fosse irrévocable
et noire ;
et d' autres renaissaient de leur cendre,
et toujours
hommes et dieux roulaient dans le
torrent des jours.
Moi, je vivais, voyant ce tourbillon d'
images
se dissiper au vent de mes ailes
sauvages.
Calme, heureux, sans regrets, et ne
reconnaissant

ces spectres qu' a l' odeur de la chair et
du sang.

Je vivais ! Tout mourait par les cieux et
les

mondes ;

je vivais, promenant mes courses
vagabondes

des cimes du Caucase aux cèdres du
Carmel,

de l' univers mobile habitant éternel,

et du banquet immense immuable
convive,

me disant : si tout meurt, c' est afin que
je vive !

Et je vivais ! Ah ! Ah ! Seigneur
Sérapion,

en ces beaux siècles, sauf votre
permission,

si pleins d'écroulements et de
clameurs de guerre,
dans ma félicité je ne prévoyais guère
qu'il viendrait un jour sombre où le
mauvais destin
me frapperait au seuil de mon meilleur
festin,
et que je traînerais, plus de trois cents
années,
au sentier de la faim mes ailes
décharnées.

Maudit soit ce jour-là parmi les jours
passés
et futurs, où m'ont pris ces désirs
insensés !

Maudit soit-il, de l'aube au soir, dans
sa lumière
et son ombre, dans sa chaleur et sa

poussière,
et dans tous les vivants qui virent son
éveil
et le lugubre éclat de son morne soleil
et sa fin ! Oui, maudit soit-il, et qu' il n'
en reste
qu' un souvenir plus sombre encore et
plus funeste,
qui soit, ainsi que lui, septante fois
maudit ! -
le corbeau, hérissant ses plumes, ayant
dit
cet anathème avec beaucoup de
violence,
garda quelques instants un sinistre
silence,
comme accablé d' un lourd désespoir et
d' effroi.

-donc, le bras du très-haut s' est abattu sur toi,
dit le moine, et vengeant d'innombrables victimes,
corbeau hideux, il t' a flagellé de tes crimes ?

-rabbi, dit le corbeau, n' est-il point d' équité
de ne punir jamais qu' un dessein médité,
l' intention mauvaise, et non le fait unique ?

Certes, mon châtement fut une chose inique,
car je ne savais point, maître, et j' obéissais
à ma nature, sans colère et sans excès.

-qu' as-tu fait ? Dit le moine. Achève ?

La nuit
passe
et les astres déjà s' inclinent dans l'
espace.

-seigneur, dit l' oiseau noir agité de
terreur,
ceci m' advint du temps de Tibère,
empereur.

Un jour que je cherchais ma proie
accoutumée
en planant au-dessus des villes d'
Idumée,
un grand vent m' emporta. C' était un
vendredi,
autant qu' il m' en souvienne, et dans l'
après-midi.

Et je vis trois gibets sur la colline
haute,

et trois suppliciés qui pendaient côte à côte.

-miséricorde ! Dit le moine tout en pleurs,

c' était le roi Jésus entre les deux voleurs !

-cette colline, dit l' oiseau, très âpre et nue,

silencieusement se dressait dans la nue.

Un nuage rougi par le soleil couchant, immobile dans l' air poudreux et desséchant,

pesait de tout son poids sur ce morne ossuaire,

comme sur un sépulcre un granit mortuaire.

Et la hauteur était déserte autour des croix

où deux des condamnés hurlaient à
pleines voix
par un râle plus sourd souvent
interrompues,
et se tordaient, ayant les deux cuisses
rompues.

Mais le troisième, maître, une
ouverture au flanc,
attaché par trois clous à son gibet
sanglant,
ceint de ronces, meurtri par les coups
de lanières,
reposait au sortir des angoisses
dernières,
allongeant ses bras morts et ployant les
genoux.
Il était jeune et beau, sa tête aux
cheveux roux

dormait paisiblement sur l' épaule
inclinée ;

et, d' un mystérieux sourire illuminée,
sans regrets, sans orgueil, sans trouble
et sans

effort,

semblait se réjouir dans l' opprobre et
la mort.

Certes, de quelque nom que la terre le
nomme,

celui-là n' était point uniquement un
homme,

car de sa chevelure et de toute sa chair
rayonnait un feu doux, disséminé dans
l' air,

et qui baignait parfois des lueurs de l'
opale

ce cadavre si beau, si muet et si pâle.

Et je le contemplais, n' ayant rien vu de tel
parmi les rois au trône et les dieux sur
l' autel.

-ô Jésus ! Dit l' abbé, levant ses mains
unies,

ô source et réservoir des grâces
infinies,

verbe de Dieu, vrai Dieu, vrai soleil du
vrai

ciel,

vrai rédempteur, qui bus l' hysope avec
le fiel,

et qui voulus, du sang de tes chères
blessures,

de l' antique péché laver les
flétrissures,

ô christ, c' était toi ! Christ ! C' était

ton
corps sacré,
pain des anges, par qui tout sera réparé,
ton corps, seigneur, substance et
nourriture vraies,
avec l' intarissable eau vive de tes
plaies !

C' était ta chair, ô roi Jésus ! Qui
pendait là,
sur ce bois devant qui l' univers
chancela,
sur cet arbre que Dieu de sa rosée
inonde,
et dont le fruit vivant est le salut du
monde !

Mon seigneur ! Par ce prix que nous t'
avons coûté,
gloire au plus haut des cieux et dans l'

éternité

des temps, où pour jamais ta grâce
nous convie,
gloire à toi, christ-Jésus, force, lumière
et vie !

-amen ! Dit le corbeau. Rabbi, vous
parlez bien ;

mais de ceci, pour mon malheur, ne
sachant rien,

je pris très follement mon vol pour
satisfaire

ma faim, comme j' avais coutume de le
faire.

-maudit ! Cria l' abbé, les cheveux
hérissés

d' épouvante, d' horreur et de colère ;
assez !

Saints anges ! As-tu donc, ô bête

sacrilège,
osé toucher la chair trois fois sainte ?
Puissé-je
expier, par mes pleurs et par mon sang,
ce fait
d' avoir ouï parler, Jésus, d' un tel
forfait !
Ce vil mangeur des morts, sur la croix
éternelle
poser sa griffe immonde et refermer
son aile !
ô profanation horrible ! Seigneur
Dieu !
L' inextinguible enfer a-t-il assez de
feu
pour brûler ce corbeau monstrueux et
vorace ?
-maître, dit l' oiseau noir, apaisez-vous,

de
grâce !

Et daignez m' écouter, s' il vous plaît,
jusqu' au bout.

Je volai vers la croix ; mais, hélas ! Ce
fut tout.

Un spectre éblouissant, pareil à ce
grand ange

qui du monde jadis purifiait la fange,
et dont l' éclat me fit tomber inanimé,
abrita le dieu mort de son bras
enflammé ;

et comme je gisais sur la pierre
brûlante,

je l' entendis parler d' une voix grave et
lente.

Et cette voix toujours m' enveloppe, ô
rabbi :

-puisque l' agneau divin désormais a
subi,
plus amers que le fiel et la mort elle-
même,
et l' ineffable outrage et l' opprobre
suprême
d' exciter ton désir en horreur au
tombeau ;
puisque tout est fini par ton oeuvre,
corbeau !
Tu ne mangeras plus, ô bête inassouvie,
qu' après trois cent soixante et dix-sept
ans de
vie. -
et son souffle me prit, comme un grand
tourbillon
fait d' une feuille morte au revers du
sillon,

et me jeta, le corps sanglant, l' aile
meurtrie,

du morne Golgotha par delà Samarie.

-cet ange, dit le moine, était
assurément,

en ceci, beaucoup moins sévère que
clément.

-c' est un supplice étrange et sans nom
que de

vivre

de ce qui fait mourir ! Quand la faim
vous enivre

et vous mord, furieuse, au ventre, que
de voir

quelque festin royal où l' on ne peut s'
asseoir,

et d' errer sans repos entre mille
pâtures,

pour y multiplier sans trêve ses tortures !

Depuis ce jour fatal, mon maître, j' ai jeûné ;

j' ai vainement mordu de mon bec acharné

l' homme sur la poussière et le fruit mûr sur

l' arbre ;

l' un devenait de roc et l' autre était de marbre ;

et, toujours consumé d' angoisse et de désir,

convoitant une proie impossible à saisir,

portant de ciel en ciel ma faim inexorable,

j' ai vécu, maigre, vieux, haletant,

misérable !

Ce fut là mon supplice, et, certe,
immérité.

-le châtement fut bon, dit le moine
irrité.

Repens-toi, sans nier ton infailible
juge.

Quoi ! N' as-tu point, depuis l'
universel déluge,
dans ta faim effroyable à tant d'
hommes gisants,
assez mangé, corbeau, pour jeûner trois
cents ans ?

-on ne se défait point d' une vieille
habitude

sans que l' épreuve, dit le corbeau, ne
soit rude ;

et si vous ne mangiez de sept jours

seulement
vous verriez ce que vaut votre
raisonnement,
eussiez-vous, subissant vos brèves
destinées,
dévorer le festin de mes trois mille
années !

Or voici, grâce à vous, seigneur
Sérapion,
que j' ai fini le temps de l' expiation.
Votre pain était dur, vos figues étaient
sèches,
mais, hier, le Danube était plein de
chairs
fraîches,
et portait à la mer, en un lit de roseaux,
les romains égorgés qui rougissaient
les eaux.

Vivez, rabbi, dans la prière et le silence :

un roi goth a cloué l' édit d' un coup de lance

droit au coeur de Valens, et César est fait Dieu.

Absolvez-moi, seigneur, que je vous dise adieu !

J' ai hâte de revoir le vieux fleuve et ses hôtes.

Vous m' avez écouté, vous connaissez mes fautes ;

absolvez-moi, mon maître, afin que sans retard

de ce festin guerrier je réclame ma part,

et m' abreuve du sang des braves, et renaisse

aussi robuste et fier qu' aux jours de ma
jeunesse !

-seigneur Dieu, qui réglez dans les
hauteurs du

ciel,

donnez-lui, dit l' abbé, le repos
éternel ! -

le corbeau battit l' air de ses ailes
étiques,

et tomba mort le long des dalles
monastiques.

UN ACTE DE CHARITE 1862

Certes, en ce temps-là, le bon pays de France
par le fait de Satan fut très fort éprouvé,
pas un grêle fétu du sol n' ayant levé
et le maigre bétail étant mort de souffrance.

Trois ans passés, un vrai déluge, nuit et jour,
ruisselait par les champs où débordaient les
fleuves.

Or, chacun subissait les communes épreuves,
le bourgeois dans sa ville et le sire en sa tour.

Mais les jacques, seigneur ! Dévorés de famine,

ils vaguaient au hasard le long des
grands chemins,
haillonneux et geignant et se tordant
les mains,
et faisant rebrousser les loupes, rien qu'
à la mine !

L'été durant, tout mal est moindre,
quoique amer ;
on se pouvait encor nourrir, malgré le
diable ;
mais où la chose en soi devenait
effroyable,
sainte vierge ! C'était par les froids de
l'hiver.

De vrais spectres, s'il est un nom dont
on les
nomme,
par milliers, sur la neige, étiques, aux

abois,
râlaient. On entendait se mêler dans les
bois
les cris rauques des chiens aux
hurlements de
l'homme.

C' étaient d' horribles nuits après des
jours
affreux ;

et les plus forts tendaient aux plus
faibles des
pièges ;

et le maudit put voir des repas
sacrilèges

où les enfants d' Adam se dévoraient
entre eux.

Donc, en ces temps damnés, une très
noble dame

vivait en son terroir, près la cité de Meaux.

Quand le pauvre pays fut en proie à ces maux,

une grande pitié s' éveilla dans son âme.

Elle ouvrit ses greniers aux gens saisis de faim,

sacrifia ses boeufs, ses vaches, par centaines,

fondit ses plats d' argent, vendit l' or de ses

chaînes,

donna tant, que tout vint à lui manquer enfin.

Alors, par bonté pure, elle se fit errante ;

elle allait conduisant son monde

exténué,
long troupeau qui n' était jamais
diminué,
car, pour dix qui mouraient, il en
survenait trente.

Mais les villes baissaient les herses,
dans la peur
que la horde affamée engloutît leur
réserve.

En ce siècle, -que Dieu du pareil nous
préserve ! -

les bourgeois avaient plus d' angelots
que de coeur.

Les campagnes étant désertes, tout en
friche,

il fallait en finir. La dame résolut
de délivrer les siens en faisant leur
salut ;

car en charité vraie elle était toujours riche.

Une nuit que six cents mendiants s'étaient mis

à l'abri du grand froid en une vaste grange,

pleine de dévoûment et d'une force étrange,

elle barricada tous ses pauvres amis.

Aux angles du réduit de sapin et de chaume,

versant des pleurs amers, elle alluma du feu :

-j' ai fait ce que j' ai pu, je vous remets à Dieu,

cria-t-elle, et Jésus vous ouvre son royaume ! -

tous passèrent ainsi dans leur éternité ;

prompte mort, d' une paix bienheureuse
suivie.

Pour la dame, en un cloître elle acheva
sa vie.

Que Dieu la juge en son infailible
équité !

LA TETE DU COMTE 1878

Les chandeliers de fer flambent jusqu'
au plafond
où, massive, reluit la poutre
transversale.

On entend crépiter la résine qui fond.

Hormis cela, nul bruit. Toute la gent
vassale,
écuyers, échansons, pages, maures
lippus,
se tient debout et roide autour de la
grand' salle.

Entre les escabeaux et les coffres
trapus
pendent au mur, dépouille aux
sarrazins ravie,
cottes, pavois, cimiers que les coups
ont rompus.

Don Diego, sur la table abondamment
servie,
songe, accoudé, muet, le front contre le
poing,
pleurant sa flétrissure et l' honneur de
sa vie.

Au travers de sa barbe et le long du
pourpoint
silencieusement vont ses larmes
amères,
et le vieux cavalier ne mange et ne boit
point.

Son âme, sans repos, roule mille
chimères :
hauts faits anciens, désir de vengeance,
remords
de tant vivre au delà des forces
éphémères.

Il mâche sa fureur comme un cheval
son mors ;
il pense, se voyant séché par l' âge
aride,
que dans leurs tombeaux froids
bienheureux sont

les morts.

Tous ses fils ont besoin d' éperon, non
de bride,
hors Rui Diaz, pour laver la joue où
saigne, là,
sous l' offense impunie une suprême
ride.

ô jour, jour détestable où l' honneur s'
envola !

ô vertu des aïeux par cet affront
souillée !

ô face que la honte avec deux mains
voila !

Don Diego rêve ainsi, prolongeant la
veillée,
sans ouïr, dans sa peine enseveli, crier
de l' huis aux deux battants la charnière
rouillée.

Don Rui Diaz entre. Il tient de son
poing
meurtrier
par les cheveux la tête à prunelle
hagarde,
et la pose en un plat devant le vieux
guerrier.

Le sang coule, et la nappe en est rouge.
-regarde !

Hausse la face, père ! Ouvre les yeux et
vois !

Je ramène l' honneur sous ton toit que
Dieu garde.

Père ! J' ai relustré ton nom et ton
pavois,
coupé la male langue et bien fauché l'
ivraie. -

le vieux dresse son front pâle et reste

sans voix.

Puis il crie : -ô mon Rui, dis si la chose
est
vraie !

Cache la tête sous la nappe, ô mon
enfant !

Elle me change en pierre avec ses yeux
d'orfraie.

Couvre ! Car mon vieux coeur se
romprait,
étouffant

de joie, et ne pourrait, ô fils, te rendre
grâce,

à toi, vengeur d' un droit que ton bras
sûr défend.

à mon haut bout sieds-toi, cher astre de
ma race !

Par cette tête, sois tête et coeur de

céans.

Aussi bien que je t' aime et t' honore et
t' embrasse.

Vierge et saints ! Mieux que l' eau de
tous les

océans

ce sang noir a lavé ma vieille joue en
flamme.

Plus de jeûnes, d' ennuis, ni de pleurs
malséants !

C' est bien lui ! Je le hais, certe, à me
damner l' âme ! -

Rui dit : -l' honneur est sauf, et sauve la
maison,

et j' ai crié ton nom en enfonçant ma
lame.

Mange, père ! -Diego murmure une
oraison ;

et tous deux, s' asseyant côte à côte à la table,
graves et satisfaits, mangent la venaison,
en regardant saigner la tête lamentable.

L'ACCIDENT DE DON INIGO 1878

Quatre-vingts fidalgos à chevelures rousses,
sur mulets harnachés de cuir fauve et de housses écarlates, s' en vont, fort richement vêtus :

gants parfumés, pourpoints soyeux,
souliers pointus,
triples colliers d' or fin, toques à
plumes blanches,
les vergettes en main et l' escarcelle
aux hanches.

Seul, Rui Diaz De Vivar enfourche,
roide et
fier,

son cheval de bataille enchemisé de
fer.

Il a l' estoc, la lance, et la cotte maillée
qui de la nuque aux reins reluit
ensoleillée,

et, pour garer le casque aux reflets
aveuglants,

un épais capuchon de drap rouge à trois
glands.

La guêpe au vol strident vibre, la
sauterelle
bondit dans l' herbe sèche et rase, le
bruit grêle
des clochettes d' argent tinte, et les
cavaliers
mêlent le rire allègre aux devis
familiers :
ruses de guerre et raptés d' amour, et
pilleries
nocturnes par la ville et dans les
juiveries,
querelles, coups de langue et coups de
merci-dieu ;
mais, immobile en selle et plus ferme
qu' un pieu,
le Rui Diaz ne dit rien, étant d' une
humeur

sombre.

Donc, à travers les champs pierreux qui
n'ont

point d'ombre,

comme il est convenu, tous cheminent
ainsi

pour rendre grâce au roi qui leur a fait
merci

et vient au-devant d'eux avec ses
feudataires,

son alferez-mayor et ses quatre
notaires

chargés de libeller allégeance et
serment,

et trois cents compagnons armés
solidement.

Vers midi, dans la plaine où l'air
poussiéreux

brûle,
don Hernando s' arrête et siège sur sa
mule,
toque en tête, le gant de la main droite
ôté,
et l' autre, du revers, appuyée au côté.
Chacun, après l' hommage et la
mercuriale,
va mettre un prompt baiser sur la
dextre royale ;
mais, lenteur ou dédain, le grave
aventurier,
Rui Diaz ne descend point de son haut
destrier.

Alors don Inigo Lopez, porte-bannière
de Castille, d' humeur rogue et fort
rancunière,
dont les rudes aïeux soutinrent sur les

monts

les assauts de thâriq et de ses noirs démons,

très fier, conséquemment, de sa vieille lignée,

voyant un tel orgueil, en a l' âme indignée.

Or, il pique des deux, et, dressé sur l' arçon,

fait à Rui De Vivar âprement la leçon,

d' un geste violent et bref, à pleine gorge,

et l' oeil plus allumé qu' un charbon dans la forge :

-à bas ! à bas, don Rui ! C' est votre tour.

Vrai dieu !

Ce cadet se croit-il issu de trop bon

lieu

pour faire ce que fait, sans regret ni grimace,

tout riche-homme portant bannière, épée et masse,

possédant vassaux, terre, honneurs et droits

entiers ?

Sait-il, ce détrousseur de gens, fils de routiers,

si n' était notre sire et sa miséricorde,

qu' on ne lui doit, en toute équité, qu' une corde,

ou qu' un vil couperet pour lui scier le cou ?

à bas ! Ne tranchez pas du hautain et du fou,

parce qu' impunément, soit dit à notre

honte,
vous avez, d' aventure, occis le vaillant
comte
Lozano, qui fut, certe, un des meilleurs
soutiens
de Castille et de Dieu parmi les vieux
chrétiens.

Pour vous, êtes-vous pas more ou juif,
ou peut-être
hérétique ? à coup sûr, du moins,
menteur et
traître.

C' est assez d' arrogance et trop d' actes
félons :

faites qu' on vous dédaigne et vous
oublie. Allons !

Il est grand temps. Sinon, par la vierge
et le

pape !

Aussi vrai qu' on me nomme Inigo, je
vous happe

à la jambe, et vous traîne à travers les
cailloux

pour supplier sa grâce et baiser ses
genoux. -

ainsi parle Inigo. Don Rui tire sa lame
et lui fend la cervelle en deux jusques à
l' âme.

L' autre s' abat à la renverse,
éclaboussant

sa mule et le chemin des flaques de son
sang.

Et chacun s' émerveille, et crie, et s'
évertue :

-holà ! -Jésus ! -tombons sur l'
homme !

Alerte ! Tue !

-haut les dagues ! -par dieu ! Toque et crâne,

du coup,

sont fendus jusqu' aux dents. -en avant ! Sus au

loup !

-saint Jacques ! Dit le roi tout surpris, cette épée,

si lourd que soit le poing, est rudement trempée !

Mais ceci m' est fâcheux et j' en suis affligé.

Don Inigo, ce semble, est fort endommagé ;

il gît, blême et muet, et sans doute il expire.

Rengaine ton estoc, don Rui, si tu n' es

pire

que le diable et mahom, très féroces
tous deux.

-voilà ce que l' on gagne aux propos
hasardeux,

dit Rui Diaz. Ce seigneur eut la langue
un

peu vive. -

puis, sans s' inquiéter qu' on le blâme
ou

poursuive,

avec ses fidalgos, devers calatrava,

le bon campeador tourne bride et s' en
va.

LA XIMENA 1878

En Castille, à Burgos, Hernan, le
justicier,
assis, les reins cambrés, dans sa chaise
à dossier,
juge équitablement démêlés et tueries,
foi gardée en Léon, traîtrise en
Asturies,
riches-hommes, chauffés d' avarice,
arrachant
son escarcelle au juif et sa laine au
marchand,
et ceux qui, rendant gorge après leur
équipée,
ont sauvé le chaudron, la bannière et l'
épée.

Or, les arrêts transmis par les scribes,
selon
les formes, au féal aussi bien qu' au
félon,
les massiers dépêchés, les sentences
rendues,
les délinquants ayant payé les sommes
dues,
pour tout clore, il advient que trente
fidalgos
entrent, de deuil vêtus, et par deux
rangs égaux.

La Ximena Gomez marche au centre.
Elle pleure
son père mort pour qui la vengeance est
un leurre.

La sombre cape enclôt de plis roides et
longs

son beau corps alangui, de l' épaule aux talons ;
et, de l' ombre que fait la coiffe et qu' il éclaire,
sort comme un feu d' amour, d' angoisse et de colère.
Devant la chaise haute, en son chagrin cuisant,
elle heurte aux carreaux ses deux genoux, disant :
-seigneur ! Donc, c' est d' avoir vécu sans peur
ni blâme,
que, six mois bien passés, mon père a rendu l' âme
par les mains de celui qui, hardi cavalier,
s' en vient, pour engraisser son faucon

familier,
meurtrir au colombier mes colombes
fidèles
et me teindre la cotte au sang qui coule
d'elles !

Don Rui Diaz De Vivar, cet orgueilleux
garçon,
méprise grandement, et de claire façon,
de tous tes sénéchaux la vaine
chevauchée,
cette meute sans nez sur la piste lâchée,
et qu'il raille, sachant, par flagrantes
raisons,
que tu ne le veux point forcer en ses
maisons.

Suis-je d'un sang si vil, de race tant
obscur,
roi, que du châtement il n'ait souci ni

cure ?

Je te le dis, c' est faire affront à ton
honneur

que de celer le traître à ma haine,
seigneur !

Il n' est point roi, celui qui défaille en
justice,

afin qu' il plaise au fort et que l'
humble pâtisse

sous l' insolente main chaude du sang
versé !

Et toi, plus ne devrais combattre,
cuirassé

ni casqué, manger, boire, et te gaudir
en somme

avec la reine, et dans son lit dormir ton
somme,

puisque ayant quatre fois tes promesses

reçu,
l' espoir de ma vengeance est quatre
fois déçu,
et que d' un homme, ô roi, haut et
puissant naguère,
le plus sage aux cortès, le meilleur
dans la guerre,
tu ne prends point la race orpheline en
merci ! -

la Ximena se tait quand elle a dit ceci.

Hernan répond :

-par Dieu qui juge ! Damoiselle,
ta douloureuse amour explique assez
ton zèle,
et c' est parler fort bien. Fille, tes yeux
si beaux
lairaient aux trépassés roidis dans leurs
tombeaux,

et tes pleurs aux vivants mouilleraient
la
paupière,
eussent-ils sous l'acier des coeurs durs
comme
pierre.

Apaise néanmoins le chagrin qui te
mord.

Si Lozano Gomez, le vaillant comte,
est mort,

songe qu' il offensa d' une atteinte très
grave

l' honneur d' un cavalier de souche
honnête et brave,

plus riche qu' Inigo, plus noble qu'
Abarca,

du vieux Diego Lainez à qui force
manqua.

Le comte est mort d' un coup loyal, et,
tout
l' atteste,
Dieu dans son paradis l' a reçu sans
conteste.
Si je garde don Rui, fille, c' est qu' il
est tien.
Certes, un temps viendra qu' il sera ton
soutien,
changeant détresse en joie et gloire
trionphante. -
puis, cela dit, tous deux entrèrent chez
l' infante.

LA TRISTESSE DU DIABLE 1872

Silencieux, les poings aux dents, le dos
ployé,
enveloppé du noir manteau de ses deux
ailes,
sur un pic hérissé de neiges éternelles,
une nuit, s'arrêta l' antique foudroyé.
La terre prolongeait en bas, immense et
sombre,
les continents battus par la houle des
mers ;
au-dessus flamboyait le ciel plein d'
univers ;
mais lui ne regardait que l' abîme de l'
ombre.
Il était là, dardant ses yeux
ensanglantés
dans ce gouffre où la vie amasse ses

tempêtes,
où le fourmillement des hommes et des
bêtes
pullule sous le vol des siècles irrités.
Il entendait monter les hosannas
serviles,
le cri des égorgeurs, les *te deum* des
rois,
l'appel désespéré des nations en croix
et des justes râlant sur le fumier des
villes.

Ce lugubre concert du mal universel,
aussi vieux que le monde et que la race
humaine,
plus fort, plus acharné, plus ardent que
sa haine,
tourbillonnait autour du sinistre
immortel.

Il remonta d' un bond vers les temps
insondables
où sa gloire allumait le céleste matin,
et, devant la stupide horreur de son
destin,
un grand frisson courut dans ses reins
formidables.
Et se tordant les bras, et crispant ses
orteils,
lui, le premier rêveur, la plus vieille
victime,
il cria par delà l' immensité sublime
où déferle en brûlant l' écume des
soleils :
-les monotones jours, comme une
horrible pluie,
s' amassent, sans l' emplir, dans mon
éternité ;

force, orgueil, désespoir, tout n' est que
vanité ;

et la fureur me pèse, et le combat m'
ennuie.

Presque autant que l' amour la haine m'
a menti :

j' ai bu toute la mer des larmes
infécondes.

Tombez, écrasez-moi, foudres,
monceaux des mondes !

Dans le sommeil sacré que je sois
englouti !

Et les lâches heureux, et les races
damnées,

par l' espace éclatant qui n' a ni fond ni
bord,

entendront une voix disant : Satan est
mort !

Et ce sera ta fin, oeuvre des six
journées !

LES ASCETES 1855

1.

Depuis qu' au joug de fer blanche
esclave enchaînée,
Hellas avait fini sa belle destinée,
et qu' un dernier soupir, un souffle

harmonieux

avait mêlé son ombre aux ombres de
ses dieux,

le César, dévoré d' une soif éternelle,
tarissait le lait pur de l' antique Cybèle.

Pâle, la main sanglante et le coeur
plein d' ennuis,

d' une vague terreur troublant ses
longues nuits,

il écoutait, couché sur la pourpre
romaine,

dans un sombre concert gémir la race
humaine ;

et, tandis que la louve aux mamelles d'
airain

dormait, le dos ployé sous son pied
souverain,

il affamait, hâtant les jours expiatoires,

les lions de l' Atlas au fond des vomitoires.

Inépuisable mer, du sommet des sept monts,

couvrant l' empire entier de ses impurs limons,

nue, horrible, traînant ses voluptés banales,

la débauche menait les grandes saturnales ;

car c' était l' heure sombre où le vieil univers,

ne pouvant oublier son opprobre et ses fers,

gisait sans dieu, sans force, et fatigué de vivre,

comme un lâche qui craint de mourir et s' enivre.

Et c' est alors, plus haut que l' orgie aux
bruits
sourds,
qu' on entendit monter l' appel des
nouveaux jours,
cri d' allégresse et cri d' angoisse, voix
terrible
d' amour désespéré vers le monde
invisible :

2.

-les bruits du siècle ont-ils étouffé
votre voix,
seigneur ? Jusques à quand resterez-

vous en croix ?

En vain vous avez bu l' amertume et la
lie :

le monde se complaît dans sa vieille
folie

et s' attarde en chantant aux pieds de
ses dieux

morts.

Au désert, au désert, les sages et les
forts !

Au désert, au désert, ceux que l' esprit
convie,

ceux qu' a longtemps battus l' orage de
la vie,

ceux que l' impie enivre à ses coupes
de feu,

ceux qui dormaient hier dans le sein de
leur dieu !

Au désert, au désert, les hommes et les femmes !

étouffons dans nos coeurs les voluptés infâmes ;

vers la gloire des cieux éternels déployons

l'extase aux ailes d'or sous la dent des lions.

Multipliez en nous vos douleurs adorables,

seigneur ! Que nous soyons errants et misérables,

qu'un soleil dévorant consume notre chair !

Le mépris nous est doux, l'outrage nous est cher,

pourvu que, gravissant la cime du supplice,

nous puissions jusqu' au bout tarir
votre calice,
et, tout chargés d' opprobre et
couronnés d' affronts,
d' une épine sanglante auréoler nos
fronts !
ô morne solitude, ô grande mer de
sables,
assouvis nos regards de choses
périssables ;
balaye à tous les vents les vieilles
vanités,
la poussière sans nom des dieux et des
cités ;
et pour nous arracher à la matière
immonde,
ouvre ton sein de flamme aux
transfuges du monde !

Fuyons ! Voici venir le jour mystérieux
où, comme un peu de cendre aux quatre
vents des
cieux,
la terre s' en ira par l' espace sublime.
Oh ! Combien rouleront dans le brûlant
abîme !
Mais l' ange par nos noms nous
appellera tous,
et la face de Dieu resplendira pour
nous ! -

3.

ô rêveurs, ô martyrs, vaillantes

créatures,
qui, dans l' effort sacré de vos nobles
natures,
poussiez vers l' idéal un sanglot
éternel,
je vous salue, amants désespérés du
ciel !

Vous disiez vrai : le coeur de l' homme
est mort et
vide,
et la terre maudite est comme un
champ aride
où la ronce inféconde, et qu' on arrache
en vain,
dans le sillon qui brûle étouffe le bon
grain.

Vous disiez vrai : la vie est un mal
éphémère,

et la femme bien plus que la tombe est
amère !

Aussi, loin des cités aux bruits
tumultueux,

avec le crucifix et le bâton noueux,
et du nimbe promis illuminant vos
têtes,

vous fuyiez vers la mort, pâles
anachorètes !

Pour que nul oeil humain ne vous revît
jamais,

vous montiez çà et là sur d' inféconds
sommets,

et, confiant votre âme aux souffles des
orages,

laissez dormir vos os dans les antres
sauvages ;

ou parfois, en songeant, sur le sable

embrasé,
que tout lien charnel ne s' était pas
brisé,
que le siècle quitté recevait vos
hommages,
qu' un tourbillon lointain de vivantes
images
d' un monde trop aimé repeuplait votre
coeur,
que le ciel reculait, que l' homme était
vainqueur ;
troublant de vos sanglots l' implacable
étendue,
vous déchiriez vos flancs d' une main
éperdue,
vous rougissiez le sol du sang des
repentirs ;
et le désert, blanchi d' ossements de

martyrs,
écoutant ses lions remuer vos reliques,
s' emplissait dans la nuit de visions
bibliques.

LE NAZAREEN 1855

Quand le nazaréen, en croix, les mains
clouées,
sentit venir son heure et but le vin
amer,
plein d'angoisse, il cria vers les
sourdes nuées,
et la sueur de sang ruissela de sa chair.

Mais dans le ciel muet de l' infâme
colline

nul n' ayant entendu ce lamentable cri,
comme un dernier sanglot soulevait sa
poitrine,

l' homme désespéré courba son front
meurtri.

Toi qui mourais ainsi dans ces jours
implacables,

plus tremblant mille fois et plus
épouvanté,

ô vivante vertu ! Que les deux
misérables

qui, sans penser à rien, râlaient à ton
côté ;

que pleurais-tu, grande âme, avec tant
d' agonie ?

Ce n' était pas ton corps sur la croix

desséché,
la jeunesse et l' amour, ta force et ton
génie,
ni l' empire du siècle à tes mains
arraché.

Non ! Une voix parlait dans ton rêve, ô
victime !

La voix d' un monde entier, immense
désaveu,
qui te disait : -descends de ton gibet
sublime,

pâle crucifié, tu n' étais pas un dieu !

Tu n' étais ni le pain céleste, ni l' eau
vive !

Inhabile pasteur, ton joug est délié !

Dans nos coeurs épuisés, sans que rien
lui survive,

le dieu s' est refait homme, et l' homme

est oublié !

Cadavre suspendu vingt siècles sur nos
têtes,
dans ton sépulcre vide il faut enfin
rentrer.

Ta tristesse et ton sang assombrissent
nos fêtes ;

l'humanité virile est lasse de pleurer. -
voilà ce que disait, à ton heure
suprême,

l'écho des temps futurs, de l'abîme
sorti ;

mais tu sais aujourd' hui ce que vaut ce
blasphème ;

ô fils du charpentier, tu n' avais pas
menti !

Tu n' avais pas menti ! Ton église et ta
gloire

peuvent, ô rédempteur, sombrer aux
flots mouvants ;
l' homme peut sans frémir rejeter ta
mémoire,
comme on livre une cendre inerte aux
quatre vents ;
tu peux, sur les débris des saintes
cathédrales,
entendre et voir, livide et le front ceint
de fleurs,
se ruer le troupeau des folles
saturnales,
et son rire insulter tes divines
douleurs !
Car tu sièges auprès de tes égaux
antiques,
sous tes longs cheveux roux, dans ton
ciel chaste

et bleu ;
les âmes, en essaims de colombes
mystiques,
vont boire la rosée à tes lèvres de dieu !
Et comme aux jours altiers de la force
romaine,
comme au déclin d' un siècle aveugle et
révolté,
tu n' auras pas menti, tant que la race
humaine
pleurera dans le temps et dans l'
éternité.

LES DEUX GLAIVES 1862

XIe et XIIe siècles.

1.

L'absolution.

Un vieux moine à l'oeil cave, aux
lèvres
ascétiques,
muet, et tel qu'un spectre en ce monde
oublié,
vêtu de laine blanche, en sa stalle
ployé,
tient sa croix pectorale entre ses doigts
étiques.

Sur la face amaigrie et sur le front
blafard

de ce corps épuisé que la tombe
réclame,

éclate la vigueur immortelle de l' âme ;
un indomptable orgueil dort dans ce
froid regard.

Le souci d' un pouvoir immense et
légitime

l' enveloppe. Il se sent rigide, dur, haï.

Il est tel que Moïse, après le Sinaï,
triste jusqu' à la mort de sa tâche
sublime.

Rongé du même feu, sombre du même
ennui,

il savoure à la fois sa gloire et son
supplice,

et couvre l' univers d' un pan de son

cilice.

Ce moine croit. Il sait que le monde est
à lui.

Son siècle étant féroce et violent, mais
lâche,

ayant moins de souci du ciel que de l'
enfer,

il ne le mène point par la corde et le
fer :

sa malédiction frappe mieux que la
hache.

Seul, outragé, proscrit, errant au fond
des bois,

il parle, et tout se tait. Les fronts
deviennent

pâles.

Il sèche avec un mot les sources
baptismales

et fait hors du tombeau blanchir les os
des rois.

La salle est large et basse ; un jour
terne
l' éclaire.

Au dehors neige et vent heurtent les
durs vitraux.

Le silence au dedans, où, sur onze
escabeaux,
des prélats sont assis en rang mi-
circulaire.

Ceux-ci, sous un étroit capuchon rouge
et noir,
et leurs robes couvrant leurs souliers
jusqu' aux
pointes,
immobiles, les yeux fixes et les mains
jointes,

semblent ne rien entendre et semblent
ne rien voir.

Avec ses longs cheveux où l' épine est
mêlée,

de l' arbre de la croix, la plaie ouverte
au flanc,

fantôme douloureux, tout roide et tout
sanglant,

Jésus étend les bras sur la morne
assemblée.

Tête et pieds nus, un homme est là, sur
les genoux,

transi, le dos courbé, pâle d' ignominie.

Ce serf est un César venu de Germanie,
l' empereur dont les rois très chrétiens

sont

jaloux.

Sans dague et sans haubert, la

chevelure rase,
avilissant sa race autant que ses aïeux,
ce chef des braves gît, les larmes dans
les yeux,
sous le pied monacal qu' il baise et qui
l' écrase.

Et César porte envie au pâtre obscur
des monts
qui, de haillons vêtu, sent battre son
coeur libre
et l' air du vaste ciel où son chant
monte et vibre
retremper sa vigueur et gonfler ses
poumons.

-saint père, j' ai péché, dit-il d' une voix
haute ;

j' ai pris une lueur de l' enfer pour
flambeau ;

j' ai profané la crosse et j' ai souillé l'
anneau ;

saint père ! J' ai péché par ma très
grande faute.

J' ai cru, l' épée au poing et le globe en
ma main,

et d' un geste réglant les nations
soumises,

que les choses de Dieu m' étaient aussi
permises ;

le diable pour me perdre a frayé mon
chemin.

J' eusse mieux fait, n' était mon attache
charnelle

et le mauvais orgueil d' envahir mes
voisins,

d' aller vers l' orient chasser les
sarrasins

qui font trôner Mahom sur la tombe
éternelle.

J' ai parjuré ma foi, j' ai menti
grandement
quand j' en donnai parole au siège
apostolique ;
mais, par l' incorruptible et céleste
relique,
par le vrai bois de christ, je tiendrai
mon
serment.

Saint père ! Me voici comme je vins au
monde,
faible et nu, devant toi, mon juge et
mon recours.

J' ai prié sans relâche et jeûné quatre
jours,
je me suis repenti : guéris ma lèpre

immonde.

Roi des âmes, vicaire infallible de Dieu,

toi qui gardes les clefs de la béatitude,
si l' expiation soufferte est assez rude,
grâce ! Sauve ma chair et mon âme du feu ! -

et le César, heurtant les dalles de la tête,

baise les pieds du moine et reste prosterné.

L' autre le laisse faire et dit : -sois pardonné !

La majesté du siège unique est satisfaite.

Ce n' est point devant l' homme impuissant,
faible et vieux,

que l' empereur armé du glaive s'
humilie ;

c' est aux pieds de celui qui lie et qui
délie,

tant que vivra la terre et que luiront les
cieux.

Va donc ! Et souviens-toi de l' heure
où, dans sa
force,

ta haute nef heurta l' inébranlable
écueil ;

souviens-toi, chêne altier, tranché dans
ton

orgueil,

qu' une cendre inféconde emplissait ton
écorce.

Va ! Je t' absous au nom du père, au
nom du fils

et de l' esprit ! -César se relève et
salue ;
il sort. Un flot de honte à son front pâle
afflue,
et le moine humblement baise son
crucifix.

2.

Choeur des évêques.

-le seigneur a maudit le fleuve dans la
source,
la moisson dans le grain, l' homme
dans le berceau ;
et toute chair gémit sans trêve et sans

ressource,
le foudroyé l' ayant marquée avec son
sceau !

Dans le plus innocent dort le germe d'
un crime ;

toute joie est un piège où trébuche le
coeur ;

toute babel ne croît qu' au penchant de
l' abîme

où le vaincu sanglant entraîne le
vainqueur.

Mais, ô phare allumé dans notre nuit
immense,

ô siège de l' apôtre, ô magnifique autel,
si tout languit et meurt, renaît et

recommence,

toi seul es immuable et toi seul
immortel !

Comme les sombres flots contre un
haut
promontoire,
cap céleste, tu vois les siècles furieux
s'écrouler en écume au gouffre
expiatoire,
sitôt qu'ils ont touché tes pieds
mystérieux !

Car tu germais au fond des temps que
Dieu domine,
aux entrailles de l'âme humaine
enraciné !

Et, pour jaillir un jour, la volonté
divine
te conçut bien avant que le monde fût
né !

Que te font, roc sacré, vers qui volent
les âmes,

les aveugles assauts des peuples et des rois ?

Plus épaisse est leur nuit, plus vives sont tes flammes !

Leurs ongles et leurs dents s' usent à tes parois.

Et quand, plein de fureurs, de stupides huées,

tout l' enfer t' escalade en légions de feu,

s' il monte, tu grandis par delà les nuées,

jusqu' aux astres, jusqu' aux anges, jusques à Dieu !

Du sang des bienheureux mille fois arrosée,

cime accessible à l' humble et terrible

au pervers,
la fleur des trois vertus éclôt sous ta
rosée,
et d' un triple parfum embaume l'
univers !
ô saint-siège romain, maître unique et
seul juge,
tel qui croit t' outrager avec impunité,
serf ou César, n' a plus, mort ou vif, de
refuge :
Dieu le frappe en ce monde et dans l'
éternité ! -

3.

Choeur des Césars.

-ô Rome, qu' un vil moine, en ta chaise
curule,
étrangle avec l' étole et marque avec la
croix,
nous nous sommes levés en entendant
ta voix,
vieille reine du monde, épouse du
grand Jule !
Toi qui faisais gronder l' essaim des
légions,
en secouant un pli de ta robe guerrière,
mains jointes, le dos bas, le front dans
la
poussière,
tu t' es accoutumée aux génuflexions !
Ta pourpre s' est changée en blêmes
scapulaires ;

et, livrant son échine au bâton du
berger,

du harnais de l' ânon tu laisses outrager
la louve qu' entouraient les faisceaux
consulaires.

ô ville des héros, pleine de mendiants,
tu prends les os des morts pour
dépouilles opimes,
les macérations sont tes hauts faits
sublimes

sous le fouet orgueilleux des clercs
psalmodiants !

Mais, aux donjons du Rhin et de la
Franconie,

tes hurlements d' angoisse, à travers
nos créneaux

pénétrant notre coeur irrité de tes
maux,

nous ont fait une part dans ton
ignominie.

Le sol impérial tressaille sous nos
chars,

et voici qu' attestant les feuilles
sibyllines,

l'aigle crie et tournoie au front des sept
collines.

Rome, Rome, debout ! Reconnais tes
césars !

Reprends le globe, ô Rome, et le
sceptre et le

glaive,

afin qu' à notre face, après la longue
nuit,

dans son orgueil, sa force et sa gloire et
son

bruit,

l' éternelle cité sur le monde se lève !
Et nous, que conviaient tes cris
désespérés,
l' épée en une main et l' olivier dans l'
autre,
rachetant à jamais ton opprobre et le
nôtre,
nous veillerons, assis sur tes sommets
sacrés ! -

4. **L' agonie.**

Vingt-neuf ans ont passé sur l' homme
et sur

l' empire,
pleins du flux et reflux des sombres
nations,
de combats, de douleurs, de
malédiction.

Le siècle onzième est mort, et l' autre
est déjà pire.

Le grand moine qui vit la force à ses
genoux

et se taire les rois devant sa face
auguste,

dans Salerne a rendu l' âme ferme du
juste,

en attestant celui qui s' immola pour
nous.

Mais son esprit flamboie et brûle de sa
lave

le vieux Victor, Urbain, qui pousse l'

occident

par tourbillons armés contre l' islam
ardent,

et Pascal, le nouvel élu du saint
conclave.

Dans un noir carrefour d' une antique
cité,

au fond d' une mesure où souffle une
âpre bise,

sur la paille mouillée un vieillard
agonise,

sans un être vivant qui veille à son
côté.

Des larmes lentement brûlent sa blême
joue.

étendu sur le dos, l' oeil terne, haletant,
il tressaille et roidit les bras, et par
instant

il parle d' une voix qu' un rôle affreux
enroue :

-à moi, mes chevaliers, mes saxons,
mes
lombards !

Haut la lance et le glaive ! Allemagne,
Italie,

en avant ! Que le cri de César vous
rallie !

Faites flotter au vent les royaux
étendards !

J' ai froid, seigneur Jésus ! Seigneur, je
vous

conjure,

épargnez cette angoisse effroyable à
ma fin...

ô seigneur christ ! Le chef du saint
empire a faim !

Son fils est parricide, et son peuple est
parjure.

Qui m' appelle ? Est-ce toi, mauvais
moine,

qui viens

insulter ton César qui meurt sans
funérailles ?

Va-t' en ! J' ai combattu dans soixante
batailles !

Mes évêques trois fois ont démenti les
tiens.

Mes évêques ! Ils ont élu, sous mon
épée,

le vrai pape, Guibert de Ravenne,
Clément !

Les lâches m' ont trahi depuis
impudemment,

et, ma puissance morte, ils l' ont dite

usurpée.

ô honte ! Et j' ai ployé sous ta verge de fer !

Et me voici, vieux, pauvre, affamé, misérable,

râlant sur ce fumier d' angoisse inénarrable !

Pourquoi ne viens-tu pas, si c' est ici l' enfer ?

Ah ! Tu frappais les oints du seigneur sur leur

trône,

antéchrist ! Moi, j' ai pris ta ville et t' ai chassé

comme un loup par la meute en son antre forcé...

Jésus ! La faim me ronge et l' horreur m' environne ! -

la voix baisse et s' éteint. On entend au
dehors
les maigres chiens, vaguant par la nuit
en
tourmente,
qui flairent tous les seuils de la cité
dormante
et hurlent, comme ils font à la piste des
morts.

La voix reprend : -ah ! Ah ! Les
démons sont en
quête,
les bons limiers que nul n' a surpris en
défaut !
Holà, chiens ! C' est la chair de César
qu' il vous
faut.

Venez, l' heure est propice et la curée

est prête !

Meurs donc, ô mendiant ! Meurs,
excommunié,
qui tenais dans ta main la Germanie et
Rome !

Deux fois sacré, devant le ciel et
devant l'homme,
et que l'homme et le ciel et la terre ont
nié !

Meurs, ô toi qui jadis m'emportais sur
ton aile,
aigle des fiers ottons, puissant, libre et
joyeux !

Le hibou clérical t'a crevé les deux
yeux ;

rentre avec ton vieux maître en la nuit
éternelle ! -

et le vent, déchaîné dans l'ombre des

chemins,
accroît ses tourbillons qu' un sanglot
accompagne ;
et voici qu' il est mort, l' empereur d'
Allemagne,
le vaincu d' Hildebrand, Henry, roi des
romains.

L'AGONIE D'UN SAINT 1862

Les moines, à pas lents, derrière le
prieur
qui portait le ciboire et les huiles
mystiques,

rentrèrent, deux à deux, au cloître
intérieur,
troupeau d' ombres, le long des arcades
gothiques.

Comme en un champ de meurtre, après
l' ardent combat,
le silence se fit dans la morne cellule,
autour du vieil abbé couché sur son
grabat,
rigide, à la lueur de la cire qui brûle.
Un christ d' argent luisait entre ses
maigres doigts,
les yeux, fixes et creux, s' ouvraient
sous le
front lisse,
et le sang, tiède encor, s' égouttait par
endroits
de la poitrine osseuse où mordit le

cilice.

Avec des mots confus que le rôle
achevait,
le moribond, faisant frémir ses lèvres
bl mes,
contemplant sur la table, auprès de son
chevet,
une tête et deux os d'homme, hideux
embl mes.

Contre ce drap de mort d'eau bénite
mouillé,
la face ensevelie en une cape noire,
seul, immobile, et sur la dalle
agenouillé,
un moine grommelait son chapelet d'
ivoire.

Minuit sonna, lugubre, et jeta dans le
vent

ses douze tintements à travers les ogives ;

le bruit sourd de la foudre ébranla le couvent,

et l' éclair fit blanchir les tourelles massives.

Or, relevant la face, après s' être signé, le moine dit, les bras étendus vers le faîte :

-de profundis, ad te, clamavi, domine !
mais, s' il le faut, *amen !* ta volonté soit faite !

Du ciel inaccessible abaisse la hauteur, ouvre donc en entier les portes éternelles,

ô maître ! Et dans ton sein reçois le serviteur

que l' ange de la mort t' apporte sur ses

ailes.

Dévoré de la soif de ton unique amour,
le coeur plein de ta grâce, et marqué de
ton signe,

comme un bon ouvrier, dès le lever du
jour,

tout en sueur, il a travaillé dans ta
vigne.

Ton calice de fiel n' était point épuisé,
pour que sa bouche austère en savourât
la lie ;

et maintenant, seigneur, le voici vieux,
brisé,

haletant de fatigue après l' oeuvre
accomplie.

Vers le divin royaume il tourne enfin
les yeux ;

la mort va dénouer les chaînes de son

âme :

reçois-le donc, ô christ, dans la paix de
tes cieux,

avec la palme d' or et l' auréole en
flamme ! -

la cellule s' emplit d' un livide reflet ;

l' abbé dressa son front humide du saint
chrême,

et le moine effrayé l' entendit qui
parlait

comme en face du juge infailible et
suprême :

-seigneur, vous le savez, mon coeur est
devant

vous,

sourd aux appels du monde et scellé
pour la joie ;

je l' ai percé, vivant, de la lance et des

clous,
je l' ai traîné, meurtri, le long de votre
voie.

Plein de jeunesse, en proie aux sombres
passions,

sous la règle de fer j' ai ployé ma
superbe ;

les richesses du monde et ses
tentations,

j' ai tout foulé du pied comme la fange
et l' herbe ;

Paul m' a commis le glaive, et Pierre
les deux

clés ;

pieds nus, ceint d' une corde, en ma
robe de laine,

j' ai flagellé les forts à mon joug
attelés ;

le clairon de l'archange a reçu mon
haleine.

Ils se sont tous rués du nord sur le
midi,

bandits et chevaliers, princes sans
patrimoine ;

mais le plus orgueilleux comme le plus
hardi

a touché de son front la sandale du
moine !

Et le monde n' étant, ô christ, qu' un
mauvais lieu

d' où montait le blasphème autour de
votre église,

j' ai voué toute chair en holocauste à
Dieu,

et j' ai purifié l' âme à Satan promise.

Seigneur, seigneur ! Parlez, êtes-vous

satisfait ?

La sueur de l'angoisse à mon front
glacé fume.

ô maître, tendez-moi la main si j' ai
bien fait,

car une mer de sang m' entoure et me
consume.

Elle roule et rugit, elle monte, elle
bout.

J' enfonce ! Elle m' aveugle et me
remplit la bouche ;

et sur les flots, Jésus ! Des spectres
sont debout,

et chacun d' eux m' appelle avec un cri
farouche.

Ah ! Je les reconnais, les damnés ! Les
voilà,

ceux d' Alby, de Béziers, de Foix et de

Toulouse,
que le fer pourfendit, que la flamme
brûla,
parce qu' ils outrageaient l' église,
votre épouse !

Sus, à l' assaut ! L' épée aux dents, la
hache au
poing !

Des excommuniés éventrez les
murailles !

Tuez ! à vous le ciel s' ils n' en
réchappent point !

Arrachez tous ces coeurs maudits et ces
entrailles !

Tuez, tuez ! Jésus reconnaîtra les siens.
écrasez les enfants sur la pierre, et les
femmes !

Je vous livre, ô guerriers, ces

pourceaux et ces
chiens,
pour que vous dépeciez leurs cadavres
infâmes !

Gloire au christ ! Les bûchers luisent,
flambeaux hurlants ;
la chair se fend, s'embrase aux os des
hérétiques,
et de rouges ruisseaux sur les charbons
brûlants
fument dans les cieux noirs au bruit des
saints
cantiques !

Dieu de miséricorde, ô justice, ô bonté,
c'est vous qui m'échauffiez du feu de
votre zèle ;
et voici que mon coeur en est
épouvanté,

voici qu' un autre feu dans mes veines
ruisselle !

Alleluia ! L' église a terrassé Satan...
mais j' entends une voix terrible qui me
nomme

et me dit : -loin de moi, fou furieux !
Va-t' en,

ô moine tout gorgé de chair et de sang
d' homme ! -

-à l' aide, sainte vierge ! écoutez-moi,
seigneur !

Cette cause, Jésus, n' était-ce point la
vôtre ?

Si j' ai frappé, c' était au nom de votre
honneur ;

j' ai combattu devant le siège de l'
apôtre.

J' ai vaincu, mais pour vous !

Regardez-moi mourir ;
voyez couler encor de mes chairs
condamnées
ce sang versé toujours et que n' ont pu
tarir
les macérations de mes soixante
années.

Voyez mes yeux creusés du torrent de
mes pleurs ;
maître, avant que Satan l' emporte en
sa géhenne,
voyez mon coeur criant de toutes vos
douleurs,
plus enflammé de foi qu' il n' a brûlé de
haine !

-tu mens ! C' était l' orgueil implacable
et
jaloux

de commander aux rois dans tes
haillons de bure,
et d' écraser du pied les peuples à
genoux,
qui faisait tressaillir ton âme altière et
dure.

Tu jeûnais, tu priais, tu macérais ton
corps
en te réjouissant de tes vertus
sublimes !

Eh bien, sombre boucher des vivants et
des morts,
regarde ! Mon royaume est plein de tes
victimes.

Qui t' a dit de tuer en mon nom,
assassin ?

Loup féroce, toujours affamé de
morsures,

tes ongles et tes dents ont lacéré mon
sein,
et ta bave a souillé mes divines
blessures.

Arrière ! Va hurler dans l' abîme
éternel !

Qain, en te voyant, reconnâtra sa race.
Va ! Car tu souillerais l' innocence du
ciel,
et mes anges mourraient d' horreur
devant ta face !

-grâce, seigneur Jésus ! Arrière ! Il est
trop
tard.

Je vois flamber l' enfer, j' entends rire
le diable,
et je meurs ! -ce disant, convulsif et
hagard,

l'abbé se renversa dans un rire effroyable.

Le moine épouvanté, tout baigné de sueur,

s'évanouit, pressant son front de ses mains froides ;

et le cierge éclaira de sa fauve lueur le mort et le vivant silencieux et roides.

LES PARABOLES DE DOM GUY 1862

En l'an mil quatre cent onzième de l'hostie

éternelle, de qui la lumière est sortie,
du roi christ, mort, cloué par les pieds
et les
mains,
Sigismund de Hongrie étant chef des
romains,
Manoel, d' orient, Charles, que Dieu
soutienne,
des trois fleurs de lys d' or de la Gaule
chrétienne,
et Balthazar Cossa, pirate sur la mer,
étant diacre du diable et légat de l'
enfer,
moi, Guy, prieur claustral en la bonne
abbaye
de Clairvaux, où la règle étroite est
obéie,
j' inscris, Dieu le voulant, ceci, pour

être su
du siècle très pervers, dans le péché
conçu.
Clairs flambeaux, qu' en chemin l' oeil
de l' âme
regarde,
saints martyrs, prenez-moi d' en haut
sous votre
garde ;
de la béatitude auguste où je vous vois,
mettez votre candeur héroïque en ma
voix ;
de l' éblouissement de vos joyeux
domaines
penchez-vous au plus noir des ténèbres
humaines,
voyageurs du beau ciel, anges et
séraphins,

qui nagez richement dans vos gloires d'
ors fins,
et faites sur ma langue, au vent frais de
vos ailes,
pétiller et flamber le feu des meilleurs
zèles.

Puis, veuille m' assister le divin
paraclet
par qui l' humble ignorant mieux qu' un
docte
parlait !

ô mon seigneur Jésus et madame la
vierge,
plus d' huile dans la lampe et plus de
mèche au
cierge !

La moisissure mord le vélin du missel,
et tout soleil mûrit le mal universel,

depuis que, divisant la chaire
principale,
trois cornes ont poussé sur la mitre
papale :
trois rameaux fort malsains, de malice
nourris,
florissants au dehors, mais au dedans
pourris ;
de sorte que, voyant, par le temps et l'
espace,
sous cette ombre, la fleur de la foi qui
trépassé,
la charité décroître et l' espoir s'
engloutir,
le rocher du salut, Pierre, prince et
martyr,
pleure. La route est vide où s' en
venaient les

âmes ;

toutes cuisent, sitôt la mort, aux
grandes
flammes ;

et le portier divin, tant harcelé jadis,
laisse pendre les clefs aux gonds du
paradis !

Certes, sa peine est forte, et rude est sa
navrure,

de n' ouïr plus chanter la céleste
serrure,

ce, pendant qu' Astaroth et Mammon,
très contents,

ouvrent la flamboyante issue à deux
battants,

et que, la crosse au poing, dans les
obédiences,

le prince des damnés donne ses

audiences !

Or, Caïphe et Pilate ont tant rivé tes
clous,

Jésus ! Que tes agneaux sont mangés
par les loups.

L' église est moribonde en son chef et
ses membres ;

les moutiers sont, du feu sans fin, les
antichambres ;

les rois sont fort mauvais, les gens d'
armes

pillards,

sans pitié des enfants, sans respect des
vieillards,

luxurieux, mettant à mal toutes les
femmes,

et dans les vases saints buvant les vins
infâmes !

Puisque aussi bien, Jésus, ta terrestre
maison
est un lieu de blasphème et non plus d'
oraison,
puisqu' en cet âge sombre et tenace où
nous sommes,
ton ineffable sang est perdu pour les
hommes,
ô mon seigneur, m' ayant de ta grâce
pourvu,
tu m' as dit : vois ! Et dis ce que tes
yeux ont vu.

1.

L' esprit a délié mon entrave charnelle :
j' ai franchi les hauteurs du monde sur
son aile ;
par les noirs tourbillons de l' ombre j'
ai gravi
les trois sphères du ciel où saint Paul
fut ravi ;
et, de là, regardant, au travers des
nuées,
les cimes de la terre en bas diminuées,
j' ai vu, par l' oeil perçant de cette
vision,
l' empire d' Augustus et l' antique
Sion ;
et, dans l' immense nuit de ces temps,
nuit épaisse
où s' ensevelissait toute l' humaine

espèce

comme un agonisant qui hurle en son
linceul,

j' ai vu luire un rayon éblouissant, un
seul !

Et c' était, entre l' âne et le boeuf à leur
crèche,

un enfant nouveau-né sur de la paille
fraîche :

chair neuve, âme sans tâche, et, dans
leur pureté,

étant comme un arôme et comme une
clarté !

Le père à barbe grise et la mère joyeuse
saluaient dans leur coeur cette aube
radieuse,

ce matin d' innocence après la vieille
nuit,

apaisant ce qui gronde et charmant ce
qui nuit ;

cette lumière à peine éclore et d' où
ruisselle

l' impérissable vie avec chaque
étincelle !

Et les bergers tendaient la tête pour
mieux voir ;

et j' ai soudainement ouï par le ciel
noir,

tandis que les rumeurs d' en bas
semblaient se taire,

une voix dont le son s' épandit sur la
terre,

mais douce et calme, et qui disait :
Emmanoël !

Et l' espace et le temps chantaient :
noël ! Noël !

Puis, comme les trois rois survenus de
Palmyre
offraient au bel enfant l' encens, l' or et
la
myrrhe,
j' ai vu, toute ma chair étant blême d'
effroi,
plus sombre que la nuit et plus haut qu'
un beffroi,
un esprit, un démon formidable
apparaître
en face du petit Jésus venant de naître ;
et ses yeux reluisaient fixement dans
son chef.

Les bergers, ni les rois, ni le bon saint
Joseph,
ni Madame Marie en son amour bercée,
ne voyaient cette forme au milieu d'

eux dressée.

Cet esprit était beau comme un grand
mont chenu ;

une foudre grondait autour de son front
nu ;

il était impassible et dur, et sur sa
bouche

siégeaient l' amer mépris et le vouloir
farouche.

Il secoua sa tête où crépita le feu,
et parla comme suit, sans vergogne, à
son dieu :

-les siècles ont tenu les vieilles
prophéties.

Donc, te voici vivant entre tous les
messies,

toi qui mettras Juda sur Ninive et
Sidon !

C' est pitié de te voir en si piètre
abandon :

ton trône est de fumier, ton palais est
de chaume,

et le roi, certe, est trop chétif pour le
royaume !

écoute ! J' ai nom force, et j' ai nom
volonté ;

ma main tient le licou de l' univers
dompté ;

je suis très grand, très fier, et plein
d' intelligence,

et tout est devant moi comme une vile
engeance.

Or, je te plains, étant plus grêle qu' un
roseau,

sans défense et tout nu comme un petit
oiseau ;

et je pourrais, du pied t' écrasant, forme
vaine,
épuiser brusquement tout le sang de ta
veine.

Adore-moi, fétu de paille ! Et tu seras
comme un cèdre immobile avec de
larges bras,
dans leur germe étouffant les arbres et
les plantes
et versant l' ombre immense aux
nations tremblantes. -

et le petit enfant Emmanoël lui dit :
-tu ne tenteras point le seigneur Dieu,
maudit !

Ta puissance est fumée, et ta force est
mensonge ;
et j' ai mieux : les trois clous et la lance
et

l' éponge ! -

le spectre ceint de flamme, en
entendant cela,
comme une haute tour dans l' ombre s'
écroula.

Je vous le dis, Benoît, Grégoire et Jean,
vicaires
de l' antéchrist, gardiens des damnés
reliquaires,
mulets mitrés, crossés, malheur à vous,
malheur,
qui navrez le bercail très chrétien de
douleur,
triple déchirement de la foi, triple plaie
dont le troupeau dolent des saints anges
s' effraie !

Triple spectre d' orgueil, gare aux
gouffres ardents

où sont les pleurs avec les grincements
de dents !

2.

En esprit, j' ai plané du haut des cieux
sans bornes,
oyant les nations en tumultes ou
mornes,
bruit lugubre parfois et tantôt irrité,
mais qui, des profondeurs de cette
obscurité,
avait, plainte sinistre ou clameur
meurtrière,

un vrai son de blasphème et jamais de prière.

Et voici que j' ai vu la ville où fut occis
le tyran Julius en son orgueil assis,
la grand' Rome, hormis l' antique
populace
des idoles, dont christ en croix tenait la
place.

J' ai vu, blême, en haillons, par la pluie
et le vent,

tout un peuple affamé, maigre, à peine
vivant,

d' où sortait un sanglot désespéré,
sauvage,

comme en pousse la mer qui se rue au
rivage ;

et ce peuple assiégeait l' abord
silencieux

d' un palais hérissé d' un triple rang de
pieux,
de grilles et de crocs aigus et de
murailles
massives, qu' enlaçait un réseau de
ferrailles.

Or, la foule, parfois se taisant, écoutait
comme un sourd cliquetis qui de l'
antre sortait.

Sous le dôme, à travers la voûte
colossale,
j' ai vu, chose effroyable ! Au centre d'
une salle
éclatante, où brûlaient sept lampes au
plafond,
sur le pavé de marbre accroupi, comme
font
les bêtes, râlant d' aise, un fils d' Adam,

un homme,
ou, quel que soit le nom dont Belzébuth
le
nomme,
un être abominable et rapace, acharné,
ivre de sa débauche, et l'oeil illuminé,
avec rage plongeant ses longues mains
flétries
en des monceaux d'argent, d'or et de
pierreries,
qui sonnaient et luisaient, pleins de
flamboyements,
en tombant de sa bouche et de ses
vêtements.
Cet argent était chaud de vos larmes
amères,
pauvres enfants tout nus et lamentables
mères !

Il se nommait traîtrise et spoliation ;
et c' était, nuit et jour, une exécration
qui montait au vengeur des faits
illégitimes !

Cet or fumait du sang d' innombrables
victimes :

il se nommait larcin à la pointe du fer,
meurtre qui va battant l' écume de la
mer,

et guet-apens du diable à l' équité
suprême !

Mais, -ô fange mêlée à l' huile du saint
chrême ! -

ces anneaux, ces colliers, ces noeuds de
diamants

avaient nom simonie infâme et faux
serments ;

et c' était pis que pleurs et sang des

misérables,
car c' était le trafic des deux clefs
adorables,
ô seigneur christ, qui bus l' hysope avec
le fiel !

C' était ta chair divine à l' encan, et ton
ciel,

Jésus ! Et, tout autour de ce palais
immonde,

ceux qui souffraient étaient les
chrétiens de ce
monde :

c' était le troupeau maigre et sept fois l'
an tondu

dont le berger rapace au maître a
répondu,

et que lui-même, hélas ! étant un loup
féroce,

sans relâche exténue, assomme avec la
crosse,

étrangle avec l' étole, et suspend au
plancher,

le ventre tout béant, comme fait un
boucher !

Et l' immense troupeau, par la nuit
lamentable,

en attendant, Jésus, bêlait vers ton
étable !

Et voici que j' ai vu, s' allongeant hors
du mur,

comme une main qui va détacher un
fruit mûr,

une griffe, rougie à l' infernale forge,
saisir le grippe-sou monstrueux à la
gorge

et l' emporter, grouillant, sifflant,

serrant encor
d' un poing crispé du feu qu' il prenait
pour de l' or,
afin d' être à son tour dépecé, mis en
vente
sur l' étal éternel d' horreur et d'
épouvante,
débité membre à membre, et quartier
par quartier,
et toujours aussi vif que s' il était
entier !
à toi qui tiens le siège avec la
pentapole,
vêtu du pallium, et la chappe à l'
épaule,
bandit de terre et d' eau, que le diable a
sacré
pour être au grand soleil un blasphème

mitré !

Puisqu' il faut pour ta soif que l' océan
tarisse,

je dis que l' océan est à sec, avarice !

Et qu' au milieu de l' or sanglant qu' il
entassa,

la griffe est sur le cou de Balthazar
Cossa !

3.

L' esprit m' a dit : regarde ! -un vol d'
oiseaux

funèbres,

silencieux, battait le flot lourd des

ténèbres :

chauves-souris, hiboux, guivres,
dragons volants,

ayant la face humaine avec les yeux
dolents,

tels que Virgilius le disait des harpies.

Ils tournoyaient du fond des villes
assoupies,

sortant par noirs essaims, démons
lâches et laids,

de la sainte abbaye autant que du
palais.

Ils avaient nom la peur, la honte et la
sottise,

appétits empêchés que l' impuissance
attise,

ambition inepte et blême vanité,

attrait de faire mal avec impunité,

rancune inexorable et parole mentie,
poison dans l' eau bénite et poison dans
l' hostie,
haine sans but, fureurs sans brides et
sans mors,
bave sur les vivants et bave sur les
morts !
Et voici que j' ai vu, par les ombres
nocturnes,
s' amasser en un bloc les oiseaux
taciturnes,
se fondre étroitement comme s' ils n'
étaient qu' un :
bête hideuse ayant la laideur de chacun,
araignée avec dents et griffes, toute
verte
comme un dragon du Nil, et d' écume
couverte,

écume de fureur muette et du plaisir
de souiller pour autrui ce qu' on ne peut
saisir.

Sa bouche en était pleine, et pleine sa
paupière ;

et ce venin mordait l' or et creusait la
pierre,

et, quand il atteignait l' homme juste et
puissant,

il n' en restait qu' un peu de fange avec
du sang.

Donc, remuant la nuit de ses ailes sans
nombre,

cette bête rôdait lugubrement dans l'
ombre.

Or, j' ai vu, du couchant, venir le
foudroyé

qui devant le seigneur son dieu n' a

point ployé,
l'archange porte-flamme où s'
allumaient les astres,
dont les cieux autrefois ont pleuré les
désastres,
et qui, vil et méchant, lâche, impur et
menteur,
de la race maudite horrible
tourmenteur
dont la poix et le soufre enseignent les
approches,
règne piteusement sur les pals et les
broches.
Il venait d' Aragon, de Rome et d'
Avignon,
le noir sire, ayant pris Judas pour
compagnon,
et, tenant par la peau du ventre

Ischariote,
s' en retournait avec ce vieux
compatriote.

Et la bête au-devant du maître s'
envola.

Et j' ai vu l' orient s' entr' ouvrir, et
voilà

que trois formes d' azur, de lumière et
de grâce,

laissant trois fleuves d' or ruisseler sur
leur trace,

montaient d' un même trait dans le ciel
réjoui,

sans voir le monstre terne et Satan
ébloui ;

et j' ai vu que c' étaient, en pure gloire
égales,

les trois roses, les trois vertus

théologiques.

La bête dit, sifflant de rage : -par malheur,

si haut, je ne les puis atteindre !

Arrache-leur

une aile, maître, et prends les miennes en échange.

-aucune, dit Satan, n' en a, n' étant point ange,

mais impalpable idée et divin sentiment.

-leurs yeux ! Arrache-les. Un oeil, un seulement !

Et tu crèveras, maître, après, mes deux prunelles.

-nulle, dit Satan, n' a de visions charnelles.

Point d' ailes et point d' yeux : ce sont

pures
clartés.

Va ! Laisse-les monter par les
immensités
de lumière où leur dieu se rit de ma
défaite
et de la destinée horrible qu' il m' a
faite.

Aussi bien, qui pourrait les suivre au
fond du ciel ?

Mais le monde est à nous ; noyons-le
dans le fiel :

c' est un gouffre plus sûr que l' antique
déluge ;

et que l' homme n' ait plus que l' enfer
pour refuge !

Va ! Jean est chair du diable, et
Grégoire

est mauvais,
et Benoît fort têtue. Donc, rejoins-les. -j'
y vais,
dit la chauve-souris énorme, j' y vais,
maître. -

et je l' ai vue au fond de la nuit
disparaître.

Or l' envie est en vous, Pierre, Ange et
Balthazar !

Cramponnés aux haillons de pourpre où
fut César,

chacun rit d' être nu, s' il a dépouillé l'
autre ;

et sur les trois morceaux du siège de l'
apôtre,

près de rôtir, avec un goupil infecté,
intrus, vous aspergez le monde et la
cité !

4.

L' esprit, par ses chemins, m' a mené d'
une haleine
sur une masse noire et bourdonnante,
pleine
de vapeurs, où dormait un fleuve entre
des joncs,
d' aiguilles hérissée et de tours, de
donjons,
d' enclos tout crénelés comme des
citadelles,
et de vols carnassiers faisant un grand
bruit d' ailes

autour de hauts gibets où flottaient,
morfondus,
sous la pluie et le vent des amas de
pendus.

Et j' ai vu que c' était Paris, la bonne
ville :

masses et palais, princes et plèbe vile,
et non loin, le coteau des trois martyrs
bénis,
éleuthère, Rustique et monsieur saint
Denys.

Et j' ai vu la maison des lys, muette et
haute,

géhénne dont le roi Charles sixième est
l' hôte ;

et les murs en montaient dans la
brume, tout droits,
mornes, si ce n' était que, par rares

endroits,
une rouge lueur, du fond des
embrasures,
sortait, comme du sang qui jaillit des
blessures.

Et l' une des clartés de ce royal
tombeau
était la lampe d' or de Madame
Isabeau.

Certe, au pays d' égypte, où brandit
l' oriflamme

Loys, le chevalier dont le seigneur a l'
âme,

jadis régna, du temps des mille dieux
païens,

sur Thèbes et Memphis et les
éthiopiens,

Cléopâtre avec qui le démon fit ses

oeuvres,
et qui portait, dit-on, un collier de
couleuvres.

C' était une damnée effroyable, en
effet.

N' ayant peur de l' enfer ni honte, elle
avait fait

de son lit une auberge où s' en venait la
terre

se souler à pleins brocs du vin de l'
adultère.

Rois d' Asie et consuls de Rome, jours
et nuits,

y coudoyaient, tout pleins d' imbéciles
ennuis,

l' esclave et l' homme noir à la face
abêtie

que, dès l' aube, la mort happait à la

sortie.

Mais tous étaient frappés du même
aveuglement,

cette larve et le peuple antique son
amant ;

tous péchaient et mouraient sous la loi
d'anathème,

ignorant la parole et les fonts du
baptême ;

car ton soleil, Jésus, ne s'était point
levé

sur la femme, chair vile, et sur l'
homme énervé.

Or j' ai vu, comme aux temps de cette
égyptienne,

seigneur christ ! En Paris, la ville très
chrétienne,

l' oratoire royal étant un mauvais lieu,

la débauche s' ébattre à la face de
Dieu ;
et, l' époux étant fol, l' épouse
déchaînée
meurtrir la bonne France aux quatre
bouts
saignée,
la vendre par quartiers à l' inceste
éhonté,
au parjure damnable, au meurtre
ensanglanté,
aux limiers d' Armagnac, aux bouchers
de
Bourgogne ;
pourvu que, secouant sa dernière
vergogne,
la ribaude, en horreur même aux plus
avilis,

prostituât sa chair sur la couche des
lys !

Et voici que j' ai vu, dans la vapeur
malsaine

épandue aux deux bords marécageux de
Seine,

force maisons de dieu,
silencieusement,

monter comme des bras au sombre
firmament ;

et j' ai vu, tout navrés durant ces
infamies,

au fond des saintes nefes à cette heure
endormies,

les anges qui pleuraient du haut des
pendentifs ;

et leurs lèvres de pierre avaient des
sons

plaintifs ;
et saint Michel-archange, en sa cotte de
mailles,
foulait plus rudement le diable ceint d'
écailles ;
et madame la vierge, un pied sur le
croissant,
dans sa robe d' azur étoilé, gémissant,
suppliante, tournait sa face maternelle
vers le supplicié de la croix éternelle !
Ah ! Madame Isabeau, tristes étaient
les cieux !
Mais j' ai vu clairement s' en venir, fort
joyeux,
par milliers, les démons hurler à votre
porte,
demandant si votre âme est à point qu'
on l' emporte.

Et voici qu' au milieu du sabbat
rugissant,
j' ai vu, prise aux cheveux, livide, l'
oeil en sang,
louve qui, de ses dents, retroussait sa
babine,
de l' intrus Jean vingt-trois la vieille
concubine
qui, devant Balthazar et Madame
Isabeau,
frayait le grand chemin du flamboyant
tombeau !

L' esprit, en cette nuit impassible et
sans trêve,
a soufflé dans mes yeux la forme de
mon rêve ;
et j' ai vu, de mon ombre, émerger au
levant
le soleil, nef de feu que flagellait le
vent,
qui voguait, haut et rude, et, crevant les
nuées,
rejetait en plein ciel leurs masses
refluées.

Les monts resplendissaient comme de
grands falots
allumés par d' épais brouillards ; et, sur
les flots
de la mer, une rouge et furieuse écume
sautait avec le bruit de l' eau qui bout

et fume ;
et les plaines, où sont les villes, les
hameaux,
fleuves et lacs, et l' homme et tous les
animaux,
avec la multitude innombrable des
plantes,
s' épandaient sous mes yeux, humides
et sanglantes ;
et j' ai cru voir le jour, dès longtemps
résolu,
où viendra de l' abîme un astre chevelu,
horrible, qui fera de la terre une braise,
et puis un peu de cendre au fond de la
fournaise !
Seigneur ! Ce n' était pas la suprême
clarté
qui doit flamber au seuil de notre

éternité ;
ce n' était pas le jour des tardives
détresses,
ni le clairon d' appel aux âmes
pécheresses,
ni Josaphat ployant sous la foule des
morts,
effroyable moisson d' inutiles
remords ;
c' était, grâce à Satan qui l' allume et l'
amène,
l' ordinaire soleil dont luit la race
humaine !
Or, voici que j' ai vu le monde, comme
un pré
immense, qui grouillait sous ce soleil
pourpré,
plein d' hommes portant heaume et

cotte d' acier,
lance,
masse d' armes et glaive, engins de
violence
avec loques d' orgueil, bannières et
pennons
où le diable inscrivait leur lignée et
leurs noms.

Et c' était un amas de nations diverses :
sarrasins de Syrie, arméniens et perses,
et ceux d' égypte et ceux de Tartarie
avec

le more grenadin, le sarmate et le grec.
Et ces troupes de pied et ces cavaleries,
hurlant, les yeux hagards, haletantes,
meurtries,
se ruant pêle-mêle en tourbillons,
rendant

l'écume de la rage à chaque coup de
dent,
sur la terre, Jésus, que ta croix
illumine,
s'entre-mangeaient, ainsi qu' en un
temps de famine.
Et les plus furieux, seigneur, quels
étaient-ils ?
était-ce donc la horde aveugle des
gentils,
ou ceux qui, pour nier à l'aise ta
lumière,
du fil de la malice ont cousu leur
paupière ?
Non ! Les plus égorgeurs, hélas ! C'
étaient tes fils,
les rois, oints du saint chrême aux
pieds du

crucifix,
les peuples baptisés de ton sang
adorable,
tels que des chiens hurlant sur un os
misérable,
qui faisaient de la terre et de la
chrétienté
un lieu de boucherie et de rapacité !
Et les trois échappés de leur triple
conclave
soufflaient cet incendie et chauffaient
cette lave !
Ah ! S' il faut que toujours le terrestre
troupeau
donne une issue à l' âme au travers de
la peau,
et que le sang toujours, par les monts et
les

plaines,
emplissant le ciel bleu de ses âcres
haleines,
fume dans l'holocauste éternel d'ici-
bas,
rends-nous la foi vivante et les sacrés
combats,
ton amour, ô Jésus, avec ton espérance,
comme aux jours des Philippe et des
Loys de
France,
alors qu'un monde entier, plein de joie
et priant,
ta pure image au coeur fluait vers l'
orient !
Où les âmes, du corps périssable
échappées,
et ceintes de l'éclair sans tache des

épées,
montaient, laissant les fronts
tranquilles et
hardis,
par leur chemin sanglant, au divin
paradis !
Car en ce temps, Jésus ! La mort, c'
était la vie,
la gloire bienheureuse où ta grâce
convie
les héros trépassés autant que les
martyrs,
et toutes les vertus et tous les repentirs.
Mais en ce pré, champ clos immense
de la haine,
la colère broyait les morts pour la
géhenne,
et, triomphant dans sa hideuse

déraison,
d' un rôle de damnés emplissait l'
horizon !

6.

L' esprit m' a descendu sur les grasses
vallées
tourangelles, durant les heures étoilées
où l' alouette dort dans les blés, où les
boeufs
ruminent en songeant aux pacages
herbeux,
où le jacque, épuisé de son labeur,
oublie

sa grand' misère avec la chaîne qui le lie.

Et j' ai vu que la nuit était muette autour

du chaume pitoyable et de la noble tour,

hormis le noir moutier, qui, de la Loire claire,

dressait hautainement sa masse séculaire,

et d' où sortaient des voix et de larges clartés

comme aux saintes noëls dans les solennités.

Or, ce n' était, selon les règles accomplies,

ni matines, Jésus ! Ni laudes, ni complies,

ni les neuf psaumes, ni les pieuses
leçons ;
à vrai dire, c' étaient d' effroyables
chansons,
et, par entier mépris du divin
monitoire,
les torches de l' orgie autour du
réfectoire !
Et voici que j' ai vu, par ces rouges
éclats,
la table, aux ais massifs, qui ployait
sous les
plats,
les cruches, les hanaps, les brocs, les
écuelles ;
et, jetant leurs odeurs brutes et
sensuelles,
les viandes qui fumaient : chair de porc

à foison,
chair de boeuf, jars et paons rôtis, et
venaison ;
chair d' agneau, moutons gras qui
grésillaient
encore,
et bons coqs que leur crête écarlate
décore.

Et les vapeurs montaient, épaisses, au
plafond.

Le sire abbé trônait sur son banc-d'
oeuvre,
au fond ;
et, tout le long de cette énorme
goinfrerie,
cent moines très joyeux, à la trogne
fleurie,
entonnant les bons jus de Touraine,

plongeant
les dix doigts dans la viande écharpée,
aspergeant
de sauces et de vin leurs faces et leurs
ventres,
semblaient autant de loups sanglants au
fond des
antres.

Derrière ces goulus, non moins
empressés qu' eux,
convers et marmitons, avec les maîtres
queux,
les caves où cuisaient les choses étant
proches,
comblaient les plats vidés,
dégarnissaient les
broches,
allant, venant, courant, suant, vrai

tourbillon

de diables tout mouillés des eaux du
goupillon.

Quelque moine alourdi tombait par
intervalle

à la renverse, avec la cruche qu' il
avale,

et les autres riaient de ses
gémissements,

et l' ensevelissaient sous les reliefs
fumants.

Mais j' ai vu que le sire abbé, droit sur
son

siège,

bouche close, au milieu du fracas qui l'
assiège,

sous son capuchon noir, ainsi qu' un
étranger,

oyait et regardait, sans boire ni manger.
Or, prenant en souci ce jeûne et ce
silence,
j' ai vu ses yeux, aigus comme des fers
de lance,
qui tantôt reluisaient à travers ses cils
roux,
et s' emplissaient tantôt d' ombre
comme deux trous.
De sorte que, la bande étant à bout de
forces,
les uns, tels que des troncs qui crèvent
leurs
écorces,
faisant craquer la peau trop pleine de
leurs
flancs ;
les autres, à demi noyés, les bras

ballants,
la tête sur la table, et la langue tirée,
pareils à des pourceaux repus de leur
curée ;
j' ai vu le sire abbé se lever lentement
au bout du réfectoire infect et tout
fumant ;
et sa tête toucha les poutres
enflammées ;
et j' ai vu les deux mains d' ongles
crochus armées,
la face où le regard divin a flamboyé,
et j' ai vu que c' était Satan, le
foudroyé !
Un silencieux rire ouvrit ses blêmes
lèvres
que dessèche la soif des ineffables
fièvres.

De son oeil rouge et creux comme un
gouffre, soudain
jaillit un morne éclair de joie et de
dédain ;
il dit : -holà ! C' est l' heure ! -et voici
qu' à
cet ordre,
tandis que les repus commençaient de
se tordre
et de geindre, voilà que, par milliers
surgis,
marmitons, queux, servants, avec des
pals rougis,
des fourches, des tridents et des pieux
et des
piques,
à la file embrochaient les moines
hydropiques,

et jetaient, toute chaude et vive, dans l'
enfer,
la goinfreterie, ayant pour abbé Lucifer !

7.

L' esprit m' a flagellé rudement en
arrière
des temps, et j' ai revu, sous Rome la
guerrière,
et le tétrarque Hérode et le vieux
sanhédrin,
la cité de David liée au joug d' airain,
Josaphat, le Cédron et les saintes
piscines,

et le bois d' oliviers aux antiques
racines.

Et voici que j' ai vu, par le soleil
levant,

le temple où résidait l' arche du Dieu
vivant.

Une foule, semblable à des essaims d'
abeilles,

entrait, sortait. Ceux-ci ployés sous des
corbeilles

de légumes, de fruits ou de chairs en
quartiers ;

ceux-là traînant des boeufs. Gens de
mille métiers,

vendeurs de lin d' égypte et vendeurs
de ramées,

vendeurs de graisse brute ou d' huiles
parfumées,

d' étoffes et de vins de la Perse, et d'
amas
de glaives et de dards fabriqués à
Damas,
de piques, de cuissards, de casques et
de dagues ;
orfèvres, débitant les colliers et les
bagues ;
changeurs d' or et d' argent bien munis
de faux poids,
marchands de sel, marchands de résine
et de poix ;
marchands de grains, donnant la
mauvaise mesure,
et force grippe-sous prêtant à grande
usure
autour des chérubins et des sept
chandeliers.

Donc, du parvis profond au bas des
escaliers,
le temple n' était plus qu' une halle
effroyable
dont les anges pleuraient et dont riait le
diable.

Or, voici que j' ai vu, sous ses beaux
cheveux
roux,
Jésus, notre-seigneur, très pâle de
courroux,
qui passait à travers toutes ces
industries
et ces gens par la soif d' un lucre vil
flétries,
infectant de fumier, de graisses et de
vin,
de clameurs et de vols impurs, le lieu

divin !

Le roi christ était doux, plein de
miséricorde ;

mais j' ai vu qu' il tirait de sa robe une
corde

noueuse, mise en trois et dure comme
il faut,

et qu' à grands coups de fouet il les
chassait d' en

haut

par les rampes, crevant les sacs, les
escarcelles

pleines d' argent, poussant les boeufs
sur les

vaisselles,

et les outres de vin sur les riches tissus,
et l' âne sur l' ânier et le tout par-

dessus ;

parce que cette engeance, ainsi qu' au
temps moderne,
faisait de la maison divine une
caverne !

Et tandis que Jésus rendait ce jugement
et fouettait ces voleurs très
véhémentement,
les disciples, non loin, assis sous les
portiques,
méditaient, le coeur plein de visions
mystiques,
et de l' âme cherchaient, comme d'
autres des yeux,
le royaume du maître au delà des sept
cieux.

Nul ne se souciait, plongé dans sa
pensée,
de la foule en rumeur hors du temple

chassée,
croyant que tout est bien sur terre,
quand on croit,
et que le mieux, après, arrive par
surcroît.

Et le roi christ survint, disant : -ce n'
est
point l'heure
de prier, quand le feu dévore la
demeure.

Bienheureux qui se lève, et, luttant,
irrité,
pour la justice en peine et pour la
charité,
applique sur le mal l'efficace remède !
Et malheur à qui n' est ni chaud ni
froid, mais
tiède !

Or, que faites-vous là ? Rien. Moi, je
vous le dis,
l' inactif n' aura point de place au
paradis ! -
et moi, je vous le dis, après christ, la
lumière
qui s' en vint dissiper l' obscurité
première,
l' eau vive qui circule au sillon
desséché ;
je vous le dis à vous qui fuyez le péché,
et les fanges du siècle, âmes encor sans
tache
parmi ceux qu' en enfer Satan mène à l'
attache ;
ô princes ! -s' il en est ! -moines,
prieurs,
abbés,

qui n'êtes point encor dans ses pièges
tombés,
mais qui, les bras croisés et les yeux
pleins de
larmes,
pour le combat de Dieu n'endosse
point vos armes,
je vous le dis : malheur ! Et quand le
jour luira
du dernier jugement, le roi christ vous
dira :
-arrière, paresseux ! Coeurs tremblants,
coeurs
d'esclaves,
je ne suis pas le dieu des lâches, mais
des braves !
Qui de vous a souffert ? Qui de vous a
lutté ?

Allez ! Je vous renie, et pour l'
éternité ! -
voilà ce que j' ai vu par le nocturne
espace,
en ce monde où l' agneau divin bêle et
trépassé
pour l' âme et pour la chair d' Adam
dur et têtue ;
où le sang qui nous lave a perdu sa
vertu ;
où la barque de Pierre, aux trois
courants livrée,
heurte les rocs aigus, et s' en va,
démembrée,
en haute mer, portant, sous les cieus
assombris,
la pauvre chrétienté qui charge ses
débris.

Voilà ce que j' ai vu, par la grâce très
sainte
de l' esprit : la foi morte et la vérité
ceinte
d' épines, comme christ, après
Gethsémani ;
le siège unique à bas et son éclat terni ;
le bon grain pourrissant dans les sillons
arides ;
royautés sans lumière, et nations sans
brides ;
et, par grande misère, au milieu de
cela,
en liesse, sonnant ses trompes de gala,
par-devant Sigismund qui souffre ce
blasphème,
la nouvelle hérésie au pays de Bohême.
Or le roi Jésus-Christ, parlant, comme

il lui
plaît,
par la bouche de l' aigle ou bien de l'
oiselet,
m' a dit : -lève-toi, Guy de Clairvaux,
pauvre
moine,
car voici que Satan détruit mon
patrimoine,
et le temps est venu d' agir de haute
main
et promptement, de peur qu' il soit trop
tard
demain. -
moi, je l' ai supplié, d' une oraison
fervente,
de m' épargner, chétif que le siècle
épouvante ;

mais Jésus, derechef, m' a pris par les
cheveux,

disant : -parle tout haut, moine Guy !

Je le

veux. -

donc, monsieur saint Bernard qui siège
au lieu

céleste,

hausse ma voix ! L' esprit divin fera le
reste.

Sus ! Sus ! La coupe est pleine et
déborde. Debout,

les forts, les purs, les bons, car le
monde est à

bout !

Et voici que tantôt la vieille idolâtrie
s' en va noyer la terre et sa race flétrie,
mieux qu' au déluge où Dieu jadis se

résolument,
moins la colombe, avec le rameau du
salut !

Sus ! Empereurs et rois, chefs du centre
et des

marches,
cardinaux et primats, évêques,

patriarches,
abbés, généraux d'ordre et docteurs

très chrétiens,
vous tous, les boucliers, les flambeaux,

les
soutiens

de la très vénérable église, notre mère,
qui languit et qui pleure en son

angoisse amère !
Je vous adjure, au nom des âmes en

danger

qui sont pâture aux loups et n' ont plus
de berger,
par la sanglante croix où pend le fils
unique,
sus ! Debout ! Au très saint concile
oecuménique !
Au concile ! Sitôt que vous y siégerez,
à vos fronts comme à ceux des apôtres
sacrés,
luira le paraclet en flamboyantes
langues,
qui mettra la sagesse en vos bonnes
harangues ;
et le sens infailible et la droite équité
seront fruits mûrs de votre
impeccabilité !
Sus ! Triez le froment des pailles de l'
ivraie !

Par décrets et canons qui sont la règle
vraie
que tout soit apaisé, que tout soit
rétabli ;
qu' en son gouffre Satan retombe
enseveli ;
que le siège, étant un comme dieu qui
le fonde,
soit parole et lumière aux quatre bouts
du monde,
source vive au fidèle, espérance au
gentil,
et joie en terre comme au ciel ! Ainsi
soit-il !

L'ANATHEME 1855

Si nous vivions au siècle où les dieux
éphémères
se couchaient pour mourir avec le
monde ancien,
et, de l'homme et du ciel détachant le
lien,
rentraient dans l'ombre auguste où
résident les
mères ;
les regrets, les désirs, comme un vent
furieux,
ne courberaient encor que les âmes
communes ;
il serait beau d'être homme en de telles
fortunes,

et d'offrir le combat au sort injurieux.
Mais nos jours valent-ils le déclin du
vieux
monde ?

Le temps, nazaréen, a tenu ton défi ;
et pour user un dieu deux mille ans ont
suffi,
et rien n' a palpité dans sa cendre
inféconde.

Heureux les morts ! L' écho lointain
des chœurs
sacrés
flottait à l' horizon de l' antique
sagesse ;
la suprême lueur des soleils de la Grèce
luttait avec la nuit sur des fronts
inspirés :
dans le pressentiment de forces

inconnues,
déjà plein de celui qui ne se montrait
pas,
ô Paul, tu rencontrais, au chemin de
Damas,
l' éclair inespéré qui jaillissait des
nues !

Notre nuit est plus noire et le jour est
plus loin.

Que de sanglots perdus sous le ciel
solitaire !

Que de flots d' un sang pur sont versés
sur la terre

et fument ignorés d' un éternel témoin !

Comme l' essénien, au bout de son
supplice,

désespéré d' être homme et doutant d'
être un dieu,

las d' attendre l' archange et les langues
de feu,
les peuples flagellés ont tari leur
calice.

Ce n' est pas que, le fer et la torche à la
main,
le gépide ou le hun les foule et les
dévore,
qu' un empire agonise, et qu' on
entende encore
les chevaux d' Alarik hennir dans l' air
romain.

Non ! Le poids est plus lourd qui les
courbe et
les lie ;
et, corrodant leur coeur d' avarice
enflammé,
l' idole au ventre d' or, le moloch

affamé

s' assied, la pourpre au dos, sur la terre
avilie.

Un air impur étreint le globe dépouillé
des bois qui l' abritaient de leur
manteau sublime ;

les monts sous des pieds vils ont
abaissé leur
cime ;

le sein mystérieux de la mer est souillé.

Les ennuis énervés, spectres
mélancoliques,

planent d' un vol pesant sur un monde
aux abois ;

et voici qu' on entend gémir comme
autrefois

l' ecclésiaste assis sous les cèdres
bibliques.

Plus de transports sans frein vers un
ciel

inconnu,

plus de regrets sacrés, plus d'
immortelle envie !

Hélas ! Des coupes d' or où nous
buvions la vie

nos lèvres ni nos coeurs n' auront rien
retenu !

ô mortelles langueurs, ô jeunesse en
ruine,

vous ne contenez plus que cendre et
vanité !

L' amour, l' amour est mort avec la
volupté ;

nous avons renié la passion divine !

Pour quel dieu désormais brûler l' orge
et le sel ?

Sur quel autel détruit verser les vins
mystiques ?

Pour qui faire chanter les lyres
prophétiques

et battre un même coeur dans l' homme
universel ?

Quel fleuve lavera nos souillures
stériles ?

Quel soleil, échauffant le monde déjà
vieux,

fera mûrir encor les labeurs glorieux
qui rayonnaient aux mains des nations
viriles ?

ô liberté, justice, ô passion du beau,
dites-nous que votre heure est au bout
de l' épreuve,

et que l' amant divin promis à l' âme
veuve

après trois jours aussi sortira du
tombeau !

éveillez, secouez vos forces
enchaînées,

faites courir la sève en nos sillons
taris ;

faites étinceler, sous les myrtes fleuris,
un glaive inattendu, comme aux
panathénées !

Sinon, terre épuisée, où ne germe plus
rien

qui puisse alimenter l' espérance
infinie,

meurs ! Ne prolonge pas ta muette
agonie,

rentre pour y dormir au flot diluvien.

Et toi, qui gis encor sur le fumier des
âges,

homme, héritier de l' homme et de ses
maux accrus,
avec ton globe mort et tes dieux
disparus,
vole, poussière vile, au gré des vents
sauvages !

AUX MODERNES 1872

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans
dessein,
plus vieux, plus décrépits que la terre
inféconde,
châtrés dès le berceau par le siècle

assassin

de toute passion vigoureuse et
profonde.

Votre cervelle est vide autant que votre
sein,

et vous avez souillé ce misérable
monde

d' un sang si corrompu, d' un souffle si
malsain,

que la mort germe seule en cette boue
immonde.

Hommes, tueurs de dieux, les temps ne
sont pas loin

où, sur un grand tas d' or vautrés dans
quelque coin,

ayant rongé le sol nourricier jusqu' aux
roches,

ne sachant faire rien ni des jours ni des

nuits,
noyés dans le néant des suprêmes
ennuis,
vous mourrez bêtement en emplissant
vos poches.

LA FIN DE L'HOMME 1862

Voici. Qaïn errait sur la face du monde.
Dans la terre muette ève dormait, et
Seth,
celui qui naquit tard, en Hébron
grandissait.
Comme un arbre feuillu, mais que le

temps émonde,
Adam, sous le fardeau des siècles,
languissait.

Or, ce n' était plus l' homme en sa
gloire première,
tel qu' Iahvèh le fit pour la félicité,
calme et puissant, vêtu d' une mâle
beauté,
chair neuve où l' âme vierge éclatait en
lumière

devant la vision de l' immortalité.
L' irréparable chute et la misère et l'
âge
avaient courbé son dos, rompu ses bras
nerveux,
et sur sa tête basse argenté ses cheveux.
Tel était l' homme, triste et
douloureuse image

de cet Adam pareil aux esprits
lumineux.

Depuis bien des étés, bien des hivers
arides,

assis au seuil de l' antre et comme
enseveli

dans le silencieux abîme de l' oubli,

la neige et le soleil multipliaient ses
rides :

l' ennui coupait son front d' un
immuable pli.

Parfois Seth lui disait : -fils du très-
haut,

mon père,

le cèdre creux est plein du lait de nos
troupeaux,

et dans l' antre j' ai fait ton lit d' herbe
et de

peaux.

Viens ! Le lion lui-même a gagné son repaire. -

Adam restait plongé dans son morne repos.

Un soir, il se leva. Le soleil et les ombres

luttaient à l' horizon rayé d' ardents éclairs,

les feuillages géants murmuraient dans les airs,

et les bêtes grondaient aux solitudes sombres.

Il gravit des coteaux d' Hébron les rocs déserts.

Là, plus haut que les bruits flottants de la

nuit large,

l' hôte antique d' éden, sur la pierre
couché,
vers le noir orient le regard attaché,
sentit des maux soufferts croître la
lourde charge :
ève, Abel et Qain, et l' éternel péché !
ève, l' inexprimable amour de sa
jeunesse,
par qui, hors cet amour, tout changea
sous le ciel !
Et le farouche enfant, chaud du sang
fraternel ! ...
l' homme fit un grand cri sous la nuée
épaisse,
et désira mourir comme ève et comme
Abel !
Il ouvrit les deux bras vers l' immense
étendue

où se leva le jour lointain de son
bonheur,

alors qu' il t' ignorait, ô fruit
empoisonneur !

Et d' une voix puissante au fond des
cieux perdue,

depuis cent ans muet, il dit : -grâce,
seigneur !

Grâce ! J' ai tant souffert, j' ai pleuré
tant de

larmes,

seigneur ! J' ai tant meurtri mes pieds
et mes

genoux...

élohim ! élohim ! De moi souvenez-
vous !

J' ai tant saigné de l' âme et du corps
sous vos

armes,
que me voici bientôt insensible à vos
coups !

ô jardin d' Iahvèh, éden, lieu de délices,
où sur l' herbe divine ève aimait à s'
asseoir ;

toi qui jetais vers elle, ô vivant
encensoir,

l' arome vierge et frais de tes milles
calices,

quand le soleil nageait dans la vapeur
du soir !

Beaux lions qui dormiez, innocents,
sous les

palmes,

aigles et passereaux qui jouiez dans les
bois,

fleuves sacrés, et vous, anges aux

douces voix,
qui descendiez vers nous, à travers les
cieux
calmes,
salut ! Je vous salue une dernière fois !
Salut, ô noirs rochers, cavernes où
sommeille
dans l' immobile nuit tout ce qui me fut
cher...
Hébron ! Muet témoin de mon exil
amer,
lieu sinistre où, veillant l' inexprimable
veille,
la femme a pleuré mort le meilleur de
sa chair !
Et maintenant, seigneur, vous par qui j'
ai dû
naître,

grâce ! Je me repens du crime d' être
né...

seigneur, je suis vaincu, que je sois
pardonné !

Vous m' avez tant repris ! Achevez, ô
mon maître !

Prenez aussi le jour que vous m' avez
donné. -

l' homme ayant dit cela, voici, par la
nuée,

qu' un grand vent se leva de tous les
horizons

qui courba l' arbre altier au niveau des
gazons,

et, comme une poussière au hasard
secouée,

déracina les rocs de la cime des monts.

Et sur le désert sombre, et dans le noir

espace,
un sanglot effroyable et multiple
courut,
choeur immense et sans fin, disant : -
père, salut !
Nous sommes ton péché, ton supplice
et ta race...
meurs, nous vivrons ! -et l' homme
épouvanté
mourut.

SOLVET SECLUM 1862

Tu te tairas, ô voix sinistre des

vivants !

Blasphèmes furieux qui roulez par les vents,

cris d' épouvante, cris de haine, cris de rage,

effroyables clameurs de l' éternel naufrage,

tourments, crimes, remords, sanglots désespérés,

esprit et chair de l' homme, un jour vous vous

tairez !

Tout se taira, dieux, rois, forçats et foules viles,

le rauque grondement des bagnes et des villes,

les bêtes des forêts, des monts et de la mer,

ce qui vole et bondit et rampe en cet
enfer,
tout ce qui tremble et fuit, tout ce qui
tue et
mange,
depuis le ver de terre écrasé dans la
fange
jusqu' à la foudre errant dans l'
épaisseur des nuits !
D' un seul coup la nature interrompra
ses bruits.
Et ce ne sera point, sous les cieux
magnifiques,
le bonheur reconquis des paradis
antiques
ni l' entretien d' Adam et d' ève sur les
fleurs,
ni le divin sommeil après tant de

douleurs ;
ce sera quand le globe et tout ce qui l'
habite,
bloc stérile arraché de son immense
orbite,
stupide, aveugle, plein d' un dernier
hurlement,
plus lourd, plus éperdu de moment en
moment,
contre quelque univers immobile en sa
force
défoncera sa vieille et misérable
écorce,
et, laissant ruisseler, par mille trous
béants,
sa flamme intérieure avec ses océans,
ira fertiliser de ses restes immondes
les sillons de l' espace où fermentent

les mondes.



éditions eBooksFrance

www.ebooksfrance.com

Veillez écrire à

livres@ebooksfrance.com

**pour faire part à l'éditeur de vos remarques
ou suggestions concernant la présente édition.**

Juillet 2000

©Germain Garand pour la mise en HTML et en
RocketEdition_{tm}

Informations

Liste des témoins de gré

eBooksFrance et le livre de gré

Titre:

Poèmes barbares

Auteur:

Leconte de Lisle

Notice:

Éditeur:

eBooksFrance

Date:

Catégorie:

Langue:

Ce livre a reçu témoignage de gré de:

eBooksFrance et le livre de

gré

eBooksFrance est une institution d'un genre nouveau, fondée et animée par trois passionnés du livre électronique, qui défend un mode de publication radicalement opposé aux modes d'édition traditionnels.

Nous plaidons ici pour un livre de bon gré -un livre libre de toute attache, qui passe à loisir de main en main et de lecteur en lecteur sans restrictions ni réserves aucunes -un livre élaboré avec soin pourtant, dans le respect assidu des textes et pour le seul plaisir de la lecture.

Pas d'achat donc, ni de commerce : le livre de gré est un univers de

connaissance et de plaisir qui ne se monnaie pas et n'appartient qu'à ses créateurs.

A la manière des *biblia* antiques, les livres de gré ne vivent que de l'ardeur de leurs lecteurs à les soutenir par des dons et des parrainages affirmés (les "témoignages de gré") inscrits à même le livre- dans la mesure du plaisir qu'ils en ont eu, de leur envie de voir survivre ce fragile principe d'édition, et de leurs moyens

Principe du témoignage de gré

Le témoignage de gré est tout à la fois un soutien financier aux créateurs d'une oeuvre et un hommage que le lecteur appose en retour sur les livres qui lui plaisent pour la signaler à l'attention d'autrui.

Il se rapproche du mécénat, sans les contraintes morales que ce dernier impose aux créateurs.

Ici, le témoin verra simplement son nom ou son pseudonyme accompagner l'oeuvre dans son trajet futur, constituant peu à peu une filiation de lecteurs-mécènes attachée à chaque livre de gré.

Si tel livre, donc, vous a plu au point que vous avez envie de contribuer -même modestement- à sa survie et à

sa renommée, il vous suffit d'envoyer un courrier à soutien@ebooksfrance.com, en donnant :

- le titre du livre que vous voulez soutenir,
- le nom et le prénom (éventuellement pseudonymes) auxquels sera associé votre "témoignage de gré",
- le montant du soutien que vous promettez d'offrir.

Vous recevrez en retour tous les renseignements nécessaires à l'exécution de votre don, et les conditions exactes de sa répartition

(voir la charte du livre de gré, ci-après).

Charte de publication du livre de gré

- Le livre de gré est une oeuvre textuelle originale ou relevant du domaine public, fixée sous une forme numérique.
- Le plus grand soin est apporté à sa mise en page, à sa vérification et à son formatage, qui exploite au mieux les capacités des livres électroniques.
- Le livre de gré ne peut être vendu.

- Chacun peut le lire ou l'imprimer à sa guise, le diffuser dans un cadre privé et restreint à ses proches (pourvu que son intégrité numérique soit respectée), mais sa distribution publique reste l'apanage de l'éditeur, attendu qu'il doit y mettre régulièrement à jour la liste des témoins de gré, et/ou diffuser cette même liste sur la page où l'oeuvre est distribuée. En dehors de cette licence de lecture et de distribution restreinte, le livre de gré relève des dispositions légales sur la propriété intellectuelle et le droit d'auteur.
- Le livre de gré et son éditeur(l'association

eBooksFrance ASBL - éditant sous les noms d'eBooksFrance et de NoPapers) sont exclusivement soutenus par les donations et les témoignages de gré.

- Le témoignage de gré se définit comme un don libre et substantiel, fait par une personne privée, qui se trouve réparti à hauteur de 70% pour l'auteur et 30% pour l'association eBooksFrance ASBL dans le cas d'une oeuvre textuelle originale protégée au titre de la propriété intellectuelle et ne relevant que de la présente charte, et de 100% pour l'association eBooksFrance ASBL dans le cas d'une oeuvre relevant du domaine

public ou d'une licence tierce (ABU, GPL, etc ...).

- Tout livre numérique contenant la présente charte -et sauf mention contraire explicite- sera réputé conforme au mode de publication qu'elle décrit, et qu'elle nomme : "livre de gré".

N.B: La mention du nom ou du pseudonyme des donateurs en association à l'oeuvre soutenue n'est absolument pas de droit, mais de simple reconnaissance: le témoignage de gré est et doit rester un don désintéressé, qui ne donne aucune prérogative sur l'oeuvre ou son éditeur.

Le lien que vous avez activé n'a pas de cible...
